
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00372192 5

HISTOIRE

DES PETITS THÉATRES

DE PARIS.

TOME PREMIER.

IMPRIMERIE DE Mme HUZARD (NÉE VALLAT LA CHAPELLE),
rue de l'Éperon, 7.

HISTOIRE

DES PETITS THÉATRES

DE PARIS

DEPUIS LEUR ORIGINE,

PAR BRAZIER.

Nouvelle édition, corrigée et augmentée de plusieurs chroniques.

TOME PREMIER.

—

PARIS,

ALLARDIN, LIBRAIRE,

QUAI DE L'HORLOGE, 57.

—

1838.


LIBRARY
JAN 6 1972
UNIVERSITY OF TORONTO

AVIS DE L'ÉDITEUR.

—

Si quelque chose est vraiment populaire en France, et surtout à Paris, c'est à coup sûr le spectacle, moins, peut-être, les grands que les petits : ceux, par exemple, où l'on chante le vaudeville. C'est un genre qui nous appartient en propre, sans partage, que l'étranger nous envie d'autant plus qu'il ne possède rien qui y soit analogue. On a donc eu raison de dire, en rapprochant deux extrémités, que deux choses seraient toujours nationales en France : la gloire et le vaudeville. La gloire compte ses historiens par centaines, les petits théâtres ont leur historiographe unique, ou plutôt leur chroniqueur. Cet historiographe est, on le sait, un ami, un collaborateur et aussi un émule de feu Désaugiers, en un mot, c'est Brazier.

Un an à peine s'est écoulé depuis que Brazier publia son *Histoire des petits théâtres*, en 2 vol. in-8. Cette édi-

tion étant épuisée, c'est, ce nous semble, une heureuse idée que d'en publier une beaucoup plus complète et plus populaire par son format et son prix; car la chanson, expression de la gaîté, descend au lieu de monter l'échelle sociale. Presque tout le monde, maintenant, peut apprécier la valeur de cet ouvrage gai, spirituel, anecdotique, amusant, où règne un heureux mélange de malice et de bonhomie; un tableau vivant et très mouvant de tout ce monde de coulisses dont l'auteur a fait, d'après nature, une étude approfondie et dont on aime tant à connaître les actions, le caractère, les aventures et les caprices; monde à part, mais sujet aux variations sociales; monde dont la vie avait pour Dieu l'imprévu, et qui, aujourd'hui, spécule aussi, peut-être pour ne point se soustraire aux allures de notre siècle *bitumineux*. Ce contraste du présent avec le passé nous paraît une raison de plus pour faire rechercher l'*Histoire des petits théâtres*; ceux qui vieil-

lissent y trouveront des souvenirs, et les générations plus jeunes un chapitre complet de notre histoire contemporaine, non moins instructif qu'amusant.

L'auteur, plus sévère pour lui-même que ne l'ont été ses lecteurs et les critiques, en revoyant son œuvre, s'est reproché quelques erreurs de date, elles sont rectifiées ; quelques lacunes, elles sont comblées ; ses souvenirs écrits en réveillant d'autres, il a considérablement augmenté cette nouvelle édition : de nouvelles chroniques y sont ajoutées ; enfin quelques fautes typographiques, échappées à des corrections trop rapides, ont disparu, et nous espérons qu'on en trouvera peu. A ce propos, nous ferons observer que, cette fois, la dernière édition sera la bonne, en dépit de la boutade comique dans laquelle Pons, de Verdun, exprimait ainsi la joie d'un bibliomane :

C'est elle !... dieux, que je suis aise !
Oui..., c'est... la bonne édition ;
Voilà bien, pages neuf et seize,
Les deux fautes d'impression
Qui ne sont pas dans la mauvaise.

Lorsque nous convînmes, avec notre excellent ami Brazier, de réimprimer ses *Souvenirs sur les Petits Théâtres*, et, selon son désir, de leur donner un format populaire, nous étions loin de prévoir que sa nécrologie remplirait la première page de cette nouvelle édition. Quinze jours se sont à peine écoulés depuis le moment où il y mettait la dernière main, où il cherchait dans sa prodigieuse mémoire les anecdotes qu'il y a ajoutées ; il corrigeait et revoyait ce livre avec amour. Nous, qui avons connu Brazier, qui l'avons aimé, comme tous ceux qui ont eu avec lui des relations intimes, nous savons mieux que personne combien sa mort laisse de regrets. Il est rare qu'un homme réunisse, à un égal degré, la bonté, l'esprit, l'élévation de l'ame, et cette malicieuse bonhomie qui faisait de Brazier un La Fontaine chansonnier.

Nicolas Brazier naquit à Paris en 1783. Son père tenait une maison d'éducation dans le faubourg du Temple. La révolution nuisit à ses premières études;

ce fut après avoir commencé, selon le vœu de sa famille, la profession de bijoutier, que se sentant une vocation insurmontable, il abandonna le sertis, la facette, pour s'essayer au couplet et aux tableaux de mœurs. Le vaudeville venait de commencer son règne; Brazier se lia avec tous les joyeux chansonniers qui édifiaient alors le caveau moderne. Dès ce moment il se livra à l'étude, et commença cette série de charmants vaudevilles dont nous donnons la liste à la fin de cet ouvrage.

Ce n'est point un article nécrologique que nous avons la prétention de consacrer à la mémoire de cet excellent homme; ses spirituels amis et collaborateurs, MM. Merle et Dumersan, se sont chargés de cette honorable tâche, que seuls ils étaient aptes à bien remplir; nous avons voulu seulement constater nos sincères regrets, et déposer sur sa tombe un dernier hommage d'amitié.

On fit à Brazier, et il accrédita lui-même, une réputation d'ignorance qu'il

était bien loin de mériter; on alla jusqu'à prétendre qu'il avait fait écrire dans son chapeau : *Ex libris Brazier*. M. Dumersan défend ainsi Brazier à ce sujet : « Assurément Brazier n'était pas un savant, il l'écrivait peut-être trop lui-même ; mais quelque peu d'études qu'il eût faites, il savait un peu plus de latin que n'en savent quelques uns de ses confrères. La plupart de ses fautes provenaient d'étourderie et de distraction. » Il riait lui-même de cette méchante plaisanterie. Alors le moyen de se fâcher en son nom, à lui, qui ne se fâchait de rien? non par pusillanimité, mais par un trop-plein de bienveillance qui méritait qu'on inscrivît sur sa tombe : *Ci-gît qui n'eut jamais d'ennemi*.

Brazier est mort le 22 août 1838, à cinquante-cinq ans.

ALLARDIN.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

En annonçant l'*Histoire des petits théâtres de Paris*, je n'ai pas eu l'intention de tracer ce qu'on appelle un ouvrage savant, pour deux raisons : d'abord, parce que je ne suis point un savant ; ensuite, c'est que, pour écrire l'histoire des théâtres, il faudrait cinquante volumes, la vie d'un centenaire et la patience d'un bénédictin.

Ce que je veux donner au public, c'est, avant tout, un livre amusant, ce sont de petites biographies de petits spectacles dans lesquelles je dirai franchement ce que j'aurai vu et observé.

L'histoire des théâtres est peut-être la plus curieuse, la plus amusante de toutes, car ce n'est pas seulement l'histoire de la littérature qu'elle étreint, mais encore celle de la politique et des mœurs. Dites si les modes, les usages, les évènements, les révolutions ne se retrouvent pas dans le théâtre depuis son origine ?

Ayant, tout jeune, aimé le théâtre comme on aime la lumière, comme on aime l'air, comme on aime une maîtresse, les coulisses ont absorbé les deux tiers de ma vie.

Je raconterai donc les chroniques de beaucoup de théâtres, je redirai aux jeunes gens qui nous y ont succédé ce qui s'y passait bien avant qu'ils ne fussent au monde, je les initierai à une foule de choses qu'ils ignorent, je leur ferai connaître des personnages dont à peine ils soupçonnent l'existence ou dont ils ne savent les noms que pour les avoir lus sur une brochure du libraire Martinet ou dans un catalogue de pièces de Barba. Je garderai mes sympathies, et une citation pour ou contre tel ou tel ordre de choses ne changera rien à mes idées. Comme je ne pourrai pas faire que ce qui a existé n'ait pas existé, que ce qui a été fait n'ait pas été fait, que ce qui a été dit n'ait pas été dit, je dirai tout ce qui aura été fait, tout ce qui aura été dit.

Toutefois, que l'on n'aille pas croire par ces mots *je dirai tout*, que mon intention soit de faire du scandale : Dieu m'en garde! je ne veux affliger personne.

Bien que la gaîté soit la partie dominante de cet ouvrage, si l'on trouve dans mon livre quelques réflexions un peu graves, le lecteur sentira qu'elles sont à leur place. La littérature et le théâtre ont, comme la société, leurs bons et leurs mauvais jours, encore faut-il le dire : on ne peint pas une tempête avec les couleurs de l'arc-en-ciel, on ne rit pas en face d'une époque lorsqu'elle pleure ou qu'elle grince des dents, et puis il est certaines choses auxquelles on ne saurait toucher sans que les doigts vous brûlent!... surtout quand on écrit de conviction.

Sans trop présumer de mes forces et de mon travail, s'il n'est pas remarquable et brillant, j'espère qu'il sera de quelque utilité à toutes les personnes qui aiment à s'occuper de l'art dramatique ; elles y trouveront des dates, des noms, des por-

traits, des souvenirs qui ne seront pas sans quelque intérêt, surtout aujourd'hui où l'on recueille avec avidité tout ce qui commence à s'éloigner de nous.

Je pense encore que les bibliophiles me sauront gré de mes recherches et de ma patience ; car, pour écrire ces deux volumes, on ne saurait croire tout ce qu'il m'a fallu fouiller de journaux et d'almanachs de théâtres, sans compter ce que j'ai retrouvé dans ma mémoire, ce qui ne sera pas la moindre partie de mon labeur.

J'ai revu avec soin et augmenté de beaucoup l'histoire de quelques théâtres ; j'ajoute à cette nouvelle édition la chronique des théâtres de Molière et du Marais. J'ai refait entièrement celle du théâtre de la Gaîté, qui était incomplète.

Une histoire générale du théâtre en France serait une grande et belle idée ; mais il faudrait faire de cela une œuvre de conscience, un ouvrage impartial. C'est un monument qui manque à notre littérature. On s'occupe beaucoup du

théâtre depuis quelques années, mais tout ce qu'on a recueilli sur cette matière est jeté çà et là dans des revues, dans des journaux, rien n'est mis à sa place; c'est un pêle-mêle insupportable, un labyrinthe où l'on ne trouve pas un fil pour se guider. Je vote d'avance une adresse de remercîments aux écrivains instruits et laborieux qui oseraient poser la première pierre de ce nouvel arc-de-triomphe littéraire.

Que si l'on grave sur le marbre et le bronze les noms des Louis XIV, des Napoléon, des Condé, des Desaix, des Turenne, des Ney, des Kellermann, que si leurs trophées sont placés par ordre de siècles, de dates, de batailles, de succès, pourquoi un monument littéraire ne serait-il pas élevé à la mémoire des Rotrou, des Corneille, des Crébillon, des Racine, des Voltaire, des Molière, des Dancourt, des Picard, des Andrieux?.... Est-ce que ces capitaines portant plumes au lieu d'épées n'ont point combattu pour les lumières du

goût contre les ténèbres qui cachaient l'art à nos yeux?... Est-ce qu'ils n'ont point porté la gloire de notre théâtre au bout du monde, comme les autres y ont porté leurs drapeaux?...... Est-ce qu'ils n'ont point agrandi les frontières du drame et du rire?... Est-ce qu'ils n'ont point, comme ces vieux généraux de la République et de l'Empire, fait aussi des conquêtes sur l'étranger?....

Encore une fois, je demande un ouvrage sur le théâtre; mais je le veux large, complet, je le veux grand comme mon pays. J'espère qu'un jour mes vœux seront compris, et que la France aura l'histoire de son théâtre comme elle a celle de ses rois, de ses révolutions, de ses découvertes, de son industrie, de son commerce et de ses arts.

THÉATRE DE LA GAITÉ.

Le théâtre de la Gaité est le plus ancien de tous ceux qui ont existé et qui existent encore sur le boulevart du Temple.

Il fut fondé par J.-B. Nicolet en 1770; mais son origine remonte à 1760.

Un sieur Restier qui tenait des baraques aux foires Saint-Germain, Saint-Laurent et Saint-Ovide, en fut le premier directeur. Comme ces foires ne tenaient qu'à de certaines époques de l'année, Restier avait construit sur le boulevart

du Temple une salle de spectacle en bois, sur la façade de laquelle on lisait : *Salle des grands danseurs*.

Nicolet père était l'arlequin de ce spectacle, et faisait même la parade en dehors, comme Bobèche et Galimafré.

Un incendie ayant détruit la salle de Restier, auquel Gaudon avait succédé, Nicolet le fils, qui était fort aimé du public, la fit rebâtir, et se mit à la tête de la troupe. Il jouait, comme son père, le personnage d'arlequin.

En 1772, la troupe de Nicolet étant allée jouer à Choisy, chez madame Dubarry, amusa beaucoup Louis XV et toute la cour. Nicolet sollicita et obtint la faveur de prendre pour son théâtre le titre de *grands danseurs du roi*.

Loin de s'enorgueillir de cette faveur, Nicolet ne chercha pas pour cela à s'élever plus haut, et mit sur sa toile cette modeste devise :

« Sur les tréteaux de Thespis,
» Ne cherchez que la Folie. »

Parmi ses acteurs, Nicolet avait un singe fort intelligent qui fit courir tout Paris au boulevart.

Le célèbre comédien Molé, qui venait de débuter à la Comédie-Française, étant tombé malade, on parvint à faire représenter par ce singe le personnage du comédien. On l'avait affublé d'une robe de chambre, de pantoufles ; on lui

avait mis un bonnet de nuit avec un ruban rose. Cet animal, ainsi habillé, se donnait des airs, faisait des mines. Comme de tous temps on a chansonné les évènements du jour, le chevalier de Boufflers composa des couplets qui occupèrent beaucoup les grands amateurs de petits scandales. Voici les plus saillants :

Quel est ce gentil animal,
Qui dans les jours de carnaval,
Tourne à Paris toutes les têtes,
Et pour qui l'on donne des fêtes ?
Ce ne peut être que *Molet* (1)
Ou le singe de Nicolet.

Vous eûtes, éternels badauds,
Vos pantins et vos Ramponneaux.
Français, vous serez toujours dupes.
Quel autre joujou vous *occupe?*...
Ce ne peut être que Molet
Ou le singe de Nicolet.

De sa nature, cependant,
Cet animal est impudent;
Mais dans ce siècle de licence,
La fortune suit l'insolence,
Et court du logis de Molet
Chez le singe de Nicolet.

Il faut le voir sur les genoux
De quelques belles aux yeux doux,
Les charmer par sa gentillesse,
Leur faire cent tours de souplesse.
Ce ne peut être que Molet
Ou le singe de Nicolet.

(1) Le chansonnier a changé l'orthographe du nom, à cause de la rime.

L'animal, un peu libertin,
Tombe malade un beau matin :
Voilà tout Paris dans la peine,
On crut voir la mort de Turenne :
Ce n'était pourtant que Molet
Ou le singe de Nicolet.

Si la mort étendait son deuil,
Ou sur Voltaire ou sur Choiseul,
Paris serait moins en alarmes,
Et répandrait bien moins de larmes
Que n'en ferait verser Molet
Ou le singe de Nicolet.

Peuple, ami des colifichets,
Qui portes toujours des hochets,
Rends grâces à la Providence
Qui, pour amuser ton enfance,
Te conserve aujourd'hui Molet
Et le singe de Nicolet.

Lorsque le chevalier de Boufflers fit cette chanson contre Molé, il était loin de se douter que celui qu'il appelait alors le *singe de Nicolet* serait un jour son confrère à l'Institut. Molé en fut nommé membre, lors de l'organisation de ce corps (1). Molé est mort en 1802, et M. de Boufflers en 1815.

Les couplets que l'on vient de lire ne sont pas forts comme on le voit, et Molé dans sa jeunesse n'a pas dû s'en émouvoir beaucoup ; ils sont très connus, et je ne les ai copiés ici que pour montrer l'esprit du temps. Cette boutade

(1) 3 brumaire an IV.

n'a pas empêché Molé de devenir une des gloires de la Comédie-Française, et de laisser un nom artistique.

Je n'ai jamais aimé beaucoup les chansons de M. le chevalier de Boufflers, je préfère les couplets spirituels de Désaugiers, qui n'a pas été de l'Académie, et les odes chantantes de Béranger qui sans doute n'en sera jamais.

Du reste, le chevalier de Boufflers a bien pu entrer à l'Académie française pour des chansons, puisqu'avant lui le marquis de Saint-Aulaire y avait été reçu pour un quatrain.

Une aventure assez plaisante arriva chez Nicolet (1), quand on y montrait encore des marionnettes. Un jeune président au parlement, se trouvant aussi à ce spectacle, fut apostrophé par le compère de Polichinel, qui le prit apparemment pour un clerc de notaire ou de procureur. En vain le président invite la marionnette à se montrer plus respectueuse envers le public, maître Polichinel n'en tient compte et continue toujours. Les éclats de rire partaient de tous les coins de la salle; on montrait au doigt le pauvre président, qui criait et gesticulait comme un possédé. Nicolet envoya chercher la garde, qui arrêta le *quidam*, conseiller au par-

(1) On dit que cette scène s'est passée dans une loge tenue par le frère de Nicolet; comme elle se rattache à l'histoire de ce théâtre, j'ai cru devoir la publier.

lement, sous prétexte qu'il troublait le spectacle; on emmena donc le magistrat, et les spectateurs battirent des mains. Conduit au corps de garde, le commissaire arriva; en vain le président décline ses noms et qualités, le commissaire fait mettre au cabanon le compère de Polichinel.

L'affaire s'étant ébruitée, le magistrat demanda réparation à M. de Sartines, le lieutenant général de police, qui promit que le soldat qui avait arrêté M. le président serait mis au cachot.

Cette affaire devint funeste à Nicolet; la chambre à laquelle appartenait ce membre du parlement s'assembla en grandes robes et déclara que le *jeu* de cet *histrion* serait fermé. Elle ordonna, en outre, que le soldat qui n'avait point été mis au cachot, comme l'avait promis M. de Sartines, serait puni. Le maréchal de Biron donna satisfaction au président; non seulement le garde-française fut mis au cachot, mais M. de Biron écrivit à la chambre qu'il y resterait tant que cela ferait plaisir à M. le président. Voilà de la justice, ou je ne m'y connais pas!....

Les officiers aux gardes-françaises se montrèrent furieux de cette punition. Ces messieurs, imbus de l'esprit militaire qui inspire à cet état une tyrannie aussi absolue sur tout le reste, que son obéissance est aveugle et passive pour leur hiérarchie et leur souverain, prétendaient que le soldat ne pouvait avoir offensé un Robin, et que, dès qu'il était en faction, il ne devait recon-

naître personne que ses commandants suprêmes, c'est à dire les gens à croix de Saint-Louis, ou portant uniforme. Moi, je pense qu'il y avait despotisme et folie des deux côtés, et que l'on n'a pas mal fait de régler les droits et les devoirs de chacun....

Quel triste temps que celui où l'on pouvait écrire contre un citoyen estimable, un directeur de spectacle, des choses comme eelles-ci :

« Les spectacles ont vâqué aujourd'hui, *con-*
» *formément aux ordres du roi*, c'est la formule;
» mais on a trouvé mauvais que le sieur Nicolet,
» chef des marionnettes, qui aurait dû afficher,
» *conformément aux ordres de M. le lieutenant de*
» *police*, se soit assimilé aux grands spectacles,
» aux spéctacles pensionnés par S. M. Le cas
» est d'autant plus grave, que cet histrion a
» déjà été réprimandé pour pareille audace;
» on ne doute pas que les puissances comiques
» lésées ne demandent cette fois qu'il soit ren-
» voyé à Bicêtre pour récidive de son inso-
» lence (1). » *Insolence! histrion!... Bicêtre!..* Quels mots à propos d'une affiche de spectacle où le cérémonial n'avait pas été rempli selon les us et coutumes voulus par messieurs les comédiens du roi...

Les ouvrages à spectacle, les arlequinades étaient montés avec un luxe et un soin particu-

(1) *Mémoires de Bachaumont*, année 1769.

liers. Non seulement on admirait les machines, les décorations, mais on s'amusait beaucoup des pièces et des acteurs. *Arlequin dogue d'Angleterre* faisait fureur, surtout lorsque Nicolet métamorphosé en chien, après avoir flairé la robe de Pantalon, levait dessus la jambe de derrière. Pantalon secouait sa robe d'une manière si comique que toute la salle riait et battait des mains.

L'*Enlèvement d'Europe* et le *fameux siége de la Pucelle d'Orléans* attirèrent tout Paris.

Madame Nicolet, qui était d'une beauté remarquable et avait joué la comédie en province, représentait Jeanne d'Arc; une demoiselle Miller, qui fut depuis madame Gardel, et qui a laissé de si grands souvenirs à l'Opéra, brillait déjà dans le rôle de Junon, de l'*Enlèvement d'Europe.*

Parmi les sauteurs, on distinguait le *Petit Diable;* un sieur *Placide* se faisait remarquer par sa danse gracieuse, et un homme, que l'on appelait le *beau Dupuis*, déployait sa vigueur dans les *forces d'Hercule :* un nommé Desvoyes y a dansé longtemps l'anglaise. Les entr'actes, chez Nicolet, étaient toujours remplis par des équilibristes, des joueurs de tambours de basque, des tourneuses qui faisaient des choses étonnantes de courage et d'adresse. De là l'origine de ce mot : *C'est de plus fort en plus fort, comme chez Nicolet.*

Un acteur a laissé un nom célèbre à ce théâtre : je veux parler de Taconet, qui jouait si bien les savetiers, que Préville disait qu'il serait déplacé dans les cordonniers (Voyez le chapitre de *Ramponneau*).

Vers l'année 1789, Nicolet étant mort, sa femme continua de tenir son spectacle, qui demeura dans une situation assez prospère jusqu'à l'époque de la révolution. Alors on fit disparaître le titre de *grands danseurs du roi*, et l'on mit à sa place, *Théâtre de la Gaîté*.

Usant de la liberté qui venait d'être proclamée, on joua, chez Nicolet, des pièces révolutionnaires, *Brutus*, *Fénelon*, *les Victimes cloîtrées*, etc.

On y donnait aussi des comédies de Molière, qui produisaient beaucoup d'effet sur les spectateurs du boulevart du Temple.

George Dandin et *le Médecin malgré lui* y attiraient la foule ; chaque fois que l'affiche annonçait une pièce de Molière, qui n'avait pas encore été représentée chez Nicolet, le public, c'est à dire le peuple, ne manquait jamais de demander l'auteur à grands cris, ce qui prouve à quel point Molière est populaire .. J'ai vu dans ma jeunesse jouer *Tartufe* aux Délassements; l'effet que produisait la pièce serait difficile à décrire. Le peuple s'identifiait tellement avec le sujet, que l'on entendait souvent de ces exclamations : Ah ! le scélérat!... Ah! le coquin !... Arrêtez-le donc!...

Ribié, qui avait commmencé par être commissionnaire à la porte du théâtre, y vendait des contre-marques et s'en servait souvent pour aller admirer Nicolet. Il était parvenu, par son intelligence, à jouer quelques petits rôles ; Nicolet l'engagea dans sa troupe. Comme acteur, Ribié était assez remarquable ; comme auteur, il a attaché son nom à des ouvrages qui ont obtenu du succès.

Après avoir couru la province au commencement de la révolution, Ribié était passé aux colonies, d'où il revint vers 1795 avec Talon, Mayeur, et une jeune et jolie actrice, appelée mademoiselle Saint-Quentin.

Ribié prit la direction de la salle de Nicolet, à laquelle il donna le titre de *Théâtre d'émulation*. Il y fit jouer le *Moine*, qu'il composa avec un comédien nommé Camaille Saint-Aubin, mélodrame fameux, tiré du roman de ce nom ; dans cette pièce, madame Corse remplissait le rôle de Marguerite avec un talent très distingué ; le second acte surtout, celui des *voleurs*, produisait un grand effet. Après le *Moine* vinrent les *Pénitents noirs*, et la pantomime des *Amazones*. Ribié joua aussi beaucoup de rôles de son ancien répertoire ; mais n'ayant point réussi dans cette entreprise, il quitta bientôt la direction.

Ce spectacle, après bonne et mauvaise fortune, tomba dans les mains d'un homme de lettres appelé Cofin-Rosny. La salle ayant été

restaurée, l'ouverture eut lieu le 16 avril 1799, par un vaudeville de circonstance, le *Retour de la Gaîté.*

Une pantomime à grand spectacle, *les Quatre parties du Monde*, qui rappelait l'ancien genre de Nicolet, produisit d'assez bonnes recettes; un mélodrame de Cuvelier, *Kalik-Sergus*, n'eut qu'un succès négatif; mais *la Forêt enchantée* ou *la Belle au Bois dormant*, l'un des premiers ouvrages de M. Caignez, obtint une vogue longue et méritée.

Malgré ces succès, les petits théâtres allaient fort mal.

Nous allons donner une idée de ce qu'étaient alors les coulisses et les cafés du boulevart du Temple.

Que si les auteurs actuels se trouvaient reportés comme par enchantement dans les coulisses et les cafés du boulevart du Temple de ce temps-là, ils ouvriraient de grands yeux et resteraient béants!... Le café de la Gaîté resssemblait plutôt à un estaminet de la rue Guérin-Boisseau qu'au café d'un théâtre. Une salle immense, un billard dans une chambre au fond, des tables vermoulues, des tabourets cassés, quatre mauvais quinquets qui fumaient au lieu d'éclairer; voilà ce qu'étaient certains cafés du boulevart du Temple.

De 1795 à 1805, il a paru beaucoup de petits pamphlets anonymes qui occupaient

les oisifs et les habitués des coulisses.

Hâtons-nous de le dire à la gloire de notre époque, s'il surgissait aujourd'hui de ces méchants écrits, l'indifférence et le dégoût en feraient aussitôt justice. Ce qu'il y avait de plus triste à cela, c'est que des personnes innocentes passaient souvent pour être les auteurs de ces malheureux ouvrages. A l'heure qu'il est, la petite littérature est tranchante, acerbe, passionnée si vous le voulez, mais du moins elle a cela de consolant, que si l'on se permet une critique dure, acrimonieuse, injuste même quelquefois, on a le courage de mettre son nom au bas. C'est du progrès...

Lorsqu'un pamphlet anonyme surgit, la fille tremble pour sa mère, le frère pour sa sœur, le mari pour sa femme, l'ami pour son ami.

Je ne ferai pas entendre ici des paroles de colère ; elles ne seraient pas dans l'esprit de mon livre, mais je dirai aux jeunes gens qui me liront, peut-être : Prenez garde à ce que vous écrivez, ne vous laissez pas entraîner trop facilement au besoin de médire... J'ai entendu, dans ma jeunesse, raconter une anecdote qui est restée dans ma mémoire, parce qu'elle a produit sur moi une vive impression ; elle est touchante et peut servir d'enseignement pour tout le monde.

Il y a de cela quelque trente ans; un homme de lettres honorable et distingué se trouve insulté

dans un petit livre anonyme; à force de soins, de démarches, il découvre enfin le nom et la demeure de celui qui l'avait outragé; il va pour lui demander satisfaction. Il arrive dans une vieille maison située dans l'un des plus vilains faubourgs de Paris, monte au cinquième étage... Là, quel spectacle s'offre à ses yeux!.... une chambre misérable..., sans meubles, ouverte à tous les vents..., un tout jeune homme pâle..., souffrant..., abattu par le mal.... et couché sur un grabat..., sans secours... L'homme de lettres reste immobile devant ce triste tableau!.... il veut parler..., la parole expire sur ses lèvres..., il s'excuse.., balbutie.., dit qu'il s'est trompé.., et sort en laissant sur la cheminée une pièce d'or, la seule qu'il eût dans sa poche... : à peine dehors, l'homme outragé ne put retenir ses larmes, et répétait tout seul : Pauvre jeune homme.... si jeune!.... il avait pourtant bien assez de sa misère!....

Plus tard, l'offensé fut assez heureux pour faire obtenir un emploi au jeune étourdi qui l'avait affligé..., sans que celui-ci ait jamais su à qui il en était redevable.

Par bonheur pour nous, la liberté d'écrire est venue au secours de la morale, et depuis longues années on n'a vu que de loin à loin surgir de ces malheureux ouvrages qui font le chagrin de ceux qui les écrivent, et qui dispa-

raissent sans qu'on ait à peine soupçonné leur existence.

C'est à la liberté de la presse que nous devons cette grande réforme; honorons, défendons, conservons la liberté de la presse, c'est peut-être elle qui nous sauvera de bien des excès, après en avoir commis beaucoup elle-même!

Revenons à ma chronique.

Ribié, après avoir été directeur des théâtres de la Cité et de Louvois, après avoir aussi exploité une demi-douzaine de jardins publics, revint, en 1805, reprendre la direction de l'ancienne salle Nicolet. Il allait y mourir pour la deuxième fois, lorsque Martainville releva sa fortune, en composant pour lui, et avec lui, le *fameux Pied de Mouton*, où le niais Dumesnil était ravissant, délirant de bêtise. Tout Paris a répété pendant vingt ans : *Demandez plutôt à Lazarille*?.... Ce mot a été le *qu'en dis-tu* ? de Martainville (1).

Je ne puis me dispenser d'entrer dans quelques détails au sujet de cet homme de lettres, qui a joué un grand rôle dans l'histoire de la petite littérature.

On a dit et écrit beaucoup de mal de cet écrivain, dont la vie a été agitée et la fin malheureuse. Martainville, né avec une imagination ardente, aurait pu devenir un homme remar-

(1) Ribié est aussi auteur de *la Queue du Diable*, avec le même, et de *la Queue de lapin*, avec Frédéric du Petit-Méré.

quable ; mais son insouciance, son laisser-aller, son peu de tenue ont fait avorter toutes ses bonnes dispositions ; deux qualités que personne ne saurait lui contester distinguaient Martainville : l'esprit et le courage.... Voici ce que je trouve dans le *Moniteur* du 19 ventose an II de la République, 10 mars 1794 (vieux style....):

« *Tribunal révolutionnaire.* Martainville, âgé » de quinze ans, demeurant au collége de l'É» galité, rue Saint-Jacques, convaincu d'avoir » coopéré à la rédaction d'un écrit en huit pages » d'impression, intitulé : *Tableau du maximum* » *des denrées et marchandises, divisé en cinq sec*» *tions.., a été acquitté à cause de son jeune âge.* »

Il est impossible de montrer plus de courage et de sang-froid qu'il ne l'a fait devant le tribunal révolutionnaire. Le président l'ayant appelé *de* Martainville, il se leva et dit en riant : Citoyen président, je ne me nomme pas *de* Martainville, mais bien Martainville... N'oublie pas que tu es ici pour me *raccourcir* et non pour me *rallonger*... Ce mot fit rire ses juges qui n'étaient pas coutumiers du fait. Je l'ai entendu raconter que, le matin où il devait monter au tribunal révolutionnaire, on faisait la *toilette* à des malheureux condamnés la veille à la peine de mort. Parmi les victimes, il y avait un prêtre qui exhortait ses compagnons d'infortune. Ce prêtre dit à Martainville et à ses amis que l'on allait juger : « Jeunes gens, à genoux !... peut-

» être n'avez-vous plus que quelques heures à » vivre !.... »

Martainville et ses amis se prosternèrent aux pieds du prêtre, qui leur fit une allocution touchante, et leur donna sa bénédiction. Un moment après, les uns montaient au tribunal, les autres dans la charrette.... Ce prêtre, condamné la veille, se nommait Anne-Michel-Guillaume Saint-Souplet; il était attaché à une paroisse de Paris (1).

Martainville disait souvent : « Vous ne sauriez croire le bien que nous fit ce prêtre; il nous avait tellement électrisés que nous serions volontiers montés tous dans la charrette avec lui. » Une autre anecdote, qui ne fait pas moins d'honneur à son courage, m'a été souvent racontée. Quelques jours avant la chute de Robespierre, Martainville assistait à une séance de la Convention, très orageuse; soit qu'il pensât que l'heure de Robespierre allait sonner, soit qu'un sentiment d'indignation se fût réveillé en lui, il sort de la Convention avec deux de ses amis, se rend au faubourg Antoine, comme on disait alors, par où tous les jours passaient les malheureux que l'on conduisait à la mort : là, il interpelle l'officier qui conduisait l'escorte, lui dit que Robespierre vient d'être mis hors la loi, que le règne du sang est fini, engage l'officier à

(1) *Moniteur* du 19 ventose an II.

surseoir à l'exécution... En ce moment, sa voix trouve des échos, quelques jeunes gens s'unissent à lui ; déjà l'officier, hésitant, allait faire retourner les charrettes, lorsqu'un aide de camp accourut démentir la nouvelle ; alors le cortége se remit en marche pour la barrière du Trône, que l'on avait appelée la barrière Renversée. Martainville, voyant qu'il y avait péril pour ses jours, sans espoir de salut pour les malheureux qu'il voulait sauver, se perdit dans la foule.... Désigné à la police, il fut obligé de se cacher jusqu'à la chute de Robespierre, qui ne se fit pas attendre. Certes de pareils traits prouvent que Martainville avait du courage dans le cœur et une grande élévation dans les idées. Du reste, l'exaltation de ses opinions politiques lui valut souvent des attaques injustes et passionnées.

Voici une anecdote plus gaie. Martainville rédigeait, en 1794, un journal très royaliste. Un soir qu'il était au café des Aveugles, où l'on chantait la *Marseillaise* et des couplets patriotiques, il est reconnu.... On l'entoure, on l'injurie, on le force à faire comme les autres, à monter sur une table pour chanter un vaudeville républicain. Martainville dit qu'il n'en sait pas... On lui répond qu'il improvisera... Alors il monte sur un tabouret, et chante à haute voix le couplet suivant :

Embrassons-nous, chers jacobins,
Longtemps je vous crus des mutins
Et de faux patriotes;
Oublions tout, et désormais
Donnons-nous le baiser de paix,
J'ôterai mes culottes.

A ces mots, des cris, des vociférations se font entendre.... A l'eau! à l'eau! au bassin!... Il paie d'audace, descend du tabouret, traverse la foule en riant, et chacun le regarde sans rien dire.

Martainville a beaucoup travaillé pour le théâtre, et notamment pour les boulevarts. Ses pièces, pour la plupart, ne brillent pas par la conception ni l'entente de la scène, mais elles sont toutes pleines d'esprit, de malice et de gaîté.

Après le *Pied de Mouton*, qui fit un argent considérable, Ribié donna la *Tête et la Queue du Diable*, qui produisit de bonnes recettes; mais après deux années d'exploitation, malgré ses capacités bien connues, malgré son activité dévorante, il fut encore obligé de se retirer devant les héritiers Nicolet, qui voulurent rentrer dans leur privilége, et l'exploiter eux-mêmes.

A la suite d'un procès assez long, madame veuve Nicolet rentra dans tous ses droits, et le privilége donné par le gouvernement au théâtre de la Gaîté fut rendu à son ancien propriétaire.

En conséquence de cette décision, Ribié, dont le bail expirait, fut obligé de rendre le local le 20 mars 1808. Alors madame Nicolet confia à son gendre, M. Bourguignon, l'exploitation du théâtre de la Gaîté. Voyant que l'établissement redevenait prospère, M. Bourguignon voulut construire une salle neuve à la place de l'ancienne, qui était triste et incommode; on démolit, en 1808, le théâtre bâti en 1760. La salle de Nicolet avait donc duré 48 ans.

Pendant le temps de cette nouvelle construction qui dura huit mois, la troupe de la Gaîté obtint la permission de jouer sur le théâtre des Jeunes Artistes recemment supprimé.

Les travaux de la nouvelle salle furent confiés à M. Peyre, habile architecte, homme de talent et de goût. Une salle élégante et bien coupée, avec trois rangs de loges, et des peintures agréables, remplaça le vieux bâtiment noir et enfumé, ancien berceau de la Gaîté. L'inauguration en eut lieu le 3 novembre 1808, par une pièce à spectacle, de M. Hapdé, appelé *le Siége de la Gaîté*.... Cette pièce offrait une pompe extraordinaire..... Le mélodrame continua d'attirer la foule; M. Bourguignon, qui s'était adjoint, comme directeur de la scène, un homme de lettres distingué, M. Dubois, vit son entreprise grandir tous les jours. M. Bourguignon a été un des directeurs les plus hono-

rables des spectacles de Paris, il apportait dans ses relations avec les gens de lettres cette probité consciencieuse, cet honneur sévère qu'il avait montrés comme négociant. Que de fois il a aidé de sa bourse des artistes malheureux; je pourrais citer de vieux comédiens qu'il a conservés à son théâtre, en leur payant des appointements qu'ils ne gagnaient plus depuis longtemps; mais il disait avec bonté; « Que voulez-vous!..... ce » sont de vieux ouvriers qui ont bâti l'édifice, » encore faut-il qu'ils aient jusqu'à leur mort » une petite chambre dedans. »

Les drames de cette époque, qui ont obtenu de grands succès, sont: *l'Ange tutélaire*, ou *le Démon femelle; Peau d'Ane*, *la Tête de bronze*, *la Citerne*, *l'Homme de la Forêt-Noire*, *le Précipice*, *Marguerite d'Anjou*, *les Ruines de Babylone*. Les vaudevilles: *Tapin*, *Taconnet à la Courtille*, *Monsieur et Madame Denis*, *la Famille des Jobards*, *la Fête de Perrault*, ou *l'Horoscope des Cendrillons*; *le Marquis de Carabas*, *Saphirine*, ou *le Réveil magique*; *le Sabre de bois*. Plus tard: *Fanfan la Tulipe*, *le Grenadier de Louis XV*, *les Maîtresses Filles*, *la Fille Grenadier*, *la Partie fine*; *l'Héritage de Jeannette*, *les Valets en goguette*, etc.

Un fait assez curieux, et qui mérite d'être consigné, arriva à propos de *l'Enfant du Régiment* (1). Ce petit vaudeville avait obtenu beau-

(1) De MM. Dubois et Brazier, joué le 17 janvier

coup de succès, et une partie des spectateurs avait cru y trouver une idée politique; enfin c'était, au dire de certaines personnes, le *Roi de Rome*, que les auteurs avaient voulu personnifier. La pièce avait été représentée quarante-cinq fois de suite, au bruit seul des applaudissements, lorsque défense arriva au théâtre d'en continuer les représentations. Mais, ce jour-là, le duc d'Orléans avait fait demander l'ouvrage, et devait y assister avec sa famille. L'autorité décida que, puisque le prince désirait la voir, on pouvait encore la jouer pour cette seule fois Peut-être que la pièce n'aurait jamais été défendue; mais dans un dessin qui parut, représentant la principale scène, on voyait sur les genoux d'un vieux sapeur *l'Enfant du Régiment*, dont la tête ressemblait à un portrait du roi de Rome, peint par Isabey. Ce fut ce qui éveilla la susceptibilité de la censure; il avait même été question d'incriminer les auteurs, qui certes n'avaient pas eu l'intention de renverser le gouvernement des Bourbons, dont ils étaient les amis. La pièce disparut de l'affiche, et la gravure fut saisie. On a fait comme on fait souvent, beaucoup de bruit pour bien peu de chose!...

M. Bourguignon étant mort, le 19 décembre 1816, sa veuve continua à diriger son entreprise,

1818, imprimé chez Barba, libraire, Palais-Royal; la gravure chez Partout, graveur, rue Saint-Julien-le-Pauvre. (*L'Editeur.*)

d'abord avec M. Dubois, ensuite avec Frédéric du Petit-Méré, jusqu'à l'époque où elle mourut elle-même, le 11 mai 1825.

Alors M. Guilbert-Pixérécourt obtint le privilége, MM. Dubois et Marty furent nommés administrateurs, et Martainville *directeur imposé par l'autorité*. C'était tout bonnement une pension que le ministère octroyait à Martainville, mais à condition que les administrateurs de la Gaîté seraient chargés de la payer.

Qu'il est doux de faire le bien,
Surtout quand il n'en coûte rien.

Cependant de nouveaux priviléges ayant été accordés, on ouvrit de nouveaux spectacles qui firent tort à ceux des boulevarts. Les jours mauvais arrivèrent; le public blasé, ne sachant plus ce qu'il voulait, devint exigeant, difficile; le vieux mélodrame, après avoir tant amusé nos pères, ne l'impressionnait plus; la nouvelle école débordait partout, l'horrible avait remplacé cet intérêt doux et tranquille du bon vieux temps; les phrases redondantes n'électrisaient plus les amphithéâtres des quatrièmes; le mélodrame du Directoire et de l'Empire s'en allait, comme l'Empire et le Directoire s'en étaient allés.

Le gamin, qui naguère frémissait en voyant Defresne dans *la Femme à deux maris,* ne

croyait plus aux vieux brigands de Cuvelier et de Loasel de Thréogate ; en vain Marty, ce bon Marty, essayait encore de parler vertu sur le boulevart du crime, on lui riait presqu'au nez.

Les évènements de 1830, loin de ramener le peuple aux vieilles idées, ne firent qu'exalter son imagination...; le drame moderne lui plut un moment; il abandonna *la Tour du Nord* pour *la Tour de Nesle*, Frénoy pour Bocage, Ferdinand pour Frédérick-Lemaître, mademoiselle Bourgeois pour mademoiselle Georges, Adèle Dupuis pour madame Dorval. Le gamin se fit progrès... Deux niais classiques..., Dumesnil et Raffile, tout à l'heure encore ses dieux, ses idoles..., le croirait-on?... le gamin passait devant eux avec indifférence?... il leur tirait la langue, un sourire amer semblait leur dire : Vous êtes vieux!... O niais des anciens jours!... Beaulieu, Mayeur, Basnage (1), Béville, Perroud, Mercier..., vous avez bien fait de mourir les premiers, vous êtes tombés comme le chêne de toute votre hauteur! vous ne vous êtes pas survécu, vous!... Allez réjouir les morts, puisque les vivants ne veulent plus rire.

(1) Basnage s'est brûlé la cervelle à Versailles le 3 mars 1821. On prétend qu'un reproche indiscret qui touchait à la politique fut cause de sa mort. L'évêque de Versailles autorisa ses camarades à lui faire dire un service dans la chapelle de l'hospice où son corps avait été déposé.

L'année 1835 fut marquée par un évènement déplorable... Bernard-Léon allait succéder à MM. Pixérécourt, Dubois et Marty; ces messieurs, voulant laisser à leur successeur un théâtre en pleine prospérité, avaient redoublé de zèle, de soins et de travail; déjà *Monsieur de Latude*, ou *Trente-Cinq ans de captivité*, avait obtenu un succès étourdissant, quatre-vingts représentations n'avaient pas lassé la curiosité des amateurs du genre, lorsqu'un horrible incendie compromit la fortune des anciens directeurs, et vint, pour un moment, renverser les espérances de Bernard-Léon, acquéreur de la salle et des bâtiments pour la somme de 500,000 francs.

Une féerie, intitulée *Bijou*, ou *l'Enfant de Paris*, avait été montée à grands frais... Cette pièce devait être représentée le lundi 23 février. Le samedi 21, à l'une des dernières répétitions générales ..,on venait d'essayer une petite machine; il fallait que le tonnerre et les éclairs accompagnassent la scène; il paraît que l'homme chargé de tenir le flambeau destiné à figurer les éclairs, l'ayant tenu trop près d'une toile de frise, un morceau d'étoupe se détacha du flambeau, mit le feu à cette frise, qui bientôt le communiqua à toutes les autres (1).

(1) On a dit qu'une ouvrière, deux pompiers et un garçon de théâtre avaient péri dans les flammes.

Il faut avoir été témoin d'un pareil sinistre pour s'en faire une idée. Voir en moins d'un quart d'heure un théâtre en feu.., des dépenses considérables dévorées par la flamme, cent personnes ne sachant pas comment elles vivront le lendemain!... Ce coup fut terrible pour les anciens administrateurs, et surtout pour Bernard-Léon. C'était vraiment pitié de voir cet honnète homme et ce bon comédien, qui nous avait tant fait rire au Gymnase et au Vaudeville, pleurant à son tour sur les ruines de la Gaîté!... Mais chacun lui vint en aide; Bernard-Léon reçut des marques d'estime et d'amitié de toutes les administrations théâtrales, MM. Poirson, Dormeuil, Arago, Harel, de Cès-Caupenne et d'autres, donnèrent des représentations au bénéfice des malheureux artistes. Bernard-Léon, revenu du coup qui l'avait frappé, se releva plus fort qu'auparavant, et comme la *gaîté* ne meurt jamais en France, Bernard-Léon s'écria : *la gaîté est morte, vive la Gaîté!*

Voilà que, sur les débris fumants de la vieille salle des *grands danseurs du roi*, une salle s'est élevée comme par magie, on aurait dit que les pierres venaient se placer d'elles-mêmes comme au temps d'Amphion. Neuf mois après sa ruine, le 19 novembre 1835, la salle fut ouverte à la foule des curieux qui assiégeaient les portes; l'affiche était assez bizarre, trois pièces y figu-

raient : *Vive la Gaîté!...* prologue; *la Tache de sang!...* drame, et *le Tissu d'horreurs...*, folie...; il y en avait pour tous les goûts. La soirée fut brillante; à l'ancienne troupe, déjà remarquable par quelques talents et beaucoup d'ensemble, étaient venus se joindre L'hérie, déserteur des Variétés, acteur original; puis Lebel, *loustic* très amusant. Une femme charmante, mademoiselle Nongaret, a surtout mérité d'être remarquée, d'abord pour sa jolie figure, ensuite pour son talent; c'est incontestablement une des plus agréables comédiennes qui soient montées sur une scène secondaire.

Mais lorsque, dans la petite pièce, *le Tissu d'horreurs*, Bernard-Léon se montra, la salle trembla sous les applaudissements; il semblait que le public voulait lui témoigner toute la part qu'il avait prise à son malheur. Aussi, le rieur par excellence, le boute-en-train quand-même, le cuisinier *Vatel*, le commis *Bellemain*, le perruquier *Poudret*, le fournisseur *Deladurandière* (1), ne put, ou ne purent cacher une émotion visible... Les larmes vinrent d'abord, ensuite... le rire.

A l'heure où je clos ma chronique, le théâtre de la Gaîté vient d'enregistrer un brillant suc-

(1) Personnages de *Vatel*, de *l'Intérieur d'un Bureau*, du *Coiffeur et du Perruquier*, de *Partie et Revanche*, pièces que Bernard-Léon a créées au théâtre du Gymnase.

cès, avec un drame de M. Gabriel, composé sur la fameuse complainte :

« Jamais je n'pourrons oublier
» L'histoire de la belle écaillère,
» Qui donna sa confiance entière
» A ce follichon de pompier...

Mademoiselle Nongaret y est si jolie et si fraîche qu'elle vous donne envie de manger des huîtres... Ah! si la rue Montorgueil possédait deux écaillères semblables..., quelle fortune!... Cancale et Marennes ne suffiraient pas à la consommation...

On lit aujourd'hui sur la façade de la salle rebâtie à neuf...

Théâtre de la Gaîté.

FONDÉ EN 1670, Par J.-B. NICOLET. — *Reconstruit en* 1808.	INCENDIÉ LE 21 FÉVR. 1835. — *Réédifié en fer la même année.* BOURLAT, architecte.
DRAME. — VAUDEVILLE.	MÉLODRAME. — FOLIE.

THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE.

Nicolas-Médard Audinot, acteur et auteur de la Comédie-Italienne, a été le fondateur du théâtre de l'Ambigu-Comique. Son entreprise naquit du ressentiment et de l'indignation dont un homme est toujours animé quand il éprouve une grande injustice. Ayant essuyé un passe-droit à la Comédie-Italienne, il loua une baraque à la foire Saint-Germain, dans laquelle il établit des marionnettes, à qui il faisait jouer des comédies et des opéras. Chaque figure imitait un acteur ou une actrice des Italiens. Polichinel était censé *le gentilhomme de la chambre en exercice*, distribuant des faveurs et des grâces avec un grotesque à faire pouffer de rire. Cette caricature fit courir tout Paris.

Quand ses marionnettes commencèrent à s'épuiser, homme actif et intelligent, Audinot imagina de bâtir une salle de spectacleailleurs, afin d'abandonner la foire Saint-Germain : il loua un terrain sur le boulevart du Temple, et fit élever le théâtre de *l'Ambigu-Comique*, dont l'inauguration eut lieu le 9 juillet 1769; mais la gêne que la police lui imposait relativement à

ses critiques des autres spectacles nuisant beaucoup à l'intérêt du sien, il fit succéder bientôt des enfants à ses marionnettes. Deux auteurs, comme lui disgraciés de la Comédie-Italienne, Moline et Plainchesne, devinrent ses fournisseurs habituels. La liberté, qu'ils croyaient propre à ce genre de spectacle, leur donnait lieu d'y glisser souvent des choses plus que grivoises. D'abord les oisifs et la basoche s'y portèrent, ensuite les femmes de la cour ne dédaignèrent pas de s'y montrer; en peu de temps, ce petit spectacle devint le rendez-vous de la cour et de la ville, et fut plus fréquenté que son voisin Nicolet, même quand celui-ci montrait son fameux singe.

En 1771, des officiers aux gardes-françaises et d'autres régiments donnèrent une représentation publique sur le théâtre d'Audinot. M. le duc de Choiseul, encore ministre de la guerre, ayant trouvé cette représentation fort indécente et indigne de l'état militaire, ordonna que tous les officiers qui y avaient pris part fussent mis au For-l'Evêque; mais cette punition n'eut pas lieu, par égard pour M. le duc de Chartres, qui avait assisté au spectacle et avait beaucoup applaudi...

On lit dans les Mémoires de Bachaumont de la même année 1771 : « Les amateurs du théâ-
» tre sont enchantés de voir la foule se porter à
» l'Ambigu-Comique, pour y applaudir une
» troupe d'enfants qui y font fureur; ils espè-

» rent que cette troupe deviendra une espèce de
» séminaire, où se formeront des sujets d'autant meilleurs qu'ils annoncent déjà des dispositions décidées, et donnent les plus grandes espérances; mais les partisans des mœurs gémissent sincèrement sur cette invention, qui va les corrompre jusque dans leur source, et qui, par la licence introduite sur cette scène, en forme autant une école de libertinage que de talents dramatiques (1)... »

Le Triomphe de l'Amour et de l'Amitié, qui n'était autre chose que l'opéra d'*Alceste*, réduit et proportionné à ce théâtre, y attirait beaucoup de monde. M. l'archevêque de Paris se plaignit au lieutenant-général de police de ce que, dans cet ouvrage, il y avait un grand-prêtre et et un chœur de prêtres, dont les robes ressemblaient à des aubes. Audinot représenta à M. de Sartines qu'à l'Opéra cela se pratiquait tous les jours; que dans *Athalie*, à la Comédie-Française, toute la pompe des anciennes cérémonies judaïques était développée. M. de Sartines n'ayant pris aucune mesure à ce sujet, Audinot continua de jouer sa pièce, et le public y courut.

Avant la révolution, toutes les pièces des théâtres du boulevart étaient soumises à la censure des comédiens français et des comé-

(1) Nous pensons que, dans ces temps, il y avait beaucoup d'exagération et de jalousie.

diens italiens, qui pouvaient en permettre ou en empêcher la représentation. En 1776, Préville remplissait les fonctions de censeur pour la Comédie-Française, et Hesse pour le Théâtre-Italien.

Une chose que l'on aura peine à croire, c'est que les spectacles forains, toujours persécutés par les grands théâtres, jouissaient de beaucoup de liberté, et poussaient même la licence aussi loin que possible, mais pourvu qu'ils n'empiétassent jamais sur les priviléges des théâtres royaux; ce que l'on voulait avant tout, c'était que leurs ouvrages ne ressemblassent en rien à une œuvre dramatique, qu'ils n'eussent ni plan, ni conduite, ni style; quant à la morale, on s'en riait...... Périssent les mœurs plutôt qu'un principe dramatique. On a affiché sur le boulevart du Temple une pièce intitulée *Madelon Friquet, ou Amant dessous, Amant dessus, Amant dedans.* C'était tout simplement trois amants qui se cachaient, l'un sous une armoire, l'autre dessus, et le troisième dedans. Le titre était beaucoup plus obscène que la pièce. Pourquoi le tolérait-on? parce que, comme je viens de le dire, l'ouvrage n'avait pas forme de comédie, et que la dignité de MM. les comédiens du roi n'était pas compromise.

Audinot était comédien passable et auteur médiocre; il n'a laissé qu'un petit opéra, *le Tonnelier,* sur la réputation duquel il a vécu

soixante ans, encore cette pièce n'avait-elle pas réussi dans l'origine ; car Quètant, auteur du *Maréchal,* et de beaucoup d'ouvrages joués aux foires Saint-Germain et Saint-Laurent, la retoucha et la fit rejouer à la Comédie-Italienne en 1765. Elle resta longtemps au répertoire. *La Dame Blanche* porta malheur au *Tonnelier*; à la deuxième représentation de cet opéra, *le Tonnelier* fut sifflé si horriblement, qu'il n'a oncques depuis reparu sur l'affiche.

Audinot tenait au théâtre les rôles dits *à tablier,* emploi que Chenard a illustré depuis à l'Opéra-Comique. Il paraît qu'Audinot avait des manières très robustes en scène, car on a dit de lui : « Audinot a rendu au naturel la grossièreté » des mœurs du peuple. »

Son théâtre fut, comme tous les petits spectacles, en butte à la haine et à la jalousie des grands ; mais une circonstance, heureuse pour lui, consolida son succès. « En 1772 (1), madame Dubarry, qui cherchait tous les moyens » de distraire le roi, que l'ennui gagnait aisément, avait imaginé de faire venir Audinot » jouer à Choisy, avec ses petits enfants (2). » C'était la première fois que ce directeur forain » paraissait devant S. M. On a donné d'abord :

(1) *Mémoires de Bachaumont,* année 1772.

(2) On vient de voir que Nicolet avait reçu le même honneur.

» *Il n'y a plus d'Enfants,* petite comédie en
» prose d'un sieur de Nougaret, où il y a de la
» naïveté, mais des scènes d'une morale peu
» épurée. *La Guinguette,* ambigu-comique de
» M. Plainchesne, c'est une image riante et spi-
» rituelle de ce qui se passe dans les tavernes,
» un joli *Téniers.* On a fini par *le Chat botté,*
» ballet pantomime du sieur Arnould, on n'a
» pas même oublié *la Fricassée,* contre-danse
» très polissonne. Madame Dubarry s'amusait
» infiniment, et riait à gorge déployée, le
» roi souriait quelquefois. En général, ce
» divertissement n'a pas paru l'*affecter* beau-
» coup (1). »

Peu à peu, Audinot devint plus scrupuleux sur le choix des ouvrages qu'il faisait représenter par ses petits comédiens. L'abbé Delille a peint l'empressement du public pour ce spectacle dans ce joli vers :

« Chez Audinot, l'enfance attire la vieillesse. »

Parmi les enfants qui brillaient dans cette troupe, on distinguait la fille d'Audinot, Eulalie, qui, dès l'âge de huit ans, se faisait remarquer par sa belle voix et son intelligence précoce. A l'exemple de J. Monnet, qui avait mis son nom dans l'épigraphe latine placée en tête de son *An-*

(1) *Mémoires de Bachaumont.*

thologie française : Mulcet, Movet, Monnet, Audinot avait fait aussi entrer le sien dans la devise inscrite sur la toile de son théâtre ; *Sicut infantes audinos*, qu'un mauvais plaisant avait traduit ainsi : *Ci-gît les enfants d'Audinot.*

La foule se portait à ce théâtre, et l'Opéra était désert ; les administrateurs parvinrent à obtenir, vers la fin de l'année 1771, un arrêt du Conseil, qui rangeait l'Ambigu-Comique parmi les théâtres de la dernière classe. On ne lui laissa que quatre musiciens ; les chants et les danses lui furent défendus, ce qui occasionna une grande rumeur au boulevart. Peu de jours après, l'autorité décida que ce spectacle recouvrerait la musique, la parole et la danse, mais qu'il paierait une contribution de 12,000 livres au Grand-Opéra. C'était de l'argent que l'on voulait et voilà tout ; dès qu'on eut jeté le gâteau dans la gueule de Cerbère, il cessa d'aboyer et de mordre. A mesure que nous approchions de la révolution, les théâtres empiétaient sur leurs priviléges ; à des enfants de dix ans succédèrent des jeunes gens de quinze à dix-huit. Damas, Varenne et d'autres comédiens du Théâtre-Français y ont joué dans leur jeunesse. Un acteur de quatre pieds trois pouces, nommé le petit Moreau, y jouait les arlequins ; dans une pièce intitulée : *Robinson dans son Ile*, le petit Moreau représentait *Vendredi* (1). Les ouvrages enfantins fi-

(1) Voir le chapitre *Boulevart du Temple*.

rent place à des pièces plus *corsées,* et petit à petit le théâtre de l'Ambigu-Comique devint un théâtre comme un autre. Un genre qu'il avait adopté, et qui y fit fureur, était celui de la grande pantomime historique ou romanesque. *Le Masque de Fer, le Capitaine Cook, la Forêt-Noire, Hercule et Omphale, les Quatre fils Aymon*, ont singulièrement intéressé nos pères; mais une pantomime qui y obtint un de ces succès comme on en voit peu était *le Maréchal des Logis*. Une aventure arrivée dans la forêt de Villers-Cotterêts, en avait fourni le sujet. Une jeune et jolie fille la traversait seule, quand elle fut arrêtée par deux voleurs, qui, après lui avoir pris tout ce qu'elle possédait, la garrottèrent à un arbre, pour lui faire sans doute souffrir de plus affreux traitements...; mais, par bonheur, un brave maréchal des logis des dragons de la reine, qui se rendait en semestre, ayant entendu les cris de la victime, courut à elle, mit les voleurs en fuite, détacha la jeune fille, et la reconduisit respectueusement à ses parents. Cette belle action, insérée dans toutes les gazettes, retentit jusqu'à la cour. La reine voulut voir son dragon; on le lui présenta, il reçut de Marie-Antoinette un accueil très touchant, et une somme d'argent avec laquelle il acheta son congé, et se maria avec la charmante fille qu'il avait sauvée par son courage.

Tout Paris alla verser des larmes au *Maréchal*

des Logis, je crois même que le héros assista en uniforme à plusieurs représentations. Ces pantomimes étaient montées avec le plus grand soin. Vers 1792, on en donna une appelée *Dorothée,* dans laquelle il y avait une procession magnifique, les prêtres en aubes, les chantres portant chapes, les enfants de chœur, les châsses, les reliques, les évêques, les cardinaux, les pénitents blancs et noirs, les croix, les bannières; enfin tous les signes de la religion défilant sur le théâtre, au milieu des cris et des applaudissements d'une multitude qui commençait déjà à ressentir les atteintes d'un mal qui devait plus tard enfanter tant d'excès. Les saturnales au théâtre ne faisaient que précéder celles que nous devions voir dans les rues. Hélas! un an après, 93 avait sonné!... Et nous avons vu des processions d'un autre genre!.. Les églises pillées, dévastées, les vases sacrés livrés à d'horribles profanations, des *comédiens bourgeois* habillés en prêtres, se livrant aux plus infames sacriléges...; j'ai vu, moi, étant enfant, un malheureux revêtu de l'habit sacerdotal, et dans un état complet d'ivresse, courir dans le faubourg Saint-Martin, avec de fausses hosties dans un saint-ciboire, donnant la communion aux passants, se jouant ainsi de ce que l'homme a de plus saint et de plus sacré sur la terre : de Dieu et des croyances! Eh! qu'on ne vienne pas dire que l'influence des théâtres n'a pas de pouvoir

sur les masses?... Comment vouliez-vous que ce peuple qui avait vu tourner en dérision les objets qu'il était accoutumé à respecter ne se livrât pas à des excès représentés devant lui sur le théâtre ? Du moment qu'il en avait ri, il n'était pas loin de s'y abandonner lui-même..... C'est ce qu'il a fait en 1793, c'est ce qu'il a fait en 1831, c'est ce qu'il ferait encore, c'est ce qu'il fera toujours, lorsqu'au lieu de le retenir dans les limites de la raison, de ne lui donner que des émotions douces, des idées généreuses, religieuses même, dont nous avons tous besoin et dont il ne faut pas nous déshériter, vous lui direz qu'il peut rire de tout, se moquer de tout, insulter à tout. Ah! ce n'est pas toujours le peuple qui est le plus coupable! ce sont ceux qui le poussent en avant, qui l'excitent, l'exaltent, le démoralisent et qui, après son triomphe, le laissent, ce pauvre peuple avec une misère de plus, misère la plus affreuse de toutes.., celle de ne croire à rien!...

En 1790, Audinot avait pris pour associé Arnould, qui devint aussi son auteur privilégié, son faiseur de pantomimes; la troupe était assez remarquable; MM. Picardeaux, Saint-Aubin, Thomassin, Lebel, Cardinal, Dufresnoy, Lafitte, et les demoiselles Langlade, Rigoleau, Simonet, Rochetin; quant au pauvre Bordier, qui jouait admirablement les petits-maîtres et les abbés, et qu'on avait surnommé le Molé des boulevarts,

il avait été pendu à Rouen en 1789, pour avoir pris part, disait-on, à une émeute de grains, suscitée à cette époque pour préluder à la révolution. On assure que ce comédien mourut gaîment. Dans une pièce de Pompigny, intitulée *le Ramoneur Prince,* au moment de monter dans la cheminée, il disait : « Y monterai-je? ou n'y » monterai-je pas?.... » Quand il fut au bas de la fatale échelle, on prétend que Bordier dit en riant au bourreau : « Dis donc..., y monterai- » je ou n'y monterai-je pas?.... » Et il monta d'un pas ferme en saluant la populace qui le huait.

C'était ce Bordier qui chantait avec tant de charmes cette romance que toute la France a sue et répétée :

« Je ne vous dirai pas j'aime,
» Votre rang me le défend ;
» Mais le Dieu qui veut qu'on aime,
» Ne consulte pas le rang.
» Quand Adonis a dit j'aime,
» Vénus oublia sa cour :
» On est égaux quand on aime,
» Tous les cœurs sont à l'amour. »

Une demoiselle Masson (1) a fait courir la capitale à *la Belle au bois dormant.* Audinot s'étant retiré, son théâtre passa entre les mains d'une foule de directeurs, mais qui n'eurent

(1) Voir le chapitre *Boulevart du Temple.*

aucun la chance de leur devancier. Les principaux ont été : Picardeaux, Coffin-Rosny, Hector-Chaussier, Camaille Saint-Aubin, Béraud, etc. Cuvelier, pendant longtemps, y fixa la foule par ses pantomimes pleines d'imagination et de spectacle ; c'est *le Diable,* ou *la Bohémienne*, *l'Enfant du Malheur*, *l'Héroïne américaine*, joués par Vicherat, Bitmer, Julie Diancourt et Flore, qui ont fait les beaux jours de l'Ambigu. Vers 1798, ce théâtre allait de mal en pis ; aucune administration ne pouvait tenir. Corse se présenta. Corse venait de quitter le théâtre Montansier, où il ne gagnait que de modiques appointements ; ce comédien, voyant l'état d'atonie où était tombé le pauvre Ambigu depuis longues années, ne désespéra pas de le relever. Un nommé de Puisaye, riche capitaliste, comptant sur son intelligence, lui offrit des fonds. La salle fut rebadigeonnée et réouverte par la *nouvelle administration*, comme on faisait alors. Le succès ne sembla pas d'abord répondre à l'intelligence du nouveau directeur, et M. de Puisaye allait abandonner la spéculation, quand le fameux Aude, le père *des Cadet Roussel*, donna *Madame Angot au sérail de Constantinople*. Jamais, je crois, les annales d'un théâtre n'ont enregistré une vogue semblable ; deux cents représentations consécutives n'avaient point lassé la curiosité des Parisiens. Il est vrai que Corse y était d'une bouffonnerie achevée. C'est à

partir de cette pièce que va commencer la fortune de Corse ; à dater de *Madame Angot*, la foule reprend le chemin de l'Ambigu ; une série de mélodrames pleins d'intérêt vont y ramener les anciens beaux jours. Caignez, que l'on a surnommé le *Racine* du mélodrame, Guilbert-Pixérécourt, qui en est devenu le *Corneille*, y feront jouer *le Jugement de Salomon, la Forêt d'Hermanstadt, Tékéli, la Femme à deux Maris*, et tant d'autres ouvrages qui ont battu monnaie au boulevart du Temple. Ces mélodrames rapportèrent à Corse plus de onze cent mille francs de bénéfices en moins de quinze ans ; c'est presque incroyable, et pourtant cela est vrai.

Eh bien! que pensez-vous que les hommes qui firent faire tant de bonnes recettes touchèrent de droits d'auteurs? je vais vous le dire : on achetait alors une comédie en un acte *deux cents francs* une fois payés; on donnait *neuf francs* pour une pièce en trois actes par représentation. Ainsi *le Jugement de Salomon*, *Tékéli*, qui ont mis dans la caisse de l'administration cinquante mille écus chacun, dans l'espace de quatre mois, ont rapporté à leurs auteurs *neuf cents francs!*... heureusement que l'on a un peu changé tout cela depuis quinze ans. Après la mort de Corse (1), arrivée en

(1) Corse était né en janvier 1760; il se livra d'abord à la peinture, et fut élève de Vien ; il la quitta pour le

1816, madame de Puisaye resta seule quelque temps à la tête de l'administration; mais ne pouvant fournir à toutes les nécessités que ce genre d'exploitation réclamait, M. Audinot, fils de l'ancien fondateur, rentra dans le privilége de son père seulement en 1823; il prit pour associés MM. Franconi et Sennepart. A partir de cette époque jusqu'à celle de sa mort, arrivée en 1826, M. Audinot administra son théâtre avec bonheur et intelligence; ses manières polies lui méritèrent toujours l'affection de ses pensionnaires et l'estime des auteurs. Sans conserver la vogue dont il avait joui sous la direction de Corse, l'Ambigu-Comique n'en était pas moins très suivi; des succès honorables, une troupe toute dévouée, une économie sage sans être parcimonieuse, tout promettait à M Audinot une ère de prospérité, lorsque la mort vint le frapper presque inopinément. M. Audinot avait placé de confiance trois cent mille francs chez un agent de change; cet homme fit faillite en lui emportant plus de la moitié de sa fortune. Il apprit cette triste nouvelle la veille de la fete de

théâtre, et débuta chez Audinot : il joua successivement à Bordeaux, aux Variétés, à la Gaîté, puis enfin à l'Ambigu-Comique, dont il prit la direction le 24 avril 1800. Corse a composé seul *Philomèle et Terrée*, mélodrame; *Hariadan Barberousse* avec Victor Ducange il avait aussi recorrigé l'*Heroïne américaine*, pantomime de feu Arnould.

sa femme; ce coup lui fut plus sensible pour elle que pour lui, et, peu de jours après, il mourut d'une inflammation à la gorge. Madame Audinot supporta cette perte avec résignation, elle tint tête à l'orage et continua de diriger l'entreprise avec MM. Sennepart et Schmoll (1).

Parmi les comédiens qui ont brillé sur la scène de l'Ambigu, pendant l'espace de trente ans, c'est à dire de 1800 à 1830, citons : Tautin, Frenoy, Raffile, Dumont, Stokley père et fils, Christmann, Joigny, et ce Révalard, le tyran-modèle, le type des brigands passés, présents et futurs. Ce fut ce Révalard qui exploita plus tard une troupe de comédiens de province. On raconte sur lui des anecdotes assez plaisantes. Un soir qu'il avait donné un mélodrame dans lequel on faisait le bombardement d'une ville, la bourre d'un soleil alla frapper une personne placée à l'orchestre, mais qui, heureusement, ne fut pas blessée. Le lendemain, comme Révalard craignait que l'accident de la veille ne nuisît à la recette du jour, il fit mettre sur l'affiche en gros caractères : « Les personnes qui, ce soir, » nous honoreront de leur présence sont pré- » venues que le *bombardement de la ville* n'aura » plus lieu qu'à *l'arme blanche.* » On a fait un petit conte de cette naïveté, le voici :

(1) *Almanach des Spectacles*, année 1827, chez Barba, Palais-Royal.

Dans un mélodrame nouveau,
Comme on bombardait une ville,
Une bourre très incivile
Alla donner dans le chapeau
De madame de Sottenville,
Qui sur-le-champ se trouvant mal,
Hors de sa loge est emmenée,
Et dans le foyer promenée,
Revint bientôt du coup fatal,
Craignant qu'une semblable scène
Ne compromît ses intérêts,
Le directeur vient sur la scène,
Et par ces mots ramène enfin la paix :
« Messieurs, à dater de dimanche,
» Pour parer tout évènement,
» Vous êtes prévenus que le *bombardement*
» Ne se fera qu'à *l'arme blanche* (1). »

Cette ingénuité rappelle celle de l'acteur Tautin, qui, voyant à la Bibliothèque du roi l'armure de *François Ier*, demanda sous quel règne ce conquérant faisait ses exploits; l'employé lui répondit en souriant : « Mais il faisait » sous lui. »

On a dit encore que Révalard, après avoir donné, dans une petite ville de province, plusieurs représentations qui n'avaient attiré personne, afficha la veille de son départ : « La » troupe de M. Révalard, touchée de l'accueil » empressé que les habitants ne cessent de lui

(1) Ce petit conte rimé est de M. Brazier.
(*Note de l'Éditeur.*)

» faire, a l'honneur de les prévenir qu'au lieu » de partir samedi, ainsi qu'il l'avait annoncé, lui » et ses camarades quitteront la ville demain » matin à six heures. »

La seconde période du mélodrame a été aussi très brillante à l'Ambigu. *La Bataille de Pultawa*, *Thérèse*, *Clara*, *le Fils banni*, *le Songe*, *le Belvéder*, *Calas*, *Lisbeth*, ou *la Fille du Laboureur*, *Cardillac*, *l'Auberge des Adrets*, et beaucoup d'autres ouvrages marquèrent le passage de MM. Mélesville, Nezel, Overnay, Antier, Hubert, Frédéric, Boirie, Victor Ducange, etc. M. Varez, que l'administration s'était attaché depuis longtemps en qualité de régisseur général, a été et est encore la providence du mélodrame et des auteurs. M. Varez entend merveilleusement la mise en scène, et l'on sait que ce n'est pas la partie la moins importante de ce genre de spectacle : ses conseils, son goût, son extrême obligeance l'ont rendu précieux aux gens de lettres, qui n'ont jamais eu qu'à se louer de son zèle. M. Varez est aussi l'auteur de quelques pièces agréables, représentées au boulevart : *l'Appartement à louer*, *le Retour à la Chaussée d'Antin*, *le Tartufe de Village*, *etc.*; toutes ont obtenu du succès. M. Varez, en quittant l'Ambigu, est entré, en 1827, au théâtre de la Gaîté, où il remplit les mêmes fonctions qu'à l'Ambigu-Comique.

Le théâtre de l'Ambigu bâti en 1769, après

avoir existé plus d'un demi-siècle, devait finir comme finissent presque toutes les salles de spectacle, par le feu !.... Dans la nuit du 13 au 14 juillet 1827, le théâtre de l'Ambigu-Comique fut consumé, le jour anniversaire de la mort de M Audinot. On venait de répéter après le spectacle, afin de juger de l'effet d'un feu d'artifice qui devait figurer dans un mélodrame nouveau intitulé : *la Tabatière.* Peu d'instants après, l'incendie éclata et se communiqua si rapidement, qu'en moins d'une heure le théâtre et la salle furent entièrement détruits; les bâtiments du côté de la rue Basse ont seuls été préservés. Le concierge nommé Couroy, et un pompier, ont péri dans les flammes. Le 19, le ministre de l'intérieur accorda un nouveau privilége, jusqu'en 1840, à madame veuve Audinot et à M. Sennepart, son associé, et donna à ce dernier le titre de directeur-gérant.

On s'occupa bientôt de relever un théâtre à l'existence duquel était attachée celle de tant d'artistes. Mais l'autorité ayant exigé qu'il fût isolé des deux côtés, l'ancien terrain fut jugé trop petit, alors on acheta un hôtel qui appartenait à M. de Murinais, situé rue de Bondy, au coin du boulevart. Des actions furent créées, les ouvriers mirent la main à l'œuvre, et vingt-trois mois après avoir été incendié, le 7 juin 1829, le théâtre de l'Ambigu s'inaugura de la

manière la plus brillante. La salle, construite par les soins de MM. Hitorff et Lecointe, est une des plus jolies de la capitale; des artistes distingués concoururent aux embellissements, les peintures ont été exécutées par MM. Jouanis et Desfontaines; les figures du foyer et celles du plafond de la salle sont de M. Gosse.

Un prologue en vaudeville, appelé *la Muse du Boulevart*, de MM. Léopold, Jules Dulong et Saint-Amand, parut au lever du rideau. Madame la duchesse de Berri, que l'on était toujours sûr de rencontrer là où il y avait une bonne action à faire, honora de sa présence cette inauguration. On ne sache pas qu'elle ait jamais refusé d'assister à un bénéfice d'acteur ou d'actrice; on l'a toujours vue se montrer avec le même empressement aux théâtres des boulevarts comme aux théâtres royaux. Elle savait que sa présence attirait la foule, aussi allait-elle volontiers à toutes les représentations, il suffisait de la prévenir la veille, comme elle disait avec son extrême bonté. Pauvre femme! maintenant que tu es sur la terre d'exil, puissent tous ceux que tu as secourus si noblement te rendre en reconnaissance tout ce que tu as semé en bienfaits!...

Ici les destinées de l'Ambigu-Comique vont cesser d'être brillantes; des dépenses considérables en constructions, une troupe un peu vieille, des pièces pas assez jeunes, un public inquiet, difficile, que d'entraves!....

Madame Audinot et M. Sennepart se retirèrent. M. Tournemine, homme de lettres, se mit en leur lieu et place comme directeur. Frédérick-Lemaître, qui s'était déjà acquis de la réputation comme comédien à l'ancienne salle, dans *Cardillac*, et *l'Auberge des Adrets*, fut choisi comme directeur de la scène ; mais leurs efforts réunis n'eurent pas le succès qu'ils pouvaient espérer. Ils appelèrent à leur secours madame Dorval, la femme-drame, dont la réputation grandissait ; l'air lui manquant, elle retourna à la Porte-Saint-Martin, car il faut un grand cadre à ce grand talent.

Au milieu de toutes ces révolutions dramatiques, vint 1830 !..... Le théâtre de l'Ambigu, comme plusieurs spectacles de Paris, exploita la circonstance. Alors nous revîmes en scène les couvents, les moines, les religieuses, les prêtres, les évêques, les croix, les bannières ; le Christ même figura dans quelques pièces ; peu s'en fallut que l'on ne célébrât la messe entre deux vaudevilles. Notre peuple est quelquefois bizarre, il rit volontiers des prêtres, et malgré lui il est forcé de reconnaître leur pouvoir et leur autorité.

En 1815, le cardinal Fesch était à Lyon, pendant que Napoléon marchait vers Paris. Le peuple, rassemblé devant l'hôtel de la préfecture et sachant que le cardinal devait y être, le demandait à tout moment, et dès que Son Emi-

nence paraissait, le peuple criait à la fois : « A » bas la calotte, et vive le cardinal Fesch ! »

Du reste, l'histoire de tous les théâtres est la même dans les temps de révolution. Le moyen d'etre calme avec la fièvre?

M. d'Aubigny, l'un des auteurs de *la Pie voleuse,* fut un moment directeur de l'Ambigu, mais il ne fit que passer; enfin, à M. Leméteyer succéda, vers 1832, M. le baron de Cès-Caupenne.

Depuis cette époque, l'Ambigu-Comique est demeuré dans une bonne posture. De nouveaux auteurs pleins d'avenir ont travaillé pour cette scène. MM. Anicet-Bourgeois, Francis Cornu, Maillan, Dumanoir, Paul Foucher, de la Boulaye, Desnoyers, Fontan, Alboise, Herbin, Malefille, Montigny, y ont fait représenter successivement : *le Festin de Balthazar, les Quatre Sergents de la Rochelle, Caravage, le Royaume des Femmes, le Juif errant, le Curé Merino, Glenarvon, le Facteur, Jeanne la Folle, le Pensionnat de Montereau, etc...*

L'Ambigu-Comique vient d'enregistrer un nouveau succès avec *Nabuchodonosor*, titre qui remplit bien l'affiche. Avant que MM. Anicet et Francis songeassent à mélodramatiser ce roi de Babylone, Béranger avait chansonné ce pauvre roi, qui rêva sept ans qu'il était bœuf, toutefois après avoir fait fondre sa statue en or, et ordonné à tous ses sujets de l'adorer. Plu-

sieurs de nos rois d'aujourd'hui sont plus modestes, ils ne font pas faire leur statue en or; mais il en est telle ou telle qui, n'étant qu'en terre cuite ou en plâtre, n'a moins coûté aux contribuables que celle de Nabuchodonosor (1).

THÉATRE DES ASSOCIÉS.

L'origine de ce petit spectacle fut assez singulière. Un bateleur, dont la physionomie grotesque exprimait, d'une manière hideuse, mais souvent caractéristique, les différentes sensations, acquit sur le boulevart du Temple le surnom de grimacier.

D'abord il se montra en public, monté sur une chaise, et s'en remettait à la générosité de son auditoire; sa dernière grimace était toujours celle de la supplication, et souvent son escarcelle se trouvait remplie jusqu'au bord.

(1) Après la retraite de Bernard-Léon, M. le baron de Cès-Caupenne obtint le privilége du théâtre de la Gaîté, en cumul avec celui de l'Ambigu; mais il vient de quitter l'entreprise de ce dernier et d'en abandonner la gestion à MM. Courniol et Cormon, homme de lettres.

« Laissez-leur prendre un pied chez vous,
» Ils en auront bientôt pris quatre. »

C'est le bon-homme qui l'a dit, et le bon-homme avait raison. Nous sommes empiéteurs de notre nature, nous faisons comme les petits oiseaux, nous essayons nos ailes avant de voler; si nos plumes sont assez fortes, nous planons; si nous tombons du nid, tant pis pour nous, on nous foule aux pieds, on nous écrase : trop heureux alors si les oiseaux qui volent jusqu'au ciel nous permettent de ramasser un grain de mil sur la terre.

Le grimacier du boulevart du Temple, monté sur sa chaise, rêva qu'il pouvait s'élever plus haut. Voyant qu'il avait la vogue, que la foule l'entourait, il imagina de quitter le plein air, fit construire une baraque en bois, et au lieu de tendre la main lui-même, il força le public à venir prendre des billets à sa porte.

Cette spéculation lui réussit; content de ses bénéfices, il céda son fonds de boutique à un entrepreneur de marionnettes; mais il mit pour condition qu'il serait toujours grimacier en chef et sans partage, et qu'il paraîtrait dans les entr'actes. C'est là sans doute l'origine du titre : *Théâtre des Associés*. Les marionnettes servirent bientôt de passeport à des comédiens en personnes naturelles,

ainsi qu'on l'annonçait autrefois sur le boulevart.

Il faut remarquer que ce sont des marionnettes qui ont toujours eu droit de fléchir la sévérité de MM. les gentilshommes ordinaires de la chambre du roi. Peut-être que, se considérant eux-mêmes comme de grandes marionnettes, ils se croyaient obligés d'être utiles aux petites. *Et vice versa.*

Le grimacier et les marionnettes disparurent : une salle fut bâtie et ouverte vers l'année 1774.

Les comédiens y chantaient des couplets en l'honneur de M. Lenoir, lieutenant de police, qui avait autorisé l'ouverture du théâtre. Les voici, ils sont curieux par leur naïveté et leur adulation, et prouvent qu'à cette époque un lieutenant de police était un petit roi qui trouvait aussi des poètes pour l'encenser. Les temps sont bien changés !...

PREMIER COUPLET.

(*La foire personnifiée.*)

Je revois la clarté du jour,
Et mon cœur se rouvre à l'amour.
Affreuse léthargie !
Je brave ton pouvoir :
Ne crois pas que j'oublie
Lenoir, vive *Lenoir !*

DEUXIÈME COUPLET.

(*Mondor, l'un des acteurs de la pièce d'ouverture.*)

Thémis protège nos essais.
Amis, soyons sûrs du succès ;
Nanteuil (1) daigne y sourire.
Pour nous quel doux espoir !
Ne cessons de redire :
Vive, vive *Lenoir!*

TROISIÈME COUPLET.

(*Un charbonnier.*)

Le feu qui nous brûle en ce jour
Vaut mieux que c'ti-là de l'amour;
Si la reconnaissance
Devient not' premier d'voir,
Le cœur fait dir' d'avance :
Vive, vive *Lenoir!*

QUATRIÈME COUPLET.

(*Première poissarde.*)

Les rubans que j'aimons le mieux,
Pour nous parer sont d' rubans bleus ;
Si Jérôm' veut me plaire,
Si Jérôm' veut m'avoir,
Je voulons qu'il préfère.
Les noirs, vive *Lenoir!*

(1) Le gendre de M. Lenoir.

CINQUIÈME COUPLET.

(*Une seconde poissarde.*)

J'n'oublirons jamais que c'est ly
Qui nous a fait r'venir ici (1) :
Le portrait d'sa ressemblance
Cheux nous j'voulons l'avoir,
J'ons dans l'cœur sa présence ;
Vive, vive *Lenoir!*

Un sieur Beauvisage fut longtemps directeur de ce spectacle, dont la troupe desservait à la fois le boulevart et la foire Saint-Germain.

On y jouait des comédies, et surtout des tragédies où l'on riait.

Pendant un temps, il fut permis aux petits spectacles de donner des pièces du répertoire du Théâtre-Français, mais en changeant les titres et en les faisant précéder des marionnettes. Ainsi, *Zaïre* était appelée *le Grand-Turc mis à mort ; le Père de Famille* s'appelait *les Embarras du ménage ; Beverley*, *la Cruelle passion du jeu.*

Le directeur lui-même, qui représentait

(1) On voit qu'il n'est guère possible de faire et de chanter de plus détestables couplets. Il paraîtrait, d'après cela, que l'on avait renvoyé les Associés du boulevart du Temple, et que, par une autorisation de M. Lenoir, ils y seraient revenus en 1778, bien que ce spectacle remonte à 1760.

Orosmane dans *Zaïre*, invitait, d'une voix enrouée, le public à entrer à son spectacle.

Un soir qu'il remplissait le rôle de Beverley, dans la tragédie bourgeoise de *Saurin*, au moment où il prit le vase qui contenait le prétendu poison, en articulant ces mots : « Nature, tu frémis! » le vase se brisa dans ses mains robustes, et la liqueur se répandit sur la table. Sans se déconcerter, il la ramassa, la fit couler dans le creux de sa main et l'avala avec intrépidité. Cette présence d'esprit lui valut une triple salve d'applaudissements.

Ducray-Dumesnil, l'auteur célèbre de *Lolotte et Fanfan*, de *Cœlina*, d'*Alexis*, ou *la Maisonnette dans les bois*, et d'une foule de romans qui ont fait verser des larmes à toutes les cuisinières de France et de l'étranger, fit représenter aux Associés une petite pièce appelée *les Deux Martines*. Un tour joué au duc de Valentinois paraît en avoir fourni l'idée à Ducray-Dumesnil. Le cuisinier du duc de Valentinois, qui s'appelait Olivier, avait une jeune fille d'une beauté remarquable. Le duc essaya de lui plaire, et son cuisinier feignit de se prêter à ses désirs. En conséquence, il indique un lieu où sa fille se rendra le soir; mais le duc, au lieu d'une fille, y trouva une ânesse. Le duc désappointé fit semblant de rire. Voici comment Ducray-Dumesnil avait arrangé l'anecdote. Un paysan vient chez un riche procureur pour lui payer une créance,

il a amené avec lui sa fille, qui s'appelle Martine, son ânesse porte aussi le même nom. Le procureur convoite la jeune paysanne, et, en l'absence de son père, lui fait des propositions, et la conjure de lui accorder un rendez-vous. Le premier clerc engage la jeune fille à donner en apparence dans la proposition que lui a faite le procureur. Le soir arrive, et au lieu de conduire la jeune fille, on y mène l'ânesse ; le procureur appelle *Martine* tout bas, l'ânesse se met à braire ; enfin, après une foule de quiproquos assez amusants, tout se découvre. Le procureur est bafoué, le jeune clerc épouse *Martine*, non pas l'ânesse, mais bien la *jolie paysanne* qui s'appelle Martine aussi (1).

On lit encore dans l'*Almanach des Spectacles de* 1792 :

« Le théâtre des Associés, ayant expulsé les » comédiens de bois, se trouve, en quelque » sorte, le second Théâtre-Français existant à » Paris. Lui seul eut la jouissance anticipée de » ce que les décrets ont accordé depuis aux » autres théâtres. Il jouait les pièces de tous les » répertoires ; et, ce qu'il y a de singulier, c'est

(1) J'ai trouvé cette anecdote écrite à la main dans l'*Almanach des Spectacles* de Duchesne, année 1797 ; la personne qui l'y a placée prétend la tenir d'un ancien cuisinier, ami de cet Olivier, qui la lui a racontée en 1797.

» qu'il est aussi le seul qui ait perdu au nouvel » ordre des choses ; car il avait trouvé moyen de » représenter, sans réclamations, les pièces des » auteurs vivants : ce qu'il ne peut plus faire au- » jourd'hui. »

Au sieur Beauvisage, avait succédé depuis longtemps le sieur Salé, acteur qui jouait le rôle d'arlequin. Il avait choisi cet emploi, parce qu'étant borgne, il pouvait cacher cette infirmité sous le masque.

Ce spectacle continua de porter le nom de *Théâtre des Associés;* mais à l'époque de la révolution il prit celui de *Théâtre-Patriotique* du sieur Salé.

A cette époque, la troupe se composait des sieurs Pompée, Adnet, Pisarre, Saint-Albin, Julien, Deleutre, Dorival et des dames Fleury, Pompée, Rolland, Petit, etc.

Ennuyé des persécutions qu'il avait à subir de la part de MM. de la Comédie-Française qui lui avaient fait défendre par huissier de représenter sur son théâtre aucun ouvrage de son répertoire, Salé leur écrivit un jour :

« Messieurs, je donnerai, demain dimanche, » une représentation de *Zaïre*; je vous prie d'être » assez bons pour y envoyer une députation de » votre illustre compagnie; et si vous recon- » naissez la pièce de Voltaire, après l'avoir vue » représentée par mes acteurs, je consens à » mériter votre blâme, et m'engage à ne

» jamais la faire rejouer sur mon théâtre. »

Le Kain, Préville et quelques uns de leurs camarades allèrent voir jouer *Zaïre* chez le sieur Salé; ils y rirent tant, que le lendemain ils lui écrivirent qu'à l'avenir les comédiens français lui permettaient de jouer toutes les tragédies du répertoire. Mais la révolution renversa bientôt tous les priviléges, et le Théâtre-Patriotique joua le drame, la tragédie, la comédie, l'opéra, le vaudeville et tout ce qu'il voulut

Quand on donnait le *Grand Festin de Pierre*, ou *l'Athée foudroyé*, joué par Pompée, premier sujet de la troupe, le directeur Salé faisait l'annonce lui-même, et criait : « *Prrrrnez vos billets!....* « M. Pompée jouera ce soir avec toute sa garde-robe... Faites voir l'habit du premier acte (et l'on montrait l'habit du premier acte).... Entrez! entrez!.... M. Pompée changera douze fois de costumes!!! Il enlevera la fille du commandeur avec une veste à brandebourgs, et sera foudroyé avec un habit à paillettes?....

Quand j'arriverai à notre époque, il me sera facile de prouver que le charlatanisme d'aujourd'hui ne le cède en rien à celui d'autrefois. On ne crie pas encore à la porte des théâtres : « Entrez, messieurs, mesdames; » mais patience, cela viendra.

. Après la mort du sieur Salé, arrivée vers 1795.

un pauvre comédien de province prit la direction de ce spectacle qu'il appela *Théâtre sans prétention*. Il est impossible de se montrer plus humble ; et si jamais homme a tenu ses promesses, c'est bien celui-là : il pourrait servir de modèle à beaucoup de directeurs. Ce pauvre diable faisait tout par lui-même ; il était directeur, auteur, acteur, répétiteur, régisseur, souffleur, décorateur, buraliste, lampiste, machiniste, etc., etc., etc.

Nos grugeurs de budget ne comprendraient pas ce genre de cumul. Ce pauvre vieux Prévôt, je l'ai vu pendant vingt ans affublé d'une vieille houppelande grise ; il ressemblait comme deux gouttes d'eau au profil de Séraphin, que l'on voit encore aujourd'hui au dessus de la porte des ombres chinoises, au milieu d'un petit transparent. Prévôt avait de la dignité dans sa position ; il était, comme je l'ai dit, humble et modeste ; mais sous le rapport de la littérature, il ne plaisantait point ; il n'écrivait dans aucune langue, et pourtant il attachait un grand prix à ce qu'il appelait ses ouvrages dramatiques, il les défendait surtout sous le rapport de la morale, et ils en avaient besoin ; car c'étaient bien les plus malheureuses productions qui fussent au monde. Il a fait imprimer une vingtaine de pièces de théâtre ; il avait grand soin de mettre au bas de chacune qu'il poursuivrait les contrefacteurs, comme s'il eût été possible de contre-

faire un style et des conceptions semblables! Il annonçait sur son affiche : *Victor, ou l'Enfant de la Forêt*, mélodrame en cinq actes du citoyen Prévôt, le premier qui ait traité ce sujet, d'après le roman du citoyen Ducray-Dumesnil ; et dans la salle on lisait : Les personnes qui veulent se procurer des exemplaires des pièces du citoyen Prévôt peuvent s'adresser aux ouvreuses de loges. Il détestait la secte des philosophes, il plaisantait Voltaire et Rousseau, poursuivait à outrance les impies et les athées. Dans une de ses préfaces, il disait : « Si l'on plaisante mes ouvrages, l'on ne peut cependant me reprocher d'avoir corrompu les mœurs par des pièces licencieuses, et il ne restera après moi aucune trace d'inconduite ; ni que je me sois dérangé de mon ménage, ni aucun écrit qui puisse prouver mon immoralité, et qui ait jamais dénigré personne ; aussi l'on ne me verra pas obligé de faire au lit de la mort amende honorable comme le fameux La Harpe !... »

Comment trouvez-vous cela? Prévôt fustigeant La Harpe qui venait effectivement de faire amende honorable pour rentrer dans le giron de l'Eglise. Excellent homme! que la terre te soit légère...; mais que tu étais drôle, et ton style aussi! Prévôt, à cause de sa moralité littéraire, aurait mérité de vivre assez pour être député en 1836 ; il aurait certainement pris la parole dans la discussion sur les théâtres, et n'aurait

pas été un des orateurs les moins curieux. En 1820, je le trouvai au jardin Marbœuf, où il montrait une petite lanterne magique, la garde nationale de la deuxième légion donnait ce jour-là un grand dîner de corps à l'occasion de la naissance du duc de Bordeaux; je fus assez heureux pour ouvrir une souscription en faveur de ce malheureux vieillard, qui vint lui-même au dessert la recueillir dans son chapeau ; il avait les larmes aux yeux , et nous pleurions tous avec lui...

Son pauvre théâtre avait été fermé lors de la grande mesure impériale de 1807 ; il ne pouvait s'en consoler , et je l'ai entendu dire à cette époque, en parlant de l'empereur : « Cet homme m'a bien trompé; c'est un grand coup d'État qu'il vient de faire là ....; nous verrons où cela le conduira. » Attention, jeune France !....

Prévôt ne fut pas un ilote , un adorateur du pouvoir ; loin de cela , il luttait avec lui autant qu'il lui était possible de le faire ; dans la préface d'une de ses pièces que la police consulaire avait voulu défendre , il se roidit , il se tord contre la censure , il prouve que sa pièce est morale ; après les coupures qui furent faites à sa comédie , il écrit à la barbe des consuls : « Voilà donc ma pièce approuvée , mais coupée, rognée , sabrée , et réduite de manière qu'il n'y en a plus du tout. »

« Que faire à cela ? pester tout bas contre ne-

tre *belle liberté...* » Eh ! c'était un vieillard, un pauvre directeur forain, sachant à peine tenir une plume, qui osait dire à Bonaparte consul, au vainqueur de l'Egypte et de Marengo : « Que faire à cela ? pester tout bas contre notre belle liberté !.... » Au moment où l'on travaillait à recrépir le despotisme, cette petite phrase qui n'a l'air de rien prouvait beaucoup. Honneur au directeur du Théâtre sans prétention ! beaucoup de ses confrères n'en auraient pas dit autant. Prévôt, nos neveux se souviendront de toi ! c'est pour cela que j'ai consigné cette anecdote dans mes chroniques des théâtres. Lorsque son spectacle fut fermé, il fit placarder sur tous les murs de la capitale :

« Les personnes à qui le citoyen Prévôt est redevable de quelque chose peuvent se présenter à la caisse qui sera ouverte tous les jours, depuis midi jusqu'à quatre heures. » On ne voit pas souvent de ces affiches dans Paris. Et mourir malheureux après cela !. .. c'est bien la peine d'être honnète homme ! Prévôt est mort en 1825 dans la misère la plus affreuse. Ses ouvrages imprimés sont : *Victor*, ou *l'Enfant de la Forêt*, *l'Unité du Divorce*, *l'Aimable Vieillard*, *la Marchande d'Amadou*, *les deux Contrats*, *les Femmes duellistes*, *le Gras et le Maigre*, *la Cranomanie*, *le Retour d'Astrée*, *le Jacobin espagnol*, *Repentir et Générosité*, *le Valet à trois Maîtres*, *la Ribote du Savetier*, *les Victimes de l'Ambition*, *la Ven-*

geance inattendue et *un Tour de Carnaval.*

Voici la liste de ses principaux acteurs, qu'il payait tous les décadis (trois fois par mois) : Dugy, Rivière, Auguste, Josquin, Leroy, Lefranc, Henry, Mériel, Dumas, Richardi, Blivet, Camel et Salé (fils de l'ancien directeur des Associés); les dames Prévôt, Lautier, Émilie, Josse, etc. Quelques auteurs qui ont obtenu plus tard des succès sur des scènes plus élevées ont commencé à son petit théâtre. Cette salle resta fermée quelque temps; mais, vers l'année 1809, elle rouvrit sous le nom de Café d'Apollon. Les premières loges furent garnies de glaces; on plaça des tables dans le parterre, et tout à l'entour de la salle, et, moyennant une bouteille de bière et un petit verre de cacis, on pouvait y entendre chanter une ariette : on y joua même des petites scènes détachées, ainsi que des pantomimes-arlequinades à trois acteurs seulement. Cet état de choses dura jusqu'en 1815 ou 1816, époque à laquelle madame Saqui obtint le privilége et le droit d'en faire une salle de spectacle : elle devait, au terme dudit privilége, n'y faire paraître que des danseurs et des sauteurs; elle pouvait aussi jouer des pantomimes-arlequinades. Madame Saqui, qui s'intitule première acrobate de France, se renferma d'abord dans son privilége; puis, empiétant petit à petit sur les droits de l'Ambigu et de la Gaîté ses voisins, elle joua de grandes pantomimes, des

comédies, des opéras et des vaudevilles; la révolution de juillet arriva avec ses barricades et ses pavés, la liberté fut proclamée, on en usa largement.

Aujourd'hui la cage de l'ancien théâtre des Associés existe encore, on lit sur la façade : « Théâtre de madame Saqui, dirigé par M. Dor» say. » Arlequin a changé sa batte contre le couteau de Robert-Macaire.

Les tours de force ont été supprimés, les danseurs ont changé d'habit, on y joue des pièces à époques, des drames historiques. Cinq-Mars et le président de Thou n'y paraissent plus sur la corde roide, et le cardinal de Richelieu s'y montre sans balancier.

THÉATRE DES DÉLASSEMENTS COMIQUES.

Construit sur le boulevart du Temple, entre l'hôtel Foulon qui existe encore aujourd'hui, et le Cirque-Olympique, le théâtre des Délassements comiques doit son origine à un comédien-auteur nommé Plancher, qui prit le surnom de Valcour, et, plus tard, lors de la révolution, se fit appeler *Aristide Valcour*. Cet auteur a laissé un grand nombre d'ouvrages

médiocres; il était né à Caen, en 1751; et il est mort à Belleville, le 28 février 1815.

Cet homme, actif et intelligent, aurait vu prospérer son entreprise, si un incendie, arrivé en 1787, n'eût dévoré la salle et le matériel en quelques heures. On songea bientôt à la relever, et l'on en construisit une nouvelle assez bien décorée, mais longue, étroite et peu commode. Ce théâtre, avant 1789, était, comme tous les petits spectacles, en butte à la jalousie de ses voisins; ayant porté plainte à M. le lieutenant de police Lenoir, il fut entravé dans ses pièces et ses acteurs. M. Lenoir rendit une ordonnance par laquelle il était enjoint au directeur du *théâtre des Délassements comiques* de ne représenter à l'avenir que des pantomimes, de n'avoir jamais que trois acteurs en scène, et d'élever une gaze entre eux et le public. A peine cette ordonnance eut-elle été rendue, que la révolution arriva, et que la gaze fut déchirée par les mains de la Liberté (1).

A partir de ce moment, cette administration eut, comme toutes les autres, le droit de parler, de chanter, de danser même, sans qu'il fût besoin pour elle de faire en aucune manière usage de gaze. Plancher Valcour a composé beaucoup d'ouvrages de circonstance, tels que *le Vous et*

(1) *Almanach des Spectacles* de Duchesne, année 1792.

le Toi, *Pourquoi pas?* ou *le Roturier parvenu*, *la Discipline républicaine*, *le Tombeau des Imposteurs* ou *l'Inauguration du Temple de la Vérité*, *Sans-Culottide dramatique*, dédiée au pape. Les titres de ces pièces me dispensent de citer les époques où elles furent faites et jouées.

En 1792, ce théâtre passa des mains de Plancher Valcour dans celles d'un nommé Colon. Ses acteurs étaient les nommés : Lebel, d'Hauterive, Larue, Robin, Borne, Fleury, Lallemant. — Comédiennes : les dames Bellavoine, Ducharme, Favi, Pichard, Roland, Fleury, etc... Les destinées de ce petit spectacle n'étaient pas brillantes ; le grand nombre des théâtres faisait qu'ils se nuisaient les uns les autres, l'anarchie la plus complète régnait dans la plupart de ces établissements, où l'on jouait tous les genres, et où tous les genres étaient mal joués.

Sous les directions de Plancher Valcour, Colon et quelques autres, les théâtres du boulevart, ne pouvant se soutenir par leurs ressources, appelaient à leurs secours différents genres de spectacles. J'ai trouvé, dans des journaux du temps, qu'en 1791 un célèbre physicien, nommé Perrin, y donnait des récréations semblables à celles de M. Comte. Voici une de ses affiches :

« Aujourd'hui, à six heures et demie, dans la salle des Délassements comiques, M. Perrin, physicien célèbre, donnera une représentation

de ses prestiges : 1° *l'encrier uniquement et parfaitement isolé, qui fournit à volonté de l'encre rouge, bleue, verte, lilas*, etc., etc..... (il paraît que déjà à cette époque on en faisait voir au public de toutes les couleurs); 2° *le grand tour du citron; 3° le grand tour de la colombe qui rapporte une bague mise dans un pistolet véritable, et tiré par une croisée; 4° l'expérience de la montre pilée dans un mortier, et retrouvée aussi belle qu'auparavant*, etc. »

La preuve qu'il alternait avec les comédiens, c'est que l'affiche du lendemain annonçait *les Chasseurs et la Laitière, les Folies amoureuses*, et *la Constitution villageoise*, vaudeville patriotique en deux actes.

Vers 1799, un nommé *Deharme* et sa femme, tous les deux comédiens, prirent la direction des Délassements. La troupe se reforma de nouveau, elle y joua la tragédie, la comédie, et même l'opéra d'une façon satisfaisante.

Un fait que je ne saurais passer sous silence et que je suis heureux de constater ici, c'est que ce théâtre a vu commencer des acteurs qui sont devenus par la suite des sujets du premier ordre...

Joanni, qui est depuis longtemps une des gloires de notre scène tragique, et qui reçut au service d'honorables blessures, y jouait étant tout jeune homme et comme amateur. Joanni aimait son art avec passion, il était sévère dans

son costume, soigneux dans ses rôles ; quand son nom décorait l'affiche, la petite salle des Délassements était comble. Je l'ai vu jouer *Oreste*, *Néron*, *Britannicus*, et beaucoup d'autres rôles dans lesquels il annonçait ce qu'il devait être plus tard. Il quitta Paris pour aller en province, d'où il revint pour entrer au second Théâtre-Français, et de là tenir à la Comédie-Française la place que son talent lui avait assignée depuis longtemps. Ce théâtre était assez suivi ; un nommé Leroy, autre amateur, s'y faisait remarquer à côté de Joanni. Un vieux comédien de société, nommé Gobelin, ne manquait pas d'un certain mérite. Un jeune homme du nom de Viot chantait avec assez de goût et de méthode. De jolies femmes, mesdames Pichard, Dorvilliers et Lolotte y brillaient aussi ; la dernière surtout était charmante dans *la Jeune Indienne* de Champfort ; le costume sauvage lui allait à merveille. Une tragédienne, nommée Bosquillon, y tenait l'emploi de mademoiselle Raucourt, et la rappelait quelquefois avec bonheur... Quant au directeur Deharme, il jouait un peu de tout, sans être déplacé dans rien ; je l'ai vu dans la même soirée jouer *Abel*, *les Fausses Infidélités* et Colin *du Devin du Village*... Voilà ce qu'on appelle :

« Passer du grave au doux, du plaisant au sévère. »

Potier, notre grand comique, s'essaya tout jeune aussi sur cette scène du boulevart du Temple. Est-ce que je ne l'ai pas vu jouer le cocher des *Visitandines?*... Il était déjà fort plaisant, je vous assure. Nous avions tous prédit à Potier qu'il serait comédien, et nous ne nous sommes pas trompés, j'espère!... Potier était, quant au physique, ce qu'il a toujours été : maigre, pâle, avec des jambes en fuseau..., mais comique des pieds à la tete. J'y ai vu Cazot débuter, en arrivant de l'Ile-de-France, dans *la Laitière prussienne*, petite comédie d'un nommé Gabiot; Cazot a fait de grands progrès.

Ce théâtre a, dans les temps, donné aussi des ouvrages de réaction; ce fut lui qui placarda sur tous les murs de Paris cette singulière affiche, dont on a tant ri dans le monde et dans les coulisses :

Théâtre des Délassements comiques. «Aujourd'hui 5 vendémiaire an VI de la république, la première représentation de *la Souveraineté du Peuple*, comédie, suivie *des Horreurs de la Misere!* drame terminé par *la Débacle*, parade mêlée de couplets.» Si le hasard seul a présidé à cette affiche, admirons le hasard!... Si c'est une plaisanterie faite à plaisir, avouons qu'elle est d'autant plus sanglante que l'autorité n'aurait jamais osé s'en apercevoir.

A la direction de Debarme succéda, en 1804.

celle de Bellavoine, mari de la comédienne que j'ai citée.

L'acteur Joly, que nous avons vu aux théâtres des Variétés et au Vaudeville, débuta aux Délassements dans un monologue intitulé : *L'Ivrogne tout seul*, que j'avais fait exprès pour lui. M. Dupaty, ayant donné à la rue de Chartres *Arlequin tout seul*, petit cadre destiné à faire briller le talent de Laporte, tous les moutons de Panurge, je veux dire tous les vaudevillistes, sautèrent le fossé; on vit alors surgir, sur tous les théâtres de la capitale, des monologues en couplets : *Cassandre tout seul*, *Gilles tout seul*, *Scapin tout seul*, *Crispin tout seul*, *Figaro tout seul*, *Chérubin tout seul*, *Colombine toute seule*, *Lisette toute seule*, *Fanchon toute seule*, *le Soldat tout seul*, *l'Auteur tout seul*, enfin jusqu'à l'*Acteur tout seul!* .. qui jouait souvent son rôle *tout seul* dans la salle.

Joly eut beaucoup de succès dans ce personnage ; on se rappelle qu'il excellait dans les ivrognes. Cette bleuette, représentée à l'époque où il avait été question d'effectuer une descente en Angleterre, le couplet que voici était toujours *bissé*.

« Si pour descendre en Angleterre,
» Faisant un miracle nouveau,
» Dieu, comme aux beaux jours de la terre,
» En vin pouvait transformer l'eau,

» Les Anglais, vous pouvez m'en croire,
» Redouteraient un grand échec ;
» Car bientôt, à force de boire,
» Chez eux on irait à pied sec. »

C'était le temps des grandes illusions !... des rèves de gloire !... et nous avions vingt ans !...

Voilà, de bon compte, trois grands comédiens sortis du théâtre des Délassements : Joanni, Potier et Joly. Plusieurs autres acteurs du même théâtre se sont fait remarquer à Paris et en province.

Le nombre prodigieux de salles de spectacle qui existaient alors dans Paris rendait ces sortes d'exploitations très chanceuses : un directeur ne durait pas longtemps. Un acteur de l'Ambigu, nommé Lebel, voulant à son tour tâter du directoriat, ouvrit la salle qui avait été fermée pendant deux ans. Comme ses devanciers, il eût été forcé de plier bagage promptement, si deux évènements, assez heureux pour lui, ne lui avaient fourni les moyens de lutter contre la mauvaise fortune qui planait toujours sur l'ancien théâtre. Un jeune homme, un employé qui s'était fait comédien par goût, Saint-Clair, dont le nom de famille était Desprez, s'engagea chez Lebel.

Tékéli, mélodrame de M. Guilbert-Pixérécourt, venait d'obtenir un éclatant succès ; mais il faillit être interrompu par suite de la conspiration de George Cadoudal. C'était à l'époque

où la police faisait d'actives recherches pour découvrir ce grand conspirateur ; tous les limiers de la préfecture étaient sur pied... Or, dans le drame du boulevart, *Tékéli,* proscrit, fugitif, errant de village en village, a trouvé l'hospitalité chez un honnête meunier. Le garçon du moulin, qui a entendu annoncer qu'on donnerait une grande récompense à celui qui livrerait le fugitif, propose à son maître de le dénoncer à la police du pays ; car il sait, lui, où est Tékéli : il a surpris le secret du meunier... A ces mots, le meunier, saisi d'indignation, lui répond : « Malheureux ! comment..., tu irais livrer un » proscrit à la haine de ses ennemis ?... tu ven» drais un homme sans défense ?... (1) Tu ne » sais donc pas que le métier le plus lâche, le » plus vil est celui d'un dénonciateur ?... » Ici les applaudissements s'étant fait entendre dans toute la salle, l'autorité suspendit la pièce ; mais l'interdit ne dura que quelques jours, on la rejoua, à la charge, je crois, de supprimer le passage qui avait été cause de la suspension. La foule ayant repris le chemin de l'Ambigu, MM. Varez, Saint-Clair et moi, nous improvisâmes une parodie de *Tékéli,* que nous appelâmes *Kikiki!...*

Saint-Clair, chargé du rôle principal, imitait

(1) Nous avons vu de nos jours un homme vendre une femme.

l'acteur Tautin d'une manière si originale, que cette facétie fit d'abondantes recettes et amusa beaucoup.

Saint-Clair était un jeune homme très bien élevé, qui ne manquait ni d'esprit ni d'instruction; il a attaché son nom à plusieurs ouvrages qui réussirent, a été membre des *Soupers de Momus*, et a laissé des chansons fort piquantes.

Il est mort le 26 avril 1824, chez son jeune frère, qui était curé du village d'Herblay, près de Pontoise. Cette circonstance est touchante: un jeune prêtre, recevant chez lui son frère comédien, lui donnant les consolations et les secours de la religion, le bénissant avant de lui fermer les yeux... Quelle leçon! puisse-t-elle trouver beaucoup d'imitateurs! .. Puissent tous les prêtres ne voir, comme le curé d'Herblay, que des frères dans ceux qui vont mourir, et se souvenir surtout que plus la vie d'un homme a été mondaine et agitée, plus, au moment suprême, cet homme a besoin d'indulgence et de prières...

Le théâtre des Délassements n'a jamais été constamment heureux; quand, par hasard, il se soutenait quelque temps, c'était toujours un évènement inespéré qui prolongeait son existence ou retardait sa chute.

Maître André, ce fameux perruquier-poète, dont parle Voltaire dans sa correspondance, a, comme on sait, fait une tragédie sur *le tremble-*

ment de terre de Lisbonne, tragédie qui avait eu les honneurs de l'impression, mais qui jamais n'avait été représentée. Le général Thuringue et l'ancien acteur Beaulieu, qui s'étaient associés avec Lebel, conçurent l'idée de mettre en lumière l'œuvre du perruquier, qui certes ne se doutait guère, en 1757, que son nom et son ouvrage seraient exhumés en 1804. Ce poète tragique avait été en correspondance avec Voltaire; il lui avait même envoyé le manuscrit de sa tragédie, en le priant de lui donner son avis. Voltaire, l'ayant lu, le lui renvoya après avoir écrit sur chaque feuillet : *faites des perruques!... faites des perruques!... faites des perruques!...* Ce qui fit dire à maître André que M. de Voltaire vieillissait, car il commençait à se répéter. Il n'en dédia pas moins sa tragédie au philosophe de Ferney, qu'il appelle son cher confrère.

ÉPITRE

A Monsieur l'illustre et célèbre poète

MONSIEUR DE VOLTAIRE.

« Monsieur et cher confrère,

» C'est un écolier novice dans l'art de la poésie qui s'hasarde à vous dédier son premier ouvrage, vous ayant toujours reconnu pour un de nos célèbres, par les pompeux ouvrages que

vous avez mis et que vous mettez journellement au jour. Je me trouverai heureux si vous voulez bien jeter un clin-d'œil sur ce petit ouvrage, en me favorisant du moindre de vos souvenirs. Je croirais manquer à mon devoir si je n'avouais que je vous reconnais pour mon maître. Si de votre support vous daignez me favoriser, je me promets que, franc de toute crainte, je publierai sans cesse vos louanges, et je rendrai témoignage en tous lieux combien je vous suis redevable de l'avoir agréé.

» Monsieur et cher confrère, votre très humble et affectionné serviteur, » ANDRÉ. »

Les rôles de la pièce furent distribués, appris, répétés, et l'affiche des Délassements porta bientôt ces mots imprimés en gros caractères : « Aujourd'hui, la première représentation du *Tremblement de terre de Lisbonne*, tragédie en cinq actes en vers, par maître André, perruquier, contemporain du grand Voltaire. » On voit que le charlatanisme des affiches n'est pas nouveau. Cette idée fut heureuse. Pendant trois mois la foule se porta au théâtre; la meilleure société de Paris fit le voyage ; les loges étaient louées une semaine à l'avance, et les équipages stationnaient tous les soirs, depuis l'entrée du faubourg du Temple jusqu'à la rue d'Angoulême. Les vers de maître André ont quelque analogie avec certains vers de notre époque. Prévoyant l'imitation

de quelques poètes modernes, maître André, quoi qu'il en dise, secoue tous les vieux préjugés littéraires, il néglige la césure, s'affranchit de l'hémistiche, et saute à pieds joints par dessus l'hiatus.

Que de hardiesse dans ces vers!...

« Mon plus grand désir et... ma plus grande ambition,
» N'est que de partager avec vous ce *bondon*.
» Suzette, vitement, *prête-moi* un couteau,
» On t'en *rendra un* qui... sera beaucoup plus beau (1).

Tous sont de la même force.

Après le succès, dont la durée fut longue, ce théâtre retomba dans son atonie accoutumée. Beaulieu quitta le boulevart du Temple pour se faire directeur du théâtre de la Cité, qui devait devenir son tombeau, et le général Thuringue passa en Russie, où il mourut, à ce qu'on a dit, d'une manière funeste.

Ce spectacle, qui ne faisait qu'ouvrir et fermer, resta inoccupé pendant une année. Vers 1805; un spéculateur nommé Anicet Lapôtre obtint la permission de l'exploiter. M. Lapôtre fit refaire et décorer la salle à neuf, engagea de nouveaux

(1) Cette tragédie, jouée pour la première fois en 1804, sur le théâtre des Délassements, vient d'être reprise sur celui des Folies-Dramatiques; je fais des vœux pour que beaucoup d'ouvrages du théâtre moderne aient dans trente ans le même honneur, mais j'en doute.

acteurs, et grâce à son activité et à de grands sacrifices pécuniaires, redonna la vie à un théâtre qui avait subi si longtemps les mauvaises chances de la fortune.

Un fait à constater, c'est que ce théâtre était en pleine prospérité lorsque le décret impérial, qui en supprimait vingt-cinq d'un coup, vint frapper M. Lapôtre, lequel ne reçut aucune indemnité pour tous les sacrifices qu'il avait faits.

J'ai déjà dit que j'avais toujours trouvé le décret de 1807 injuste et brutal; en supposant que dans l'intérêt de l'art il ait été jugé nécessaire de réduire le nombre des théâtres à Paris, on pouvait s'y prendre d'une manière plus douce et plus paternelle : par exemple, n'eût-il pas été plus convenable de dire qu'au fur et à mesure qu'un théâtre fermerait par suite de mauvaises affaires, ce théâtre ne serait jamais rouvert? Or, plusieurs d'entre eux n'étaient point dans ce cas, et notamment celui des *Nouveaux-Troubadours*. M. Anicet Lapôtre avait payé jusque-là avec une scrupuleuse exactitude ses comédiens et ses fournisseurs. Ce directeur tenait un train de maison très confortable; il aimait les gens de lettres, et il était rare qu'il n'en eût pas toujours quelques uns à sa table : on y trouvait toujours plusieurs artistes distingués. Des auteurs, qui ont depuis obtenu de légitimes succès sur des scènes plus dignes, ont commencé sur

celle des anciens *Délassements comiques*. Je ne pense pas qu'aucun de ces hommes de lettres répudie jamais son berceau?... M. Sewrin, qui y fit jouer *le Jaloux Malade*, et *les Loups et les Brebis*, n'en est pas moins aujourd'hui l'auteur *de la Fête du Village voisin*, *de l'Homme sans Façon*, et deux cents autres pièces charmantes qui ont fait sa réputation. *La Mère Camus*, vaudeville grivois de M. Rougemont, l'a-t-il empêché de faire la tragédie de *Marcel*, et les drames de *la Vaubalière* et *de Léon?*... M. Dumersan, en composant une parade intitulée : *Gilles dans un Potiron*, en est-il moins un homme de lettres spirituel et un numismate distingué?.... Servières, mort référendaire de la cour des Comptes, y a fait représenter : *Y a de l'Ognon*, vaudeville poissard ; et Servières n'en composa pas moins, plus tard, *Madame Scarron*, l'une des plus jolies *galeries* du théâtre Montansier. M. Simonnin, avec qui j'ai collaboré dans ma jeunesse, *la Belle aux Cheveux d'or*, et *Gracieuse et Percinet*, a obtenu depuis des succès plus solides. Enfin Désaugiers...., notre Désaugiers à nous!.... est-ce qu'il n'a pas donné toutes ses premières pièces aux théâtres des Jeunes Artistes et de la rue du Bac? Encore une fois, soyons reconnaissants envers les théâtres qui nous ont ouvert leurs portes les premiers, et redisons à ceux qu'un amour-propre ridicule ou une fausse honte porterait à renier leur origine dramatique : « Ne soyez

» pas plus fiers que Lesage et Piron, qui n'ont » point rougi de travailler pour la foire Saint-Ger» main et la foire Saint-Laurent. »

Après sa fermeture, ce théâtre a été démoli, mais le vestibule a servi souvent à montrer des animaux savants, des nains, des géants; j'y ai vu encore, il y a quelques années, un *salon de figures en cire*. Aujourd'hui la façade seule existe encore, et le théâtre de mes premiers essais se trouve placé entre un épicier et un marchand de vin... O vanité des vanités!..

THÉATRE DE LAZZARI.

En 1777, un sieur Tessier, voulant spéculer sur les élèves du Conservatoire de l'Académie de musique, fit construire une petite salle de spectacle sur le boulevart du Temple, vis à vis la rue Charlot, qu'il destina aux élèves de la danse à l'Opéra. Cette salle était assez agréable; quatre-vingts élèves, garçons et filles, en étaient les acteurs et les actrices.

La Jerusalem délivrée, grande pantomime à spectacle, fut jouée pour l'ouverture, et attira beaucoup de monde.

« Un sieur Parisot fut ensuite le directeur de » ce théâtre, qui néanmoins n'eut point de » succès, malgré l'honneur qui lui vint d'y recevoir le fameux Paul Jon s. Cet envoyé des » États-Unis, étant à Paris en 1780, alla recevoir les applaudissements des Parisiens dans » presque tous les grands théâtres. Ne voulant » pas manquer une novation, il est allé, le » 18 mai, *aux Élèves de l'Opéra*. Comme le public en avait été prévenu, une foule immense » s'était rendue pour le regarder entrer. Le » sieur Parisot, voyant une recette assurée par » la présence d'un des amis de Washington et » de Lafayette, avait imaginé de suspendre en » l'air une couronne qui, par une poulie, devait se glisser au dessus de la tête du héros » américain, et puis redescendre s'y placer. » Heureusement que M. Jones Paul, prévenu » à temps de cette turpitude, a supplié humblement le directeur courtisan qu'elle n eût » point lieu... On a joué *le Siége de Grenade*, » pantomime dans laquelle le sieur Parisot » remplissait le rôle du *comte d'Estaing ;* après » avoir été applaudi, le chef d'escadre, Parisot, est venu à la fin du spectacle, dans son » habit de théâtre, avec deux bougies à la main, » reconduire Paul Jones à son carrosse...

» Malgré cette illustre visite, le sieur Parisot » ne resta pas longtemps en possession de son » théâtre ; comme il ne payait ni les entrepre-

» neurs, ni les comédiens, ni les auteurs, un
» ordre du roi prescrivit, en septembre de la
» même année, la clôture *des Élèves de l'Opéra;*
» c'était bien la peine d'avoir fait préparer une
» couronne à M. l'envoyé des États-Unis, pour
» qu'un ordre du roi vînt enjoindre à M. *le*
» *comte d'Estaing*, Parisot, de refermer bou-
» tique!...

» Ce théâtre se releva pendant la révolution,
» et lorsque celui des Variétés amusantes fut
» érigé en Théâtre-Français, il en prit le ti-
» tre... (1) » Un Italien, nommé Lazzari, en devint le directeur et y jouait le rôle d'arlequin avec un talent et une légèreté remarquables; c'était surtout dans les tours d'adresse, les métamorphoses, les changements à vue qu'il excellait : je me rappelle m'y être beaucoup amusé dans mon enfance.

Lazzari étonnait dans *Ariston*, *l'Amour puni par Vénus*, *l'Esprit follet*, *la Tartane de Venise*, *le Diable-à-Quatre*, canevas qu'il composait lui-même.

Vers 1792, ce petit spectacle était très suivi; on y comptait quelques acteurs qui n'étaient point sans talent. D'abord : Lazzari, Clairville, Saint-Albin, Piquant, Ducerre, Lédo Les dames Saivret, Fleuri, Richard, Lebon, Maucassin, Fanni, etc... Un homme de lettres, nommé Gassier, en était le régisseur.

(1) *Mémoires de Bachaumont.*

Les pièces qu'on y représentait n'étaient ni sans esprit, ni sans moralité. Des auteurs qui plus tard ont obtenu des succès plus légitimes, ont commencé aux Variétés amusantes. Lebrun Tossa y donna *la Cabale*, *l'Agioteur*, *les Rivaux amis;* Saint-Firmin, *la Jeune Esclave;* Grétry, neveu du compositeur, *la Noblesse au Village;* Desriaux, l'*Ombre de J.-J. Rousseau*; Gassier, *Gilles, toujours Gilles*, et *la Liberté des Nègres;* Guillemain, *la Petite Goutte des Halles*, vaudeville poissard. Des ballets et des pantomimes variaient le spectacle.

Un nommé Saint-Albin, que j'ai cité plus haut, a été bien malheureux ; vous avez pu le voir il y a encore quelques années, vieux, pauvre, souffrant, portant une longue barbe, demandant l'aumône sur le boulevart Saint-Denis; ce malheureux vieillard n'osait pas avouer la profession qu'il avait exercée; il ne le disait qu'à quelques personnes intimes. En vérité, il est affligeant de voir des artistes traîner ainsi une existence malheureuse après avoir joui de quelque réputation ; n'y aurait-il aucun moyen de fonder une caisse d'épargne et de prévoyance pour les vieux comédiens dont la carrière aurait été bornée?..... Les acteurs qui ne gagnent pas mille écus par an sont plus nombreux que ceux qui touchent de gros appointements. Quoi, les maçons, les

charpentiers, les couvreurs, presque tous les corps d'états forment entre eux des associations!... et des artistes ne s'entendront point pour faire ce que font de pauvres ouvriers!... Espérons que cela viendra!

Le théâtre de Lazzari subsista jusqu'en 1798, où le 31 mai à neuf heures du soir, il devint la proie des flammes.

On a pensé qu'une pluie de feu, exécutée dans la dernière scène du *Festin de Pierre*, que l'on jouait le même soir, avait pu être la cause de l'embrasement de cette salle.

La méchanceté fit, comme c'est l'usage, courir des bruits calomnieux sur le compte du pauvre Lazzari, attendu que le théâtre n'était pas alors dans un état de prospérité; mais l'opinion publique en fit justice. Lazzari était généralement estimé, et tout le monde s'intéressa à lui : le malheureux directeur, ruiné par ce sinistre, se brûla la cervelle, dit-on, quelque temps après...

Le propriétaire de cet établissement, moins chanceux que beaucoup d'autres, essaya de rouvrir son spectacle, mais un privilége lui fut toujours refusé.

La façade qui existait il y a quelques mois, et sur laquelle on lisait encore : *Variétés amusantes*, vient d'être abattue! une maison de six étages va remplacer le théâtre où Arlequin faisait ses métamorphoses, et où Paul Jones, en-

voyé de la république américaine, faillit recevoir *une couronne sur la tête.*

CIRQUE-OLYMPIQUE.

Les animaux ont toujours eu le privilége de nourrir l'homme et de l'amuser. Pauvres bêtes!... Ce n'est pas assez que le chien aille à la chasse, qu'il garde le foyer domestique, il faut encore qu'il sache jouer aux cartes ou aux dominos. On arrache le singe à ses forêts pour l'habiller en soldat, lui commander l'exercice ou le faire danser sur la corde. Lorsque l'animal le plus modeste, le plus laborieux, l'âne, a porté à la halle les provisions de la semaine, un maître cupide ne rougit pas de le caparaçonner et de lui apprendre à désigner la personne la plus amoureuse de la société; le serin, qui nous charme par son ramage, est quelquefois obligé, pour avoir un grain de mil ou un brin de mouron, de s'atteler à un petit carrosse, ou de faire le mort. Les pigeons sont facteurs de la grande poste, en attendant qu'ils soient mis à la crapaudine...

Pauvres bêtes!... les hommes sont vos ty-

rans..., vos bourreaux!... Vous êtes bien bons de ne pas vous révolter!... A votre place, je demanderais une charte!... Mais non, je ne vous le conseille pas; les grenouilles se souviennent encore de ce qui leur en a coûté pour avoir demandé un roi!...

Puisque tant d'animaux ont brillé par l'intelligence, le cheval ne pouvait pas, lui, le plus beau, le plus noble de tous, rester en arrière dans le mouvement intellectuel qui s'est aussi opéré parmi les bêtes.

Le cheval, cette belle conquête que l'homme a faite, le cheval devait jouer un grand rôle parmi les animaux devenus comédiens; aussi c'est avec orgueil, avec reconnaissance, que je consacre un chapitre à ces acteurs quadrupèdes : acteurs modestes qui, pour appointements, demandent un picotin d'avoine, pour scène un manége, pour costume une selle, pour feux deux ou trois morceaux de sucre, et pour souffleur un fouet de poste.

Le manége de Franconi existait bien avant le Directoire; quelques années avant la révolution; un Anglais, nommé Astley, avait importé en France ce genre de spectacle.

Franconi père succéda à Astley au faubourg du Temple, où un manége avait été construit. Dans l'origine, ce spectacle consistait seulement en des exercices d'équitation, des tours

de souplesse, et de petites parades à deux interlocuteurs.

Peu à peu ce genre prit de l'extension ; un théâtre ayant été bâti dans le manége, on y joua des pantomimes. Quelques unes de celles qui avaient été représentées sur la scène de la Cité furent remises : *la Mort de Turenne*, *le Damoisel et la Bergerette*, *la Fille hussard*, ou *le Sergent suédois*, etc., etc.

Franconi père quitta pour un temps son local du faubourg du Temple, et fit bâtir un nouveau manége sur l'emplacement de l'ancien couvent des Capucines ; il y fit de brillantes affaires, et céda son établissement à ses enfants, Laurent et Minette Franconi, qui allèrent l'exploiter à Mont-Thabor. De là, la véritable origine du *théâtre du Cirque-Olympique*, dirigé longtemps par les deux frères, et abandonné par eux depuis dix ans.

Ce fut dans les derniers jours de décembre de l'année 1807 que Franconi père, ayant cessé d'être propriétaire et directeur, confia une belle entreprise, qu'il avait fondée lui-même, à ses deux fils. Les deux troupes d'écuyers, après avoir été séparées un moment, reparurent ensemble au Mont-Thabor. On y joua une pantomime de Cuvelier, appelé *la Lanterne de Diogène*. Le titre seul suffit pour indiquer le sujet de cet ouvrage.

« Diogène cherche un homme et n'en trouve

» point. C'est en vain que l'on montre à ses » yeux les héros de chaque siècle, il ne souf- » fle sa lumière et continue sa recherche. Enfin » le buste du héros français paraît entouré de » tous les braves compagnons de sa gloire. et » des trophées indiquent ses victoires ; alors » notre philosophe étonné éteint son flambeau » en s'écriant : *Je l'ai trouvé.* » On juge de l'effet que devait produire une pareille allégorie en 1807 !...

Les frères Franconi ne jouèrent pas long-temps (1) dans le quartier des Capucines ; comme on commençait à y bâtir beaucoup, ils firent faire des réparations et des agrandissements à leur Cirque du faubourg du Temple, et y retournèrent le 8 novembre 1809.

C'est de cette époque que date l'ère de gloire dans laquelle marchera cette grande entreprise. MM. Franconi peuvent passer, à juste titre, pour les plus habiles écuyers qui se soient vus ; ils sont parvenus, à force d'adresse et de patience, à faire faire à leurs chevaux des choses dont beaucoup d'hommes seraient incapables.

(1) Le 2 janvier 1817, M. Comte, le physicien, rouvrit la salle du Mont-Thabor ; mais la direction eut à peine un mois d'existence. Il avait obtenu l'autorisation de jouer des pièces à tableaux, sous la condition que les acteurs seraient séparés du public par une gaze, et que dans les entr'actes il ferait des expériences de physique.

Ces acteurs à quatre pieds ont brillé sur presque tous les théâtres de Paris ; à la Porte-Saint-Martin, à Louvois, à la Cité, aux Victoires nationales, voire même à l'Académie impériale et royale de musique. *Le Triomphe de Trajan* les a vus orner le char du grand empereur, *et la Belle au bois dormant*, après avoir dormi cent ans, s'est éveillée pour se voir traînée par eux au palais de son royal amant.

Cuvelier, ce pantomime fécond, original, Cuvelier, la providence des muets, qui aurait pu fonder un théâtre pour les élèves de l'abbé Sicard, composa plus de cinquante ouvrages pour le Cirque-Olympique.

La Femme magnanime, *Frédégonde et Brunehaut*, *Richard-Cœur-de-Lion*, *le Renégat*, *les Français dans la Corrogne*, *la Mort de Kléber*, *celle de Poniatowski*, *Gérard de Nevers et la Belle Euriant*, *Mazzeppa*, etc., etc., obtinrent des succès longs et productifs.

Dans ces canevas dramatisés, les frères Franconi prouvèrent qu'ils étaient aussi bons mimes qu'habiles écuyers. Le jeu brillant et pathétique de madame *Minette Franconi*, contribua puissamment à l'effet que produisaient ces mimodrames. Douée d'une figure aussi belle qu'expressive, il était impossible de mimer avec plus de grace, de force et de sentiment; comme ses gestes disaient tout ce qu'elle

voulait dire, elle pouvait se passer de parler (1).

Depuis sa fondation jusqu'à ce jour, ce spectacle, d'un genre particulier, a compté des écuyers très remarquables. Indépendamment des frères Franconi, Franconi fils, de leur sœur, de Mme Franconi, on y a vu défiler depuis quarante ans des hommes étonnants de force et d'agilité. Bastien, Bassin, Lagoutte père (si drôle dans la scène de Passe-Carreau *du Tailleur*); Auriol, surnommé le Petit-Diable; mais un artiste qui a tout éclipsé, par sa grace et son audace, c'est Paul, surnommé l'Aérien, Paul, l'homonyme de celui dont la gloire a retenti à l'Académie royale de musique; l'écuyer Paul nous a fait croire au *centaure Chiron*, tant l'homme et le cheval s'étaient identifiés. Puis des écuyères, des amazones charmantes, les dames Lucie, Varnier, Antoinette et Armantine Jolibois; et comme s'il n'eût pas suffi de ses propres richesses, le Cirque-Olympique a reçu chez lui tout ce que l'étranger possède de rare et de curieux. Le Cirque-Olympique a été le bazar où les phénomènes des quatre parties du monde ont été exposés, comme des produits d'industrie.

On y a vu des jongleurs indiens, des sau-

(1) Madame Minette Franconi (née Lequien) est morte en 1832.

teurs chinois, des acrobates italiennes, les deux sœurs Romanini, sylphides terrestres, se tenant sur un fil d'archal comme l'oiseau sur la branche, le papillon sur la fleur; on y a vu des géants, des colosses; enfin, un nain célèbre, M. Harvy-Léach, est venu nous prouver que le talent ne se mesure pas à la taille...

A présent que j'ai payé aux hommes le tribut d'éloges que je leur devais, qu'il me soit permis de m'occuper des animaux, sans demander pardon de ma brusque transition. Que de célébrités je vais avoir à enregistrer!...

Toute la France n'a-t-elle pas admiré l'adresse et l'obéissance du fameux cerf *coco*, coco si gentil, si bien apprivoisé, que nos femmes à la mode ne craignaient pas, au nez même de leurs maris, de lui donner à manger dans la main en lui caressant son bois; et cette chèvre acrobate, espèce de Taglioni, portant barbe au menton, dansant comme une sylphide sur une corde raide; et le cheval gastronome, mangeant, buvant comme un convive du caveau, dont j'ai eu l'honneur d'être membre; et ce jeune tigre, se promenant dans le manége avec la mignardise et la câlinerie du chat, croquant des gimblettes et léchant la joue des petits enfants, comme le ferait un caniche ou un chien de Terre-Neuve; et l'éléphant Kiouny, acteur colosse, le Desessart du Cirque-Olympique; masse agissante et pensante, acteur profond et

rêveur. Dans *l'Éléphant du Roi de Siam*, MM. Ferdinand Laloue et Léopold ont fait faire à Kiouny de véritables prodiges. Kiouny distribuait des fleurs aux dames, Kiouny rendait hommage aux manes du souverain défunt, Kiouny protégeait le roi légitime contre l'usurpateur, le délivrait de sa prison, et, véritable Blondel, le faisait couronner à Siam, comme autrefois Jeanne d'Arc avait fait sacrer Charles VII à Reims. La scène du banquet royal, et la gavotte dansée par Kiouny, excitèrent l'admiration de la multitude.

Je n'oublierai pas M. Martin dans sa forêt vierge, forêt dont les arbres étaient de ferblanc, foret close, non par des murs, des haies vives, des sauts-de-loup, mais avec de bons treillages, bien serrés, à petites mailles, par ordonnance du préfet de police, qui a dû s'interposer entre les ours et les spectateurs. Voyez-vous M. Martin, nouveau Daniel dans la fosse aux lions, jouant au naturel un rôle de chasseur avec des acteurs naturels, des tigres, des hyènes, des panthères, et autres artistes de la même espèce.

Ah! si l'on avait dit, il y a cinquante ans, au comparse qui revêtait la peau de l'ours *des Deux Chasseurs* (ou feu Dozainville était si drôle), si l'on avait dit aux figurants chargés des *deux trains* du chameau dans *la Caravane du Caire* : « Un jour, on se passera au théâtre

de comparses et de figurants pour tenir l'emploi des bêtes....., un jour on rira en voyant pendus dans un coin du magasin *votre peau d'ours, votre tête de lion, vos pieds d'éléphant, vos bosses de chameau, vos cornes de cerf.....,* » figurants et comparses auraient répondu avec indignation : « Qui donc nous remplacera?...... — Qui vous remplacera?. ... des betes!..... — Des betes?..... — Oui, des bêtes!.... — Jamais!.... jamais! ...» eussent répondu comparses et figurants..... Eh bien! le règne des bêtes est venu.... J'ai peur qu'il soit long, car leur intelligence confond celle de beaucoup d'hommes qui se croyaient des gens d'esprit.

Dans la nuit du 15 au 16 mars 1826, un incendie dont rien ne put arrêter les effets détruisit la salle et le théâtre. Dès le 17 et le 18, les théâtres de Madame et de l'Ambigu donnèrent des représentations au bénéfice de MM. Franconi; cet exemple honorable fut suivi par tous les autres spectacles de Paris et des principales villes de France; indépendamment de cela, des souscriptions furent ouvertes, et l'on s'empressa de venir au secours du directeur, ainsi que des acteurs et des employés. Le roi, les princes et les princesses du sang, le ministre de l'intérieur, celui de la maison du roi, le préfet de la Seine, leur ont alloué des sommes qui, réunies au montant des représentations et des souscriptions, les mirent à même de réparer

le désastre dont ils avaient été victimes. Ils ont de plus obtenu du ministre de l'intérieur un nouveau privilége de dix ans, avec l'autorisation de faire construire une salle nouvelle sur un emplacement très favorable, boulevart du Temple, entre l'hôtel Foulon et l'ancien Ambigu.

Alors les frères Franconi mirent leur entreprise en actions; MM. Ferdinand Laloue, Vilain de Saint-Hilaire et Adolphe Franconi furent chargés des destinées de la nouvelle administration.

Le 31 mars 1827, le nouveau Cirque fut ouvert; une pièce en trois actes, *le Palais, la Guinguette et le Champ de bataille*, indiquait assez par son titre que le genre de ce spectacle se composerait du genre héroïque, du tableaux populaires et des scènes de batailles. De nouveaux comédiens vinrent en aide aux anciens; d'abord Francisque, vieil acteur qui avait eu quelques succès au théâtre de la Cité; Demouy, qui avait débuté à la Comédie-Française; Édouard et Chéri, Thibouville, Signol; mesdames d'Hautel, Caroline de Larue, Valmont, Gratienne, Tigée et mademoiselle Millot, cette belle et grande personne qui avait débuté toute jeune au théâtre de la Gaité, et qui chantait ce couplet du

Marquis de Carabas, que le gamin et la grisette ont su par cœur :

« Vous souvient-il d'une prairie,
» Où nos moutons allaient paissant ?
» Petite fille assez jolie
» Avec vous les gardait souvent.
» C'était moi qui voulais vous plaire,
» Vous retrouvant dans ces cantons,
» Je suis la petite bergère
» Qui s'en revient à ses moutons. »

La petite bergère avait depuis abandonné houlette et moutons pour porter le casque du dragon ou le bonnet du grenadier. Mademoiselle Millot a brillé dans beaucoup de mimodrames ; nous l'avons vue souvent en vivandière, versant la goutte aux vieux soldats, et les suivant à Moscou, à Vienne, à Berlin, comme dit la chanson de Bérenger.. . Nous l'avons vue dans les insurrections populaires (du Cirque-Olympique) montée sur l'affût d'un canon, chantant la *Marseillaise* et la *Carmagnole ;* elle était si belle sous le costume d'une femme du peuple, que nous serions volontiers devenu révolutionnaire avec elle.

Le Cirque-Olympique n'est pas un spectacle comme les autres, c'est une exception, une excentricité ; sous ce rapport, je pense qu'il devait être encouragé.

Rome avait des cirques, des amphithéâtres pour le peuple; on y représentait des scènes de gladiateurs, je voudrais voir construire à Paris une salle contenant dix mille personnes, une scène vaste en proportion, mais où l'on ne représenterait que des sujets nationaux; ce serait une espèce de lycée où le peuple irait faire son cours d'histoire.

A la révolution de juillet, M. Ferdinand Laloue avait bien compris l'époque; aussi a-t-elle été la plus brillante entre toutes celles que ce genre a traversées. On doit l'avouer, jamais spectacle plus grand, plus beau, plus national n'avait été offert au public. *La prise de la Bastille*, *l'Empereur et les Cent-Jours*, *les Polonais*, *l'Homme du Siècle*...., ont surpassé en décors, en magnificence, en mise en scène, tout ce que l'on avait vu jusqu'alors. Ces ouvrages ont ressuscité le grand homme, ils nous l'ont montré à Brienne, au pont d'Arcole; nous avons failli le voir sauter rue Saint-Nicaise; nous l'avons suivi en Égypte, à Marengo, à Wagram, à Austerlitz, à Moscou; nous l'avons retrouvé à Champ-Aubert, aux buttes Saint-Chaumont; nous l'avons escorté à Fontainebleau, à l'île d'Elbe, à Sainte-Hélène; nous avons assisté à ses funérailles, à son apothéose; nous ne l'avons quitté que dans le ciel...

Le Cirque-Olympique nous a saturés de gloire.... étouffés sous les lauriers.... Plus on

montrait le grand homme au peuple, plus le peuple battait des mains; il était ivre de son empereur, ce pauvre peuple, qui lui avait donné pour faire des bulletins tout son or et tout son sang; partout où l'on montrait l'homme du destin, le peuple criait : Encore! encore... toujours! toujours...

En 1812, Napoléon était loin de prévoir qu'il serait *apothéosé* vingt ans plus tard sur presque tous les théâtres de son ancien empire.

A l'apogée de sa gloire, en 1808, on avait risqué de le mettre en scène aux Jeux-Gymniques (1), dans un tableau militaire de M. Hapdé, intitulé : *le Passage du Mont-Saint-Bernard* Un acteur, nommé Chevalier, avait endossé la capote grise et le chapeau du petit caporal. Le succès fut éclatant, prodigieux; pendant quatre mois, la salle fut comble, on croyait que cela ne finirait jamais. On a dit, à cette époque, que le vainqueur de l'Italie avait assisté, dans une petite loge grillée, à l'une des représentations de cet ouvrage.... Si cela est vrai, Napoléon a dû être satisfait de l'accueil qu'il recevait par procuration; l'enthousiasme que produisait cette grande figure, quand elle apparaissait sur le sommet glacé du Saint-Bernard, ne peut se

(1) Salle de la Porte-Saint-Martin.

décrire. Il faut avoir vu cela pour s'en faire une idée....

Après la révolution de juillet, Napoléon parut reconquérir un moment sa popularité; on aurait dit que le prestige dont ce nom avait été environné voulait comme se réveiller... Alors, directeurs et auteurs se mirent en tête de ressusciter le grand homme; on le tira de son tombeau de Sainte-Hélène, on le montra de nouveau à la foule, avec sa pose silencieuse, méditative... avec son front découvert, son regard d'aigle... Il semblait dire : Qu'est-ce que ce bruit?.... ces pavés?.... ces barricades?.... la France est-elle donc encore menacée?... Qu'on me donne une épée! Oh! rendez-moi mon épée du pont d'Arcole.... Et ma garde, où est-elle?.... Mais le peuple lui disait : Non..., tu ne peux plus rien faire pour moi..., ton rôle est fini pour la France...; mais tu as été si grand acteur, que nous voulons te voir encore..., t'applaudir encore, te dire un dernier adieu.

Alors, nous avons vu les empereurs surgir de tous les côtés... J'aurais peine à vous en dire le nombre!.... L'acteur Chevalier a été empereur aux jeux gymniques; Frédéric-Lemaître, empereur à l'Odéon; Cazot, empereur aux Variétés; Génot, empereur à l'Opéra-Comique; Gobert, empereur à la Porte-Saint-Martin; Béranger, empereur au Vaudeville; Joseph, empereur à la Gaîté; Francisque, empereur à l'Ambigu;

Edmond, empereur chez Franconi ; le petit Isidor, empereur chez M. Comte ; enfin, notre folle à nous, nos amours, Virginie Déjazet, a été aussi empereur aux Nouveautés et au Palais-Royal. Notez que je ne vous parle pas des empereurs de Belleville, de Montmartre, du Mont-Parnasse, de Bobino, ni de ceux des arrondissements de Sceaux et de Saint-Denis.

Dans cette recrudescence de napoléonisme, on négligeait l'emploi des Trial, des Brunet, des Potier; on demandait aux correspondants des théâtres, des figures graves, des fronts découverts. Bon nombre de comédiens oubliaient l'ancien répertoire pour apprendre le *petit-caporal à Brienne*, *Bonaparte à Toulon*, *Napoléon en Égypte*, etc. Gobert marchait sur le boulevart les deux mains derrière le dos ; lorsque Francisque vous disait bonjour, sa parole était brève et saccadée ; Frédéric-Lemaître se passait gravement la main sur le front... Edmond ne prenait plus de tabac que dans la poche de son gilet qu'il avait fait doubler en cuir!... Cazot même... le bon Cazot tirait quelquefois l'oreille du costumier, comme Napoléon faisait quand il était satisfait d'un de ses généraux. Enfin nous étions partout encombrés d'empereurs, partout des grands hommes au théâtre et des nains dans le monde.

Eh bien ! ce que le Cirque a fait pour Napoléon, ne pourrait-il le faire pour tout ce qui se-

raît noble et grand?... Nos fastes sont intarissables; notre histoire, un puits sans fond; c'est le tonneau des Danaïdes. Je le répète, je voudrais voir un théâtre national, dans le genre du Cirque, mais établi sur une plus grande échelle. Malheureusement, cette entreprise aura toujours de la peine à se soutenir par ses seules ressources. Son budget ressemble aux nôtres, il est énorme...; pour y produire de l'effet, il faut cent personnes dans le Cirque : ajoutez à cela trente chevaux à nourrir, des écuyers à payer, des décorations brillantes, des costumes éblouissants.... Vous verrez qu'il est impossible que les recettes suffisent à un luxe pareil. Un succès, tel grand qu'il soit, ne couvrirait jamais les dépenses; ensuite on ne peut guère espérer dans l'année qu'une pièce à vogue extraordinaire. Eh bien! si vous en montez deux qui n'attirent pas la foule, vous perdez ce que vous aurez gagné; c'est donc, à mon avis, une exploitation fort difficile à soutenir. Le Cirque-Olympique, fermé depuis plusieurs mois, vient de rouvrir. Le ministre de l'intérieur a donné à M. Dejean, propriétaire de la salle, le privilége du théâtre, privilége qui durera jusqu'au 31 décembre 1850. Cette autorisation est personnelle à M. Dejean, et il ne peut la céder. Les pièces qu'il fera représenter, dit le privilége, pourront être en un, deux, trois ou quatre actes, et mêlées ou non de chant; mais sous la condition expresse que des exercices équestres

entreront toujours dans l'action des ouvrages, même des vaudevilles, et que les représentations théâtrales devront toujours être précédées ou suivies de manœuvres de cavalerie et d'exercices de manége. M. Dejean jouit, en outre, du bénéfice de la décision ministérielle du 26 mai 1835, qui accorde au directeur du Cirque-Olympique l'autorisation de donner aux Champs-Élysées des exercices de chevaux et des scènes de cavalerie.

Ce privilége assez étendu peut fournir au directeur-propriétaire des moyens d'utiliser un théâtre qui a coûté des sommes immenses à bâtir ; nous félicitons l'autorité de son bon-vouloir, et nous faisons des vœux pour que cet établissement, aussi utile qu'intéressant, triomphe des obstacles que son grandiose et ses dépenses nécessitent. L'existence de plus de cent personnes s'y trouvant attachée, il serait malheureux de ne pas le voir prospérer.... M. Ferdinand Laloue reste chargé de la mise en scène, la direction du manége est confiée à M. Adolphe Franconi.

Allons, courage, mon vieux Cirque-Olympique; tu peux avoir encore de brillantes destinées... Écuyers, au manége !... acteurs, sur vos planches!... Cirque-Olympique, que les hommes et les chevaux te soient en aide!...

PANORAMA-DRAMATIQUE.

Voici un théâtre qui a vécu ce *que vivent les roses, l'espace d'un matin!* Deux ans et trois mois ont suffi pour le voir naître, vivre et mourir. C'est encore un exemple de l'abus des priviléges, disait un chroniqueur (1).

Il était assez difficile, à cette époque, d'obtenir l'autorisation d'ouvrir un théâtre ; il fallut donc qu'une protection vînt se placer entre le décret de l'empereur Napoléon et les ministres du roi Louis XVIII.

M. le baron Taylor, artiste distingué, homme aimable et obligeant, ne demeura pas étranger à l'obtention du nouveau privilége accordé à M. Allaux l'aîné.

Une fois le privilége obtenu, on se mit en construction, et l'on édifia sur un terrain situé boulevart du Temple, à côté de l'ancienne salle de Lazzari. M. Langlois devint le directeur de ce nouveau spectacle; la régie générale et la mise en scène furent confiées à M. Solomé, comédien

(1) *Almanach des Spectacles*, année 1822, chez Barba.

estimable qui avait déjà donné des preuves d'intelligence et de capacité en matière de théâtre. M. Véron Delacroix était second régisseur.

Cet établissement, tout minime qu'il s'emblait devoir être alors, n'en ouvrit pas moins sous les plus heureux auspices; je n'en donne pour preuve que son comité de lecture, composé de MM. Charles Nodier, Taylor, Merville, Gosse, Decailleux, Delatouche, Jal et Bert: voilà donc la peinture, la poésie, le journalisme venant en aide à un tout petit spectacle des boulevarts? Je partage tout à fait l'avis du chroniqueur, quand il dit: « Qu'il ne faut pas laisser » ouvrir un spectacle en lui imposant des obligations trop sévères; un privilége accordé avec » de trop fortes restrictions me semble un » homme à qui l'on dirait: Je vous permets » d'ouvrir un magasin, à condition que vous » n'y vendrez que la marchandise qu'il me plaira » de vous y laisser vendre, ou bien: Je vous » permets de vous ruiner.

» On avait accordé au théâtre du Panorama-» Dramatique le droit de jouer des drames, des » comédies et des vaudevilles, à condition que » l'on ne mettrait jamais que deux acteurs en » scène; on juge comme cela pouvait tourner » au profit de l'art? Empêchez, encore une fois, » qu'on ouvre de nouveaux théâtres, si vous » jugez que le nombre en doive être restreint, » soit; mais quand vous en autorisez, ne les

» bâillonnez point. N'imposez point à des au-
» teurs la nécessité d'être sots et absurdes, par
» privilége du ministre; la nature n'y aide,
» hélas! que trop, même chez nos plus grands
» génies. »

La salle du *Panorama-Dramatique* avait été bâtie avec goût, sa façade était élégante, monumentale; la décoration intérieure de la salle se composait d'un soubassement qui supportait un grand ordre corinthien arabesque, surmonté d'un autre petit ordre qui soutenait la coupole; les ornements, d'un style léger et gracieux, étaient appliqués sur fond vert et tendre. L'architecte, M. Vincent, avait habilement tiré parti du terrain. Cette salle, toute petite qu'elle paraissait, pouvait contenir quinze cents personnes.....

La troupe, composée à la hâte, présentait plusieurs artistes déjà connus, et d'autres en espérance; d'abord Tautin, qui avait fait les beaux jours de trois théâtres dans l'espace de quarante ans, car il avait brillé à *la Cité*, à *l'Ambigu* et à *la Gaîté*...; Bertin, qui avait commencé *aux Jeunes Élèves* sous le nom d'Ango; puis venaient Melchior, Dubiez, V. Ernest, Gauthier, Vautrain; mesdames Hugens, Gobert, Mercier, Florville, Mariany, une charmante petite femme appelée Lili Bourgoin (nièce de notre Bourgoin de la Comédie-Française).

Renauzy, maître des Ballets, Bégrand, Auguste, Bertollo, danseurs; mesdames Ambroisine, Adèle Pallier, Varnier; enfin une jolie danseuse jouissant déjà d'une grande célébrité aux boulevarts, mademoiselle Chéza, y reparut pour la dernière fois : elle y rejoua un rôle que la célèbre madame Quériau avait créé d'une manière si remarquable, celui de *Jenny*, dans le ballet de ce nom. On se souvient des larmes que madame Quériau faisait répandre par son jeu si passionné.., sa pantomime si expressive!.... Sans l'égaler, mademoiselle Chéza la rappelait quelquefois avec bonheur. Ce que j'ai hâte d'enregistrer, c'est que Bouffé, ce petit comédien, devenu un si grand acteur, et qui tient au Gymnase un rang si distingué, Bouffé a presque commencé sa carrière d'artiste au Panorama-Dramatique. Rien que pour ce fait, je pense que l'on a eu raison d'accorder un privilége et de bâtir une salle. Les vrais talents deviennent si rares, que s'il n'était pas d'autre moyen pour s'en procurer, il faudrait l'employer, coûte qui coûte.

Les drames les plus remarquables représentés au Panorama-Dramatique sont *le Délateur par Vertu*, *Ogier le Danois*, *la Mort du chevalier d'Assas* et *Sidonie*. *La petite Lampe merveilleuse* y eut un très grand succès. Parmi les vaudevilles et les comédies, citons *les Faubouriens*; à l'occasion du baptême du duc de Bordeaux,

les Cinq Cousins, *la Prise de corps*, *le Savetier de la rue Charlot*, *une Nuit à Séville*. On retrouve à ce théâtre des noms avatageusement connus, tels que ceux de Cuvelier, Léopold, Alexis Combrousse, Dubois, Boirie, Duperche, Ménissier, Pujol, etc.

La salle fut inaugurée par un vaudeville de MM. Carmouche et Rougemont, appelé : *Monsieur Boulevart*. On y retrouve l'esprit et la gaîté dont ces auteurs ont donné tant de preuves. *La Romance et la Gavotte*, autre petit vaudeville non moins spirituel de M. Carmouche et F. de Courcy, fut la dernière pièce représentée au Panorama-Dramatique : elle fut jouée le 4 juillet 1823. Le théâtre ferma le 21 du même mois. A la première représentation du *Vieux Berger*, mélodrame qui obtint beaucoup de succès, il arriva à ce théâtre une aventure assez comique. Cette anecdote, racontée très spirituellement dans un petit journal très spirituel, m'a paru devoir entrer dans la chronique du *Panorama-Dramatique*. Voici comment s'exprime le conteur :

« Il y a quelques années (vers l'époque ou » Periot, aujourd'hui le *Dieu* de la danse, » comme disait Vestris, faisait frire, sous le » costume d'arlequin, des goujons dans le ventre d'une baleine), un petit temple théâtral » s'était élevé sur le boulevart du Temple. On » lisait sur le frontispice : *Pànorama-Dramati-*

» *que*. C'est là que Bouffé du Gymnase, Serres, » l'ex-pensionnaire de la Porte-Saint-Martin, » firent leur entrée dans le monde théâtral; » c'est là aussi que M. Duponchel essaya les » esquises des costumes historiques et des vê- » tements de fantaisie, qui depuis le placèrent » au rang des dessinateurs les plus sévères et » les plus distingués(1).

» Aujourd'hui, la pépinière d'artistes est de- » venue une haute et profonde maison, où les » actionnaires, charpentiers et maçons, ont en- » tassé le plus possible de bourgeois locataires, » qui vivent sur le sol où fut l'ancienne demeure » des brigands à bottes jaunes et des comiques » à queues rouges. Au temps où le mélodrame » avait fait de ce petit temple une de ses suc- » cursales, on traduisit sur la scène l'action » étrange du berger Pourril, qui, pour quel- » ques pièces d'or, s'avoua coupable d'un crime » qu'il n'avait pas commis.

» On voulut donner à la mise en scène toute » la vérité que permettaient le cadre et le genre » de l'ouvrage. On trouva piquant de renoncer » à l'ancien usage des moutons peints sur toile » ou découpés en bois, et il fut question d'in- » troduire sur la scène un troupeau de vérita-

(1) M. Duponchel est aujourd'hui directeur de l'Opéra.

» bles brebis, marchant au son de la cornemuse,
» et obéissant à la houlette(1).

» On enrôla donc une vingtaine de douces
» brebis, qui, à la répétition, firent merveille,
» Le régisseur affirmait n'avoir jamais eu affaire
» à des débutants plus soumis.

» Quand vint le grand jour de la première
» représentation, le troupeau déboucha dans
» un désordre plein d'ordre. Il bêla d'accord
» et se groupa pittoresquement autour du
» pâtre.

» Un tonnerre d'applaudissements ébranla la
» salle. On n'avait pas prévu l'ébranlement
» que produirait cet effet dans la colonne at-
» mosphérique. Jamais moutons n'avaient ouï
» pareil tintamarre ; je ne sais ce qui se passa
» dans leur intellecte, mais le désordre se mit
» dans les rangs, il y eut dans leur langage un
» bêlement de sauve qui peut, qui amena la

(1) Dans ma jeunesse, je me rappelle avoir vu jouer *Geneviève de Brabant*, ou *l'Innocence reconnue*, tragédie d'un auteur nommé Cicile. On avait mis sur l'affiche que l'enfant *serait allaité par une chèvre naturelle;* mais voilà qu'au lieu de donner à téter au marmot, la chèvre se mit à sauter et à lancer des coups de cornes au fils de Geneviève, qui se sauva en pleurant dans la coulisse. On fut obligé d'aller chercher l'enfant, et d'emporter la chèvre, ce qui nuisit un peu au pathétique de la situation.

» défection générale du corps. Le plus intrépide » pour la fuite s'étant approché de l'ouverture » de l'avant-scène du rez-de-chaussée, s'y pré- » cipita tête baissée, les autres fugitifs suivirent » la même route; dire le désordre que cet as- » saut mit dans une loge occupée par des dames » est impossible. On ne peut non plus décrire » le rire de la salle, les cris des assiégés, le » houra des musiciens, armés de basses, d'ar- » chets, de violons, qui défendaient leur or- » chestre de l'invasion... Enfin la mêlée dura » plus d'une heure, la garde et deux ou trois » garçons-bouchers ne parvinrent que fort » difficilement à ramener les réfractaires au » bercail.

» Le lendemain, on revint aux moutons de » carton, comme dans les pastorales de nos » aïeux. »

Les administrateurs du théâtre de la Gaîté, déjà si heureux avec le *Chien de Montargis*, ne furent pas effrayés de l'émeute moutonnière du *Panorama-Dramatique* car, dans le *Petit Homme Rouge*, férie, représentée en 1832 sur le théâtre de la Gaîté, on offrit de nouveau le spectacle d'un troupeau de moutons, mais conduit par une *bergère* au lieu d'un *berger*. Soit perfectionnement chez ces pauvres bêtes, soit galanterie de leur part, ces acteurs jouèrent leur rôle à merveille; ils défilèrent

sur l'air d'un vieux ranzsuisse, avec la douceur et la bonhomie qui forment le caractère distinctif de cet intéressant quadrupède... Ils marchaient à pas comptés, belaient en mesure, venaient manger dans la main de Mme Lemesnil, avec un ensemble que n'ont pas souvent de certains acteurs. Ils parquaient le jour dans un long corridor du rez-de-chaussée, broutant de l'herbe sèche, en attendant l'heure de paraître en public; ils ne demandaient ni feux, ni représentations à bénéfice; ils concoururent au succès du *Petit Homme Rouge*, sans pour cela se montrer ni fiers, ni exigeants. . Les directeurs seraient trop heureux s'il n'avaient affaire qu'à des comédiens de cette nature.... Lorsque le succès de la pièce eut eu son cours, les directeurs congédièrent le troupeau de moutons. Alors, ces pauvres petites brebis retournèrent tristement chez le boucher; et les spectateurs, qui les avaient encore applaudies la veille, ne se doutaient pas le lendemain, en mangeant une côtelette à la jardinière, ou de la poitrine grillée à la sauce piquante, qu'ils dévoraient des artistes qui avaient joui de quelque célébrité... L'homme est l'animal le plus oublieux et le plus ingrat que je connaisse... Ce n'est pas le mouton qui se conduirait ainsi!...

Malgré des efforts inouis, l'entreprise ne prospérant point, le spectacle fut fermé, après avoir, comme je l'ai dit, vécu deux ans et trois mois,

mais toujours entre la vie et la mort. Plus fier que certains de ses confrères du boulevart, qui ont laissé pendant trente ans des traces de leur passage, le Panorama-Dramatique ne voulut point survivre à sa honte; à peine fermée, la salle a été démolie, et maintenant une maison de six étages remplace le théâtre où débuta Bouffé. Cette maison est presque historique; si le propriétaire le voulait bien, il doublerait le prix de ses loyers; et quand on lui en demanderait le pourquoi..., il répondrait avec orgueil: « C'est que le *Père Grandet*, le *Bouffon du Prince* » et le *Gamin de Paris* ont été locataires de cette » maison avant qu'elle ne fût bâtie. »

THÉATRE DU BOUDOIR DES MUSES.

On a beaucoup écrit pour et contre les ordres monastiques; on en a dit beaucoup de bien et beaucoup de mal, peut-être trop de mal; mais les passions ne calculent pas. Si de grands abus résultaient de ces institutions qui remontent aux premiers temps de la monarchie; les esprits qui ne sont point passionnés conviendront que beaucoup d'ordres religieux ont été utiles

sous le rapport de la science, et que d'autres ne l'étaient pas moins sous celui de l'humanité.

Je ne prétends pas dire pour cela que tous les ordres religieux ont jeté le même éclat, que tous ont été utiles aux peuples, ce serait moi-même me montrer passionné, ce que je ne veux pas faire. De graves abus, sans doute, résultaient de ce grand nombre d'hommes et de femmes qui semblaient faire une société à part dans la grande communauté; mais, enfin, il en résultait quelque bien.

A côté de ces religieux qui se vouaient à la science et aux bonnes études, il en existait d'autres qui ne s'occupaient que des intérets de la morale, de la religion et des souffrances du peuple. Ces frères de la Charité qui soignaient les malades avec tant de zèle et de désintéressement n'étaient pas des inutiles.... Ces religieux de Saint-Côme qui recueillaient dans leur couvent tout homme que l'on apportait blessé n'étaient pas des inutiles.... Ces religieuses qui desservaient l'Hôtel-Dieu (et qui le desservent encore) n'étaient pas des inutiles.... Ces filles de Sainte-Agnès qui enseignaient gratuitement à lire, à écrire, à travailler aux enfants des malheureux n'étaient pas des inutiles .. Ces frères de la Pitié qui ne reculaient pas devant les maladies les plus horribles et les plus contagieuses n'étaient pas des inutiles ... Enfin ces révérends pères de la Mercy qui s'en allaient quêtant toute l'année,

et qui, lorsqu'ils avaient recueilli quelques sommes, les employaient à racheter des malheureux captifs..... n'étaient pas des inutiles non plus....

Et vous ne me direz point que là il y avait du luxe et de l'abondance?... Là vous ne trouviez pas des crosses dorées, des mitres brillantes, des rochets de dentelle, des capuchons fourrés, des croix d'or ou de diamant, des soutanes violettes, des calottes rouges.... ; mais bien des chapeaux pesants, des guimpes de toile, des soutanes de laine, des robes de serge, des crucifix de bois, de simples chapelets ; là, jamais le luxe du riche, mais toujours l'habit du pauvre..., celui de la souffrance.

Voilà des réflexions bien graves à propos d'un tout petit spectacle de la vieille rue du Temple . .

Or donc, avant la révolution, il existait, rue du Chaume, au Marais, un couvent où vivaient les révérends pères de la Mercy ; j'ai dit que ces religieux consacraient les produits de leurs quetes à racheter, tous les ans, un certain nombre de Français prisonniers à Tunis et à Alger. Ce couvent, supprimé comme tous les autres, en 1790, devint, comme tous les autres, propriété nationale. C'est dans une des salles de ce couvent, qui servait de réfectoire aux bons pères de la Mercy, que l'on établit un petit spectacle, appelé *théâtre de la rue du Chaume.*

Ce théâtre de la rue du Chaume fut édifié et fondé par un amateur nommé Cabanis, et un parent de Guibert, le comédien, qui a joué aux Variétés pendant trente ans. Ces deux amateurs passionnés du théâtre, convertirent donc le réfectoire en une petite salle de spectacle, où eux-mêmes montaient des parties et jouaient fort agréablement la comédie.

M. Varez fut chargé par eux de la régie. C'est sur ce théâtre que *Lagrenée* fit ses premiers débuts, comme auteur et acteur (1).

Le succès de ce petit spectacle donna l'idée à un nommé Guyard, neveu du célèbre Fourcroy, d'en élever un plus important. M. Guyard, mort référendaire à la Cour des comptes, était l'ami des arts et des artistes (2).

Non loin de la vieille rue du Temple, existaient des débris de bâtiments de l'ancien couvent des Filles-du-Calvaire. Ce fut dans l'un de ces bâtiments que l'on construisit le nouveau théâtre à qui l'on donna le nom de *Boudoir des Muses*..., nom un peu mondain, à côté de celui des *Filles-du-Calvaire*. Déjà M. Guyard avait fait bâtir un temple pour la franc-maçonnerie. Ce temple était l'un des plus beaux qui existassent à Paris. La nouvelle salle, pourvue de décorations, de costumes, d'accessoires, servit d'abord à donner

(1) Lagrenée est mort à Marseille.

(2) Je dois encore une partie de ces détails à l'obligeance de M. Varez.

des représentations bourgeoises; on acheta le matériel de l'ancien théâtre de la rue du Chaume, afin de détruire toute concurrence et de donner à cette entreprise l'importance qu'elle méritait. Des comédiens furent engagés; la haute comédie, l'opéra et le vaudeville composèrent le répertoire : le *Boudoir des Muses* devint le *théâtre de la vieille rue du Temple*... Voici comme se composait cette administration en 1805 et 1806 : Guyard, directeur; Varez, régisseur; Legras, souffleur; comédiens : Gérard, Dalainval, Devilliers, Louvet, Bertrand, Lorillard, Ponteil, Georget, Lauréat, Debilly. — Comédiennes : Marsange, Berger, Edmée, Rosay, Giverne, Colinet, Duforest, Héloïse. Henri, chef d'orchestre; Kerwichs, peintre; Camus, machiniste; Forestier, costumier.

A ces noms, il faut en ajouter d'autres qui ont grandi avec le temps : Sabatier et sa femme, Fresnoy, etc., etc.

Du grand nombre d'ouvrages représentés au *Boudoir des Muses*, nous citerons *les Deux Épouses*, *Célestine*, *Henriette et Sainville*, *Azélie et Laurence*, *les Epoux singuliers*, *l'Oncle rival*, *le Lovelace du Marais*, *Tatillon*, *l'Habit de Bal*, *l'Auteur seul*, *la Partie carrée et la Parleuse éternelle*, imitée du *Parleur éternel*, jolie petite comédie en vers de M. Charles Maurice, jouée au théâtre Louvois, sous la direction de Picard....

Plus tard, le théâtre du Marais et celui de Mareux, situés, le premier rue Culture-Sainte-Catherine, et le second rue Saint-Antoine, ayant donné de l'ombrage au directeur du Boudoir des Muses, celui-ci se rendit locataire de ces deux salles où, plusieurs fois par semaine et surtout le dimanche, il exploitait avec sa troupe, et à l'aide de quelques amateurs distingués qui venaient se réunir à elle, les trois théâtres. Du reste, dans ce temps-là, c'était assez l'usage d'exploiter plusieurs théâtres à la fois. Ribié, directeur des Jeunes Artistes, jouait à Louvois en même temps qu'au boulevart du Temple. Foignet envoyait aussi, les dimanches et lundis, une partie de sa troupe au théâtre de la rue du Bac, que l'on appelait alors *théâtre de la Victoire*. Les acteurs, après avoir joué dans la première pièce à la rue du Bac, revenaient en fiacre tout habillés, au théâtre de la rue de Bondy; ceux de la rue de Bondy qui avaient joué dans la seconde pièce remontaient en voiture pour aller rejouer souvent le même ouvrage dans la salle de la rue du Bac, aussi voyait-on souvent, le même jour, le même ouvrage annoncé par les affiches à deux ou trois théâtres.

Comme les pièces de Molière figuraient souvent sur l'affiche, il arriva une aventure assez comique, et dont je garantis l'authenticité. Quelques plaisants imaginèrent de donner des billets

pour *Tartufe*, *le Misanthrope*, *les Femmes savantes;* ils mettaient en tête : *Billet d'auteur*, puis signaient au bas : *Molière*. Pendant plusieurs jours, ces billets entrèrent sans difficulté. Le contrôleur nommé Picard était un brave homme, mais d'une grande simplicité d'esprit ; comme le nombre des billets allait toujours en augmentant, il finit par dire un soir très sérieusement aux ouvreuses de loges : « Mesdames, » vous qui devez connaître tous les auteurs qui » viendront ce soir, si vous voyez M. Molière, » dites-lui donc de me parler en descendant, il » faut absolument que je m'explique avec lui » sur le nombre de ses billets; il dépasse le ré» glement, et je ne voudrais pas les lui faire » payer avant de l'avoir vu. »

Après la fermeture de ce spectacle, M. Varez fut choisi par Corse comme régisseur; c'est sous cet habile directeur qu'il fit ses études de mise en scène. Le premier ouvrage que Corse lui confia fut une des premières pièces de M. Mélesville, *Abenhammet ou les Abencérages*.

La salle du Boudoir des Muses a été démolie quelque temps après sa fermeture ; aujourd'hui il ne reste plus rien du couvent des bons pères de la Mercy, ni de celui des Filles-du-Calvaire, ni du théâtre du Boudoir des Muses.

THÉATRE DES JEUNES ARTISTES.

Avant de commencer la chronique de ce théâtre, je dois parler de l'emplacement sur lequel il fut bâti.

Un sieur Torré, artificier italien, possédait le génie de son art, et lui fit faire de grands progrès en France. Le 29 août 1764, il ouvrit pour la première fois son spectacle, situé sur le boulevart Saint-Martin, à l'endroit où la rue de Lancry débouche sur ce boulevart (cette rue n'était pas encore percée). Son local était vaste, et son parterre pouvait contenir douze cents personnes. Ses feux d'artifices attiraient la foule par une perfection inconnue jusqu'alors. Plus tard, il joignit à ces feux d'artifices des décorations magnifiques et des pantomimes à spectacles, mais où le feu devait toujours jouer un rôle, comme chez Franconi les chevaux sont obligés d'entrer dans l'action d'une pièce.

Une de ces pantomimes attira tout Paris au spectacle pyrique de Torré : *Les Forges de Vulcain*, jouées au mois de juillet 1766. Cette pièce représentait Vénus demandant à Vulcain des armes pour son fils Énée.

La réputation de Torré lui valut la faveur de composer le feu d'artifice qui fut tiré à Versailles à l'occasion du mariage de Louis XVI. Ce fut lui aussi qui retrouva *le feu grégeois*, dont on avait fait usage au temps des croisades, et que, Dieu merci, on avait oublié. Le roi Louis XV applaudit à l'invention, mais défendit qu'on en fit usage.

En 1768, les propriétaires voisins du spectacle de Torré, craignant un incendie, lui suscitèrent un procès qu'il perdit. Pour le dédommager, on lui accorda le privilége de donner des bals et *des fêtes foraines*. Dans la même année, il introduisit, sur l'avant-scène des bouffons qui jouaient des farces et chantaient des ariettes italiennes.

En 1769, son théâtre fut reconstruit, et pour l'ouverture on représenta *les fêtes de Tempé*; Torré avait donné en 1773 des fètes au Colisée, mais il ne négligeait pas son spectacle, le premier qui porta à Paris le nom *de Waux-Hall.* Il reçut le nom *de Waux-Hall d'été* dès qu'il y eut un *Waux-Hall d'hiver.* Torré est mort au commencement de mai 1781 (1). Nous voilà arrivés aux *Jeunes Artistes.* On lit dans un journal de Paris de l'année 1779 : « Un sieur de l'Ecl se, professeur de danse, vient de faire

(1) Dulaure. *Histoire de Paris.*

bâtir un petit théâtre en bois, boulevart Saint-Martin, à côté de Torré. »

Cette salle s'ouvrit, le 12 avril de la même année, par *le Jugement de Pâris*, mélodrame; *la bataille d'Antioche; la fête de Saint-Cloud*, et un prologue.

On voit qu'à cette époque, si l'on n'avait pas toujours la qualité, on se retirait comme à présent sur la quantité.

Les auteurs qui travaillaient le plus pour ce petit spectacle étaient Dumaniant, Defauconpret, Pompigny, Patrat, Gabiot, de Beaunoir (1) et Guillemin qui composa plus de quatre cents pièces; Guillemin parlait onze langues. Les acteurs qui y brillèrent successivement furent: Volanges, Bordier, Verneuil, Baroteau, Beaubourg, Beaulieu; les dames Destrées, Prieur, Tabraise, etc., etc.

C'est là que furent joués, pour la première fois, *l'Anglais à Bordeaux*, *Boniface et sa Famille*, *le Ramoneur Prince*, *les Cent Écus*, *l'Enrôlement supposé*, *les Battus paient l'amende*, etc.

L'Écluse donna à son théâtre le titre modeste de *théâtre des Variétés amusantes*. Il jouait souvent deux représentations par jour, l'une au boulevart Saint-Martin et l'autre à la foire

(1) Son véritable nom était Robineau, il avait été abbé avant d'être auteur dramatique.

Saint-Laurent L'Écluse céda plus tard son entreprise aux frères Valter.

Enfin, plus tard encore, ce théâtre ne pouvant plus se soutenir, les nouveaux directeurs l'abandonnèrent, et une partie de la troupe alla jouer au Palais-Royal, dans une salle qui existait près de celle où est maintenant le Théâtre-Français, sous la direction des sieurs Dorfeuil et Gaillard ; la salle du boulevart Saint-Martin fut démolie, et l'on y établit une manufacture de papier.

Il était écrit quelque part que cet emplacement du boulevart Saint-Martin verrait toujours un théâtre debout. Vers l'année 1789, de nouveaux administrateurs y firent reconstruire une jolie salle petite et commode. Un sieur Clément de Lornaison, associé avec un sieur Desnoyers, donnera à son spectacle le nom de *Théâtre-Français comique et lyrique.* Ce titre parut un peu ambitieux.

On y jouait la comédie, l'opéra, et quelques drames qui y obtinrent du succès. Mais le sort de cette entreprise était encore incertain; la destinée de ce local était d'attirer la foule par de grandes niaiseries. *Les Battus paient l'amende*, parade que le père des Jocrisses, Dorvigny, avait donnée sous l'administration précédente, eut un succès prodigieux : la cour et la ville y passèrent. Volanges, dont le nom est européen, y jouait Jeannot. Jeannot eut tous les honneurs attachés

à la célébrité ; il fut modelé en terre, en plâtre, en stuc, en bronze ; Louis XV l'avait sur sa cheminée, en regard du capitaine Laroche, qui commandait la *menagerie* et *la basse-cour* du château de Versailles.

C'est ce capitaine Laroche qui, entrant un jour dans le cabinet du roi et apercevant le buste de Volanges à côté du sien, le brisa en morceaux, en s'écriant : « Sire, quel est le malheureux qui a osé placer le buste d'un histrion à côté de celui d'un brave militaire décoré de vos ordres ? » Le roi sourit, ou fit semblant. Pour toute vengeance, il dit : « Capitaine Laroche, j'ai rencontré dans la cour du château, du côté de l'Orangerie, un dindon qui se promenait ; si pareille chose arrive encore, je vous ferai casser *à la tête de votre compagnie.* » Louis XV avait de l'esprit, comme on sait, le capitaine Laroche sourit, ou fit semblant de sourire.

Après quelque temps d'exploitation, le Théâtre comique et lyrique allait peut-être encore céder sa place à quelque autre entreprise, lorsque Beffroy de Rigny, plus connu sous le nom du Cousin Jacques, y fit représenter *Nicodème dans la Lune.* Cette pièce, hardie pour l'époque où elle fut jouée, était remplie d'allusions politiques ; elle eut un succès tel, que oncques depuis nous n'en avons vu de pareil. Ce fut Julliet, cet acteur excellent, qui devint depuis une des

gloires de l'Opéra-Comique, qui créa le rôle de Nicodème.

On lit dans la pièce, imprimée chez Moutardier en 1797 : *Nicodème dans la Lune*, ou *la Révolution pacifique*, représenté pour la première fois sur le Théâtre-Français comique et lyrique, le 7 novembre 1790, et pour la trois-cent-soixante-treizième fois en 1793.

Eh bien ! malgré ce succès bien rare dans les annales dramatiques, cette pièce fut reprise au théâtre de la Cité en 1796, et y obtint encore un grand nombre de représentations.

Que dites-vous de cela, auteurs de l'époque ? Humiliez-vous, superbes !

Ce fut vers 1795 ou 1796 que ce théâtre prit le nom de théâtre des *Jeunes Artistes* ; un sieur Boirie, père de l'auteur, et Cailleau en furent directeurs ; plus tard, il passa entre les mains de MM. Foignet, père et fils ; et plus tard encore, dans celles de Robillon aîné, frère de Robillon jeune, qui administra pendant vingt-cinq ans le théâtre de Versailles, et auquel M. Carmouche, jeune homme de talent et d'avenir, a succédé depuis (1). Ce théâtre eut des phases brillantes et des époques malheureuses.

(1) M. Robillon jeune vient de reprendre la direction de Versailles, M. Carmouche s'étant retiré pour exploiter celle de la ville de Strasbourg.

Cuvelier, Hapdé, Hector Chaussier, Henrion (mort fou en 1808, Mellinet aîné, Leroi de Bacre. Rougemont, Dubois, Coupart, Morel, Philibert (Mouton), Jacquelin, Servières et notre bon ami Flocon Rochelle (que la littérature et le barreau viennent de perdre), y obtinrent tous de brillants succès.

Enfin Désaugiers vint !...

Désaugiers, le bon chansonnier, et le chansonnier bon, fit ses premières armes ou ses premières pièces sur le théâtre des Jeunes Artistes.

Il y donna *l'Entresol*, *les Deux Dévotes*, *le Testament de Carlin*, etc. Sur ce théâtre aussi, débuta Lepeintre aîné, qui jouait les arlequins et se fit remarquer dans le rôle de Maineau, de *Misanthropie et Repentir*, mis en vers par un poète nommé Rigaud.

Vers 1804 ou 1805, Lepeintre aîné, voyant que le théâtre allait mal, partit avec quelques uns de ses camarades, sous la tutelle d'un nommé Petit, qui enseignait la déclamation à nos comédiens.

Désaugiers et Jacquelin furent du voyage ; ils allèrent à Marseille, à Avignon. Désaugiers, ainsi que Molière, fut, dans la troupe, auteur, acteur et même chef d'orchestre.

Jacquelin se borna à l'humble emploi de souffleur.

En passant par Avignon, Désaugiers, jouant le père Thomas dans *le Club des Bonnes Gens*, chantait une espèce de ronde en deux couplets ;

le public, croyant qu'il y en avait trois, se mit à crier : Le troisième couplet ! le troisième couplet ! Désaugiers dit tout bas à son camarade : il n'y en a que deux ; mais le bruit redoublant, il improvisa un troisième couplet qui eut les honneurs du *bis*.

On pense bien que nos comédiens ambulants ne firent pas fortune, ils se séparèrent bientôt. Lepeintre aîné alla à Bordeaux, où il resta pendant dix ans, et de là revint à Paris au théâtre des Variétés. Lepeintre, on le sait, est aujourd'hui un de nos meilleurs comédiens.

En revenant de Marseille, Désaugiers, Jacquelin et quelques autres étaient dans un tel état de gêne, qu'il était temps qu'ils arrivassent à Paris. A quatre lieues de la capitale, leurs estomacs commençant à crier, et la caravane ne pouvant plus marcher, Désaugiers prit son violon, et pour retremper le courage de ses amis, leur joua des contre-danses jusqu'à la barrière. Ce fut là que Désaugiers, à qui il ne restait plus qu'un sou dans sa poche, acheta un petit pain, et dit en riant à Jacquelin, en le rompant en deux : Veux-tu l'aile ou la cuisse?

Est ce que ce mot ne vous fait pas rire et pleurer ? Moi, je le trouve plein d'ame et de sentiment.

Désaugiers voulait vivre, et il avait raison ; il ne pensait pas, en disant cela, que tant de gloire l'attendait plus tard. Si Désaugiers eût

désespéré d'un meilleur avenir, s'il eût cédé au délire qui dévore aujourd'hui tout ce qui est jeune, nous n'aurions pas, pendant trente ans, serré la main d'un honnète homme, nous n'aurions pas applaudi au théâtre des ouvrages si gais, si fous, si délirants ; il ne nous aurait pas laissé quatre volumes de chansons ravissantes, que l'on chantera en France tant qu'il y aura des bons vivants et du champagne.

Que Désaugiers a bien fait de vivre!

C'est un crime de se tuer avant d'avoir essayé la vie : on court le rixe de voler son siècle. Ah! fi! c'est de l'improbité!

Parmi les comédiens qui se firent un nom, et qui sortirent déjà grands d'espérance du théâtre des Jeunes Artistes, je dois citer en première ligne Monrose, le valet de Molière, de Regnard, de Dancourt; on applaudissait déjà son jeu si vif, si fin, si spirituel. Il a tenu à la Comédie-Française, où il débuta en 1815, après avoir fait huit ans partie de la troupe de Melle Raucourt en Italie, tout ce qu'il avait promis aux Jeunes Artistes.

Puis, venaient ensuite Grévin, Prudent, Deschamps, Véniard, Liez, Notaire, Auguste, les deux frères Lefèvre, Lorillard, Douvry, Lepeintre jeune, qui jouait à six ans les Cassandres comme un comédien consommé; on l'appelait le Chapelle des Jeunes Artistes. Il en a recueilli l'héritage; le public de la rue de

Chartres le lui prouve tous les soirs, puis encore un petit acteur du nom de Moreau, qui n'avait que 4 pieds 2 pouces ; il avait joué à l'Ambigu en 1786 ; il était déjà vieux. La misère l'avait réduit, en 1809, à se faire voir comme un nain sur les places publiques. Pauvre petit Moreau ! cher petit arlequin ! ayez donc du talent ! .. arrivez donc à soixante ans, pour que l'on aille vous voir moyennant deux sous, si l'on y va encore. Puis enfin, ce malheureux Basnage. Je n'oublierai certainement point Lafont ; notre célèbre violoniste faisait aussi partie de la troupe; il débuta dans *la Ruse d'Amour*, opéra.

Une actrice du nom de Rosette y chantait l'opéra d'une manière remarquable ; cette actrice se nomme actuellement madame Toby, et nous l'avons applaudie au théâtre du Palais-Royal. Une dame Verteuil, une demoiselle Amélie, qui s'est acquis en province une grande réputation ; une demoiselle Martin, madame Chabert, madame Vautrin, qui, toute jeune alors, jouait déjà les duègnes avec un talent distingué. Sous le nom de mademoiselle Galathée, une jeune et jolie personne s'y faisait remarquer ; plus tard, cette aimable actrice épousa Lepeintre aîné, elle revint avec lui au théâtre du Panorama ; cette comédienne avait beaucoup de charmes et possédait des qualités estimables. Elle est morte il y a quelques années. Enfin, cette rieuse Elomire, paysanne-type,

cornette-modèle, que Désaugiers rêvait peut-être déjà pour son *Dîner de Madelon.*

Le théâtre des Jeunes Artistes joua aussi son rôle politique Martainville, que j'ai déjà cité, y donna *les Assemblees primaires* ou *les Elections*, pièce d'une opposition virulente.

Les prisons n'étaient pas encore fermées, eh bien!... Martainville avait le courage de faire chanter dans cette pièce au portier du Comité révolutionnaire :

« A balayer le Comité,
» Je prenais bien d' la peine ;
» Mais je puis dire, en vérité,
» Qu'elle était toujours vaine.
» Tout était propre à s'y mirer,
» Grâce aux pein's les plus dures ;
» Mais dès qu'un membr' venait d'entrer,
» Il était plein d'ordures. »

Ce couplet, applaudi par une partie de la salle, fut sifflé par l'autre... On se battit dans le parterre; les jeunes gens, qui portaient alors des collets verts et des cadenettes, se montrèrent les plus violents à applaudir; il s'ensuivit des soufflets, des rixues, des duels; le lendemain, la pièce fut défendue. Un nommé Limodin, qui était alors un des chefs de la police, fait venir Martainville... Celui-ci ne se laisse pas intimider... Il répond que sa pièce sera rejouée, ou qu'il fera retentir tous les journaux de ses plaintes... Refus de Limodin de lever la défense. Que fait Martainville?... le lendemain, on lit pla-

cardée à la porte du théâtre des Jeunes Artistes et dans toutes les rues de la capitale une affiche-monstre, sur laquelle est imprimé : *Conversation* du citoyen Martainville, auteur *des Assemblées primaires* ou *les Élections*, avec le citoyen Limodin, secrétaire de la police. Là il rend compte de sa conversation de la veille avec Limodin ; vous pensez que l'on y retrouvait à chaque mot cet esprit, cette malice, ce trait incisif que Martainville possédait si bien. Entre autres griefs, Limodin lui reprochait d'avoir comparé *l'Assemblée primaire à une fille*... Enfin tout ce que Limodin lui avait dit la veille dans son cabinet, Martainville l'avait affiché publiquement, et le tout assaisonné de réflexions à faire pouffer de rire... La pièce n'en demeura pas moins sous le coup d'interdiction, et l'on vit sur l'affiche ce que l'on mettait alors, en attendant *les Assemblées primaires* ou *les Elections*, vaudeville du citoyen Martainville, suspendu par *ordre du gouvernement*.

Les réactions, à cette époque, étaient terribles au théâtre ; tous les jours, il s'y passait des scènes tumultueuses ; heureux lorsqu'elles se terminaient sans qu'il y eût duel ou mort d'hommes. Si vous voulez avoir une idée de ce que l'on chantait alors, dans les moments de réaction, prenez un vaudeville de ce même Martainville (1), vous y lirez :

(1) *Le concert de la rue Feydeau*.

« On peut analyser le crime,
» Car, tyran, voleur, assassin,
» Par un seul mot cela s'exprime,
» Et ce mot là, c'est jacobin. »

A la première représentation de ce vaudeville, un coup de pistolet chargé à balle fut tiré dans la salle ; par bonheur, il n'atteignit personne.

C'est aussi sur cette scène que Cuvelier et Hapdé donnèrent le *Petit Poucet*, ou l'*Orphelin de la Forêt*, mélodrame en cinq actes à grand spectacle, *orné de chants, danses et costumes nouveaux, évolutions militaires, avec incendie, pluie de feu, explosion et démolition de l'arène du tyran Barbastal.* Ce mélodrame était joué par la célèbre Julie Diancourt, qui n'était plus jeune, car elle avait débuté à l'Ambigu-Comique, du temps d'Audinot, et un acteur nommé Delorge, qui est mort fou.

Une aventure unique dans les fastes du théâtre arriva aux Jeunes Artistes le jour de la première représentation de la *Nonne de Lindemberg*, épisode de la *Nonne sanglante*, sujet tiré du roman du *Moine* Des malveillants commencèrent par répandre dans la salle des odeurs infectes ; toutes les femmes s'évanouissaient ; une cabale affreuse s'était formée contre la pièce : des sifflets on en vint aux cris, des cris aux mains ; le tumulte prit un caractère si effrayant, que l'autorité, pour éviter de plus grands malheurs,

se vit dans la nécessité de faire évacuer la salle. Madame Vautrin était garrottée à un arbre, et des voleurs la gardaient à vue. La panique fut telle, que les voleurs s'enfuirent épouvantés; madame Vautrin se sauva aussi; mais le châssis auquel elle était attachée ne voulant point la quitter, elle emporta l'arbre avec elle et courut jusque sur le boulevart, où, par bonheur, il se trouva un nouveau Milon de Crotone, qui fendit l'arbre sans y laisser son poignet.

Ainsi fut délivrée madame Vautrin, non pas poursuivie par un songe comme le père Sournois, mais par un peuplier, et qui pouvait, nouvelle Daphné, rester métamorphosée en arbre : peut-être, à la révolution de juillet, madame Vautrin aurait servi à faire une barricade.

Arlequin dans un œuf, *les Sirènes*, *le Chat botté* de M. Hapdé obtinrent de grands succès ; Foignet fils, directeur, y brillait comme acteur et comme chanteur.

Tantôt heureux, tantôt malheureux, le théâtre des Jeunes Artistes se soutint avec des efforts inouis. Ce fut vers l'année 1804 que les billets à vil prix furent inventés. C'était absolument comme à présent, on les jetait par paquets dans les boutiques, dans les maisons, dans les administrations publiques.

On allait aux Jeunes Artistes, moyennant huit sous aux premières et six au parquet ; c'était fort agréable, et j'en usais, moi, jeune

homme. Du reste, les petits théâtres, à cette époque, étaient, à peu de chose près, dans la même position où ils sont aujourd'hui.

Voilà qu'en 1807, époque du décret impérial, Bonaparte, qui gouvernait à la Dupuytren, trancha la difficulté, en faisant fermer bon nombre de salles de spectacle d'un seul coup, sans leur donner le temps de crier merci ; acte que je trouvai alors et que je trouve encore tant soit peu despotique de la part du grand homme (je lui en demande bien pardon au haut de sa colonne); mais il n'est pas permis à un roi, tel grand qu'il soit, de prendre la fortune et les établissements de ses sujets, sans les prévenir un peu d'avance : on donne huit jours aux domestiques pour chercher une place. Le décret impérial est daté de Saint-Cloud, 9 août 1807, et tous les théâtres abolis furent fermés le 15 du même mois, ce qui ne fait que six jours.

Quand le théâtre des Jeunes Artistes fut supprimé, je commençais ma pauvre petite carrière de vaudevilliste (puisqu'ils veulent absolument qu'il y ait des vaudevillistes ; moi je crois qu'il n'y en a pas, c'est un bruit qu'on a fait courir). Je venais d'y donner *Caroline de Lichtfield* et *la Javanière de Vincennes*, avec M. Simonnin. Ces deux pièces réussirent beaucoup, grâce à la rare intelligence de plusieurs des jeunes acteurs que j'ai cités plus haut. Une petite fille du nom de Louise, qui n'avait pas encore treize ans, joua le

rôle de *Caroline* avec un talent au dessus de son âge.

Aujourd'hui, quand je passe, au bout de vingt-huit ans, devant la maison où était mon pauvre petit théâtre des Jeunes Artistes, je regarde en arrière, et j'ai le cœur gros de voir les magasins de M. Jecker fils, successeur de son digne père, remplacer le foyer public ; je pleure quand j'entends le bruit des outils là où naguère j'entendais chanter les airs de Piccini, de Propiac et de Foignet.

Ne m'en veuillez pas, monsieur Jecker, je vous ai connu enfant ; personne plus que moi ne rend hommage à l'art de l'opticien, personne plus que moi n'apprécie le mérite des étuis de mathématiques, des boussoles, des aiguilles maritimes; j'aime les verres grossissants; j'aime les verres qui rapprochent certaines personnes ; j'aime quelquefois bien davantage ceux qui en éloignent d'autres ; j'aime les spectres solaires, les lorgnons doubles, les binocles, les chambres noires; j'aime surtout les vieilles lunettes dont se servaient nos pères, et dont je puis avoir besoin d'un jour à l'autre ; mais je voudrais encore que mon théâtre des Jeunes Artistes fût au coin de la rue de Lancry, dût le superbe Ambigu-Comique en froncer les sourcils dans son large pâté de pierres.

Croyez-vous donc, mon cher Ambigu-Comique, que *les Sirènes* auraient viré de bord

devant *Angot le marin?* Pensez-vous que le *Juif errant* aurait fait peur au *Petit Poucet*, qu'*Arlequin dans son œuf* aurait voulu ramasser quelques miettes au *Festin de Balthazar?* Non, non; ils ont eu leur temps, vous avez le vôtre, et voilà tout.

S'il revenait un Napoléon! mais n'ayez pas peur, il n'en reviendra pas; rien ne l'annonce pour l'instant du moins. Malgré cela, un temps arrivera où l'on dira : Le théâtre de l'Ambigu-Comique était en face de la rue où avait été bâti celui des Jeunes Artistes.

C'est le sort des hommes et des monumens de paraître et disparaître. Deux choses déduisent la vie et la mort : *esse et fuisse.*

LES FOLIES-DRAMATIQUES.

La chronique de ce petit spectacle sera courte et rapide, ses faits et gestes seront bientôt enregistrés; il ne compte aujourd'hui que cinq années d'existence. M. Allaux aîné, qui avait déjà obtenu le privilége du *Panorama-Dramatique*, obtint aussi celui des *Folies*... C'était, à cette époque, la récompense de travaux importants.

M. Allaux aîné, frère de celui qui avait remporté le prix de peinture pour aller à Rome, a été, de plus, l'inventeur du *Neorama*. Son jeune frère en avait exécuté les principaux dessins avec d'autres lauréats, parmi lesquels il faut placer Thomas, alors jeune peintre plein de sève et d'avenir, qui mourut il y a deux ans. Il existe entre lui et Carle Vernet un point de douloureuse ressemblance. Carle Vernet venait de recevoir le cordon de commandeur de la Légion-d'Honneur, lorsque la mort le frappa, et Thomas avait à peine été nommé chevalier du même ordre, lorsqu'il fut atteint d'une cruelle maladie qui l'enleva à son frère (1) et à ses amis. Il s'éleva d'abord quelques difficultés qui retardèrent l'ouverture des *Folies-Dramatiques*. Ce théâtre était appelé à remplacer sur le boulevart du Temple l'ancien Ambigu-Comique, transporté sur le boulevart Saint-Martin.

La salle nouvelle, très bien coupée, ajouta à la réputation que M. Allaux s'était déjà acquise comme peintre et comme architecte, car c'est sur ses plans qu'elle a été construite.

Lors de son ouverture, qui eut lieu le 22 janvier 1831, M. Léopold, homme de lettres, en était directeur; mais il ne le fut pas longtemps : il

(1) Thomas était frère de M. Gabriel, auteur d'un grand nombre de vaudevilles qui ont obtenu beaucoup de succès.

se retira après l'ouverture, et ce fut M. Mourier, homme de lettres aussi, qui lui succéda. M. Porte Lette, qui, sous le nom de Ponet, a attaché son nom à des ouvrages dramatiques ainsi qu'à plusieurs romans, ayant quitté le Cirque-Olympique dont il était régisseur, entra en cette qualité au théâtre des *Folies*.

Un prologue en vaudeville, *les Fous dramatiques* de M. Saint-Amand, et un mélodrame intitulé : *les Quatre Parties du monde*, d'un ancien comédien du boulevart, nommé Bignon, inaugurèrent le nouveau spectacle. La troupe se composait de jeunes acteurs que l'on avait recrutés dans la province et la banlieue ; quelques uns se firent remarquer par d'heureuses dispositions. — Palaiseau, qui montre du naturel dans les rôles de niais, Dumoulin et Rébard, que le théâtre des Variétés a pris chez lui ; Roger, Millet, Camille, etc. ; de jeunes actrices, mesdames Élise, Louise, Alphonsine, montrèrent de l'intelligence.

Mais deux comédiennes méritent une mention particulière : d'abord mademoiselle Théodorine, qui a déployé bien vite les germes d'un talent distingué, par sa tenue, sa manière de dire : elle a brillé à l'Ambigu, dans *Nabuchodonosor*, et joue actuellement au théâtre de la Porte-Saint-Martin, où elle s'est fait remarquer dans plusieurs ouvrages, notamment dans *Ritta l'Espagnole*. Elle devait débuter à la Comédie-

Française; ce début n'est sans doute que retardé.

Quant à Mlle Léontine, c'est bien la petite fille la plus cocasse, l'actrice la plus drôle , la plus bouffonne que je connaisse. Elle a commencé sa carrière dramatique au théâtre des Nouveautés; elle représentait un jeune élève dans *l'École de Brienne*, ou *le Petit Caporal*. Son allure est franche , hardie ; elle ne recule devant rien. — Elle ne trouve aucune difficulté. — Son débit est vif, son œil ardent...; sa démarche assurée, sa mémoire désespérante.... Elle affectionne les rôles les plus longs, et porte les jupons les plus courts. Dans *Gig-Gig*, elle faisait pâmer les habitués des Folies. Elle s'est acquis une telle réputation au boulevart que le gamin ne la voit point passer sans lui tirer sa casquette ; n'ayez pas peur qu'il la tutoie, il dit : Voilà mam'selle Léontine!.. Il la regarde béant..; il la hume, la respire..... Quand elle entrait en scène, un silence religieux régnait dans la salle; l'amphithéâtre était fasciné par son regard de basilic... On n'y aurait pas entendu casser une noix, croquer une noisette ..; et tant que Léontine était en scène, l'employé aux trognons de pommes pouvait se croiser les bras.. Léontine n'était interrompue que par les éclats de rire qui se prolongeaient en échos jusque sous le vestibule.

L'ouverture des Folies eut lieu six mois après la révolution de juillet... Le peuple était encore

dans la joie...; il régnait encore..., du moins au théâtre... J'ai assisté, un dimanche, à une représentation extraordinaire... Le peuple a demandé la *Parisienne*, puis il a crié vive la Charte..., puis vive Léontine!... Je crois que, si cette petite actrice l'eût bien voulu, elle aurait fait de l'émeute aux Folies-Dramatiques, et donné du fil à retordre aux sergents de ville... La petite Léontine a changé de théâtre, mais non pas de quartier; elle continue à la Gaîté ce qu'elle avait commencé aux Folies, et voulant prouver au gamin du boulevart qu'elle sait reconnaître l'enthousiasme qu'il a pour elle, le culte qu'il lui a voué..., elle a joué *la Gamine de Paris* avec une verve..., un laisser-aller qui feront époque au boulevart du Temple. Je ne serais pas surpris que cette petite fille ne devînt un jour une comédienne, et que le théâtre des Variétés ou du Palais-Royal ne la vît jouer avec succès quelques rôles à la Flore ou à la Déjazet.

Ce théâtre, dirigé avec intelligence, a réussi; mais il a été obligé, comme beaucoup d'autres, d'appeler quelquefois à son secours des acteurs de haute lignée; Frédérick-Lemaître lui vint en aide; cet habile comédien, voyant que, par un été brûlant, le boulevart du Temple était triste et désert, prit en pitié ce pauvre boulevart, témoin de ses débuts. Or, il alla trouver M. Mourier et lui dit : Vous souffrez... — Qui vous l'a dit?... — Je le sais. — Encore?

— Je le sais, vous dis-je !... et si vous voulez, je puis amener tout Paris à votre théâtre !... — Il fait bien chaud, répond le directeur en hochant la tête... — Bien chaud ?... bien chaud ?. . tant mieux... répond Frédérick...

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

— Vous croyez ?... — Sans doute, quand on le veut bien....

L'été n'a pas de feux, l'hiver n'a pas de glace.

Et là dessus, il lui montra le feuillet d'un manuscrit sur lequel on lisait : *Robert Macaire !!!*... A ces mots magiques, le directeur pétrifié...

Resta comme une pierre,
Ou comme la statue est au *Festin de Pierre*.

Il ne trouvait rien à répondre, tant sa joie était grande !... Il entraîne le comédien dans son cabinet, lui signe un engagement, met la pièce à l'étude, et voilà que la salle des Folies-Dramatiques n'est plus assez grande pour contenir la foule qui se presse à ses portes Ce théâtre ressemblait au tonneau des Danaïdes, toujours vide et toujours plein. Il est vrai de dire que Frédérick était vraiment fou dans cette folie ; jamais on n'a vu, et jamais peut-etre on ne verra chez aucun acteur tant d'audace unie à tant d'originalité.

Robert Macaire a tout résumé à lui seul. Dites?... que n'en a-t-on pas fait?... La poésie, la peinture, la musique, tous les arts se sont emparés de ce type. *Robert Macaire* restera comme une spécialité. *Robert Macaire* a détrôné toutes les renommées qui avaient brillé avant lui. *Jeannot* briserait sa lanterne en le voyant, *Nicodème* ne ferait plus sa révolution dans la *lune*, *Monsieur Vautour* resterait sous les *scellés*, *Cadet Roussel* lui dirait : Maître, veux-tu que je baise la poussière de tes bottes déchirées... Et *Jocrisse*.., ce ravissant Jocrisse!... oubliant que son nom a fait le tour du monde, s'écrierait avec la vieille naïveté de Montaigne : *Que sais-je?*...

A Frédérick-Lemaître a succédé, l'été suivant, Philippe, qui vint aussi braver la zone torride. Philippe y joua une pièce fort amusante de MM. Théaulon et Frédéric de Courcy : *Les Aventures de Jovial*... C'était encore cet *Huissier-Chansonnier*, qui avait tant fait rire aux Nouveautés... Ah! si tous les huissiers étaient aussi bons enfants que M Jovial, on aurait plaisir à faire des dettes, et Sainte-Pélagie serait un séjour fort agréable... ; on voudrait s'y faire mettre, rien que pour entendre des couplets écrits sur papier timbré .. Philippe attira aussi du monde à ce théâtre. Enfin, pour qu'il fût dit que tous les fous et toutes les folies s'étaient donné rendez-vous aux *Folies-Dramati-*

ques, Odry le balourd... y vint, après Philippe, donner des représentations extraordinaires. MM. Dupeuty et de Courcy se chargèrent de faire un *habit à la taille* de ce gros stupide. Or, devinez ce qu'ils firent de ce pataud si divertissant?... de cette tête de bois, si intelligente?... Vous connaissez tous les bras d'Odry?... les jambes d'Odry?... les cheveux d'Odry?... les yeux d'Odry?... le nez d'Odry?... Eh bien! devinez ce qu'ils ont fait de ces sortes de choses?... *Un homme à femmes!*... un *Alcibiade!*..... Oui, Odry, un homme à bonnes fortunes!... Odry, un mauvais sujet.., un roué!... Odry, un coureur de ruelles!... c'est drôle! avouons-le!

Malgré le nombre des théâtres et les mauvais jours; malgré les luttes incessantes qu'il eut à soutenir, ce spectacle s'est maintenu jusqu'à ce jour avec assez de bonheur, mais non sans faire de grands efforts. Parmi les ouvrages qui ont produit le plus d'effet aux *Folies,* citons: *la Cocarde tricolore*, des deux frères Cogniard. Cette pièce, indépendamment de la circonstance qui l'inspira, offrait de l'intérêt, de l'esprit et de la gaîté.

C'est depuis l'apparition de la *Cocarde tricolore* qu'a commencé pour ce théâtre une série d'ouvrages dont plusieurs auraient pu réussir sur de plus vastes scènes.

A dater de ce moment, des noms déjà connus dans les lettres paraissent sur l'affiche des

Folies. On y voit arriver à la file ceux de MM. Paul de Kock, Rougemont, Alexis Combrousse, Benjamin Antier, Francis Cornu, Anicet Bourgeois, Wanderburck, Le roy de Bacre, Dumersan, Brazier, Valory, Michel Masson, de Livry, Ferd. de Villeneuve, Maurice Alhoy, etc., etc.

La *Laitière de Belleville*, le *Parc aux Cerfs*, ou la *Fiancée de Chevreuse*, *Mon oncle Thomas*, la *Courte-paille*, les *Cuisinières*, l'*Amour et les Farces*, le *Marquis d'autrefois*; enfin le *Couvent de Tonningthon ou l'Amitié d'une jeune fille*, épisode de la révolution, qui joignait, au mérite d'offrir des situations fort attachantes, celui d'être bien joué par Palaiseau, Rébard, Royer, mesdames Camille et Théodorine; la petite Léontine, dans le rôle d'une bouquetière, y amusait beaucoup.

M. Mourier vient de s'adjoindre M. Hippolyte Cogniard pour diriger cette entreprise. L'intention de ces messieurs est de donner plus d'importance à ce théâtre; déjà des réparations et des embellissements ont été faits à la salle éclairée au gaz; de nouveaux sujets sont engagés; les ouvrages auront plus de portée; la mise en scène sera mieux soignée; souhaitons donc que ces projets se réalisent; le public et les entrepreneurs y trouveront leur compte. On aime à voir grandir et prospérer les entreprises à l'existence desquelles sont attachées tant d'existences.

THÉATRE DES JEUNES ÉLÈVES,

rue Dauphine.

Quand vous avez traversé le Pont-Neuf, salué la statue de Henri IV, et que vous entrez dans la rue Dauphine, vous ne vous doutez guère, en passant devant la maison n° 24, qui fait face à la rue du Pont-de-Lodi, que là, il y eut un théâtre, théâtre d'enfants qui ont presque tous jeté un grand éclat sur l'art dramatique.

Avant que le théâtre des Jeunes Élèves de la rue Thionville fût bâti, vers 1799 ou 1800, il y avait eu en son lieu et place une salle de vente, un club patriotique et un corps-de-garde.

Ce fut donc vers l'an VIII ou l'an IX de la république, qu'un sieur de Metzinger, menuisier en bâtiments, y fit construire une jolie petite salle de spectacle. Cette salle modeste contenait seulement deux rangs de loges, un orchestre, des baignoires, un petit parterre et deux loges d'avant-scène.

Un comédien nommé Belfort, qui tenait à Paris un bureau d'agence dramatique, ouvrit

ce spectacle ; plus tard, il s'adjoignit M. Constant Tiby, actuellement directeur du théâtre de Genève. Cette entreprise fut encore exploitée par MM. Dorfeuil et Pelletier de Volmeranges.

Belfort engagea des artistes de l'âge de six jusqu'à seize ans. Il prit pour instituteur Dorfeuil. On exerça d'abord les élèves dans la salle des Délassements comiques, boulevart du Temple.

On représentait sur le théâtre des Jeunes Élèves tous les genres, depuis la tragédie jusqu'au ballet-pantomime.

C'est là que furent joués pour la première fois *le Paysan perverti*, *Clémence et Waldemar*, *Tous les niais de Paris*, folie fort originale de M. René Perrin, qui donna aussi *Fitz-Henri*, ou *la Maison des Fous ; l'Amour à l'anglaise*, de M. Rougemont, *le Concert aux Champs-Élysées*, de M. Dumersan.

On y donnait beaucoup d'ouvrages du vieux répertoire, surtout des opéras comiques.

Ce théâtre eut aussi de petites guerres intestines à une époque où Pelletier de Volmeranges emmena une partie de la troupe jouer au théâtre Mareux, rue Saint-Antoine.

Vers la fin de 1805, MM. Belfort et Constant Tiby cédèrent leur théâtre à MM. Duport et Maxime de Rédon, qui ne purent tenir longtemps ; alors les acteurs se mirent en société, et

jouèrent jusqu'à la fermeture, qui eut lieu en juin 1807. Pendant les chaleurs, on emmenait quelquefois une partie de la troupe faire des tournées en province.

Cette salle, par la suite, fut utilisée; on y jouait la comédie bourgeoise, ou l'on y donnait des bals. En 1826, elle fut démolie et remplacée par une grande et belle maison.

Les auteurs qui travaillaient pour ce théâtre étaient d'abord : Félix Nogaret, plus connu sous le nom de l'Aristenète français, un des censeurs du gouvernement impérial.

Ce vieillard était bien le censeur le plus censeur de tous les censeurs ; les plaisanteries les plus innocentes lui paraissaient des monstruosités.

M. de Rougemont avait donné au Vaudeville une pièce intitulée : *les Amants Valets* ; M. Dubois, magistrat honorable et homme très spirituel, était alors préfet de police. Dans sa pièce, M. de Rougemont avait indiqué, parmi les personnages, Dubois, *valet fourbe et intrigant*. Le censeur raya ce nom, et mit en marge du manuscrit : « Changez le nom de Dubois, par respect pour M. le préfet de police. »

Le même censeur disait aux auteurs qui bataillaient pour obtenir un mot ou un couplet : « Messieurs, ça vous est bien facile à dire ; mais, quand le ministre m'aura donné un coup

de pied dans le .... me le rendrez-vous ?. .. »

C'était, du reste, un fort honnête homme, vivant d'une façon originale, ayant assez d'instruction et ne manquant point d'esprit ; mais il ne pensait pas que l'on pût censurer une pièce de théâtre sans lui faire de larges amputations.

Ensuite venait le chevalier de Cubières-Palmézeau, si connu par ses *baisers* et ses *tragédies;* cet homme eut le courage de refaire *Hippolyte* après Racine. C'était lui que feu Antignac désignait, quand il disait dans une chanson :

Puis sur la scène, à la sourdine,
Un auteur qui n'a pas de nom,
Pour nous faire oublier Racine,
Vient de ressusciter Pradon.

Puis Pelletier de Volmeranges, faiseur de drames larmoyants, dont les phrases étaient d'une longueur incommensurable.

Un jeune enfant lui répondit un jour le mot du soldat romain :

« Vous vous plaignez que je ne sache pas votre rôle en huit jours ; vous qui l'avez écrit, je vous le donne en quinze. »

Cet auteur a pourtant fait quelques ouvrages qui eurent de grands succès, entre autres : *Les Frères à l'Epreuve* et *le Mariage du Capucin.*

Enfin, M. Aude, père des *Cadet Roussel*, Moline, Rouhier-Deschamps, Brunot, rédacteur

des *Petites-Affiches*; Duport, Defresnoi, Coupart, Décourt, Grétry, neveu du grand compositeur.

Madame Belfort, femme du directeur, y fit représenter *le Saut de Leucade* et *la Famille portugaise.* La comtesse Fanny de Beauharnais y donna aussi plusieurs ouvrages.

L'orchestre était dirigé successivement par les sieurs Raymond, Roselly, Cuisot (père de l'actrice), Arquier, Bianchi et Naud t ; ce dernier est actuellement musicien au théâtre des Variétés.

C'est sur le théâtre des Jeunes Elèves que fut représenté pour la première fois un ouvrage intitulé : *Gibraltar*, de M. Charles Maurice, rédacteur-propriétaire du *Courrier des Théâtres*. Cette pièce en cinq actes était composée ainsi : premier acte, tragédie ; deuxième, opéra-comique ; troisième, mélodrame ; quatrième, comédie en vers libres, et cinquième, en vaudeville. C'était toujours la même action, toujours les mêmes personnages. C'est le premier ouvrage de ce genre d'originalité qui ait été joué.

Firmin a commencé sa carrière dramatique aux Jeunes Elèves. Firmin fut tout jeune ce qu'il a toujours été, vif, bouillant, impétueux... C'est l'acteur des sentiments exaltés, des larges passions ; l'acteur qui remue, qui entraîne les masses. Il a réchauffé parfois des œuvres un peu froides, et certains auteurs lui ont dû sou-

vent des succès qu'ils n'auraient pas obtenus avec un comédien moins chaleureux et moins emporté que lui.

Fontenay s'est élancé du même théâtre sur la scène du Vaudeville. C'est un comédien plein de tact, de prudence ; un acteur aux manières polies, au jeu posé, soignant son costume comme son débit, et composant un rôle à merveille. Il s'est fait remarquer dans beaucoup d'ouvrages.

Une foule de jeunes talents escortaient les notabilités d'alors. Desprez, le fils de l'acteur qui jouait les confidents au Théâtre-Français ; Roussel se montrait déjà bon comédien dans Soliman *des Trois Sultanes*, et le chevalier de *la Fee Urgèle.* Roussel a joué depuis à Louvois et au Gymnase.

Lemonnier sortit aussi des Jeunes Elèves pour aller à Rouen, et vint occuper à l'Opéra-Comique la place que ses talents, sa bonne tenue l'appelaient à remplir. Guénée qu'on a vu au Vaudeville et aux Nouveautés; Edouard, Ozannes, Pélissier, qui furent aussi à Louvois et à l'Odéon ; Clément, qui joua longtemps à Versailles ; Lepeintre cadet ; puis un enfant qu'on appelait Tourin, et qui jouait *le Chaudronnier de Saint-Flour* comme l'acteur le plus exercé, ont été aux *Jeunes Élèves.*

Les femmes l'ont emporté par le nombre, et presque toutes sont devenues des actrices d'une

haute portée. Je place en première ligne madame Rose Dupuis, cette belle et bonne comédienne, si pleine de graces, de sensibilité, actrice dont le charme est inexprimable, dont la voix est douce comme la cloche lointaine de l'ermite quand elle appelle à l'*angelus*....

Diriez-vous pas que sur la scène elle est chez elle? qu'elle cause avec ses amis? qu'elle donne des ordres à sa famille?.... C'est encore un dernier parfum qui s'exhale du grand théâtre fondé par Poquelin, valet de chambre du grand roi.

Madame Régnier, qui jouait les duègnes à douze ans, comme plus d'une comédienne à quarante, actrice au jeu fin, au débit vif, pressé, spirituel, au style bien ponctué, bien accentué, possédant, par intuition, Molière, Regnard, Lesage et tous les grands écrivains.

Mademoiselle Motté, qui se fit applaudir comme cantatrice dans toutes les capitales; elle chantait si bien le bel air de *Montano et Stéphanie : Oui, c'est demain, demain que l'hyménée*, qu'on la surnomma *Montano*. Sobriquets d'artistes, vous valez mieux que certains noms!

Puis venait Henriette Cuisot, cette grande brune à l'œil vif et noir, au regard de feu, à la démarche hardie, chantant le vaudeville avec abandon, enlevant un couplet avec une adresse inconcevable. Cuisot, bonne cama-

rade, toujours naïve, quelquefois spirituelle, cette pauvre Henriette est morte dans l'isolement; sa mort fut si spontanée, que ses camarades n'eurent pas le temps d'en être prévenus. Elle s'en alla toute seule, elle qui avait vu tant de fois la foule sur ses pas. C'est amer! Pauvre femme!

Aldégonde, petite actrice agaçante, mettant beaucoup d'esprit dans son jeu; elle avait joué la comédie au théâtre Molière, quand il avait pris le nom de Variétés étrangères, sous la direction de M. Boursault; elle annonçait tant de dispositions, qu'on l'avait surnommée la petite Mars du quartier Saint-Martin.

Adèle Lemonnier, sœur du comédien dont je viens de parler, épousa M. Boussigne, artiste dramatique; de cette union naquit madame Thénard du Vaudeville, talent héréditaire! transmission du sang!

Une toute petite fille, entrant à peine dans l'adolescence, portant une jolie figure pâle, mais ronde, mais douce, mais charmante, yeux vifs, sourire gracieux, maintien décent: Pauline était son nom. La première fois que je la vis, elle jouait l'Amour dans une féerie; on la retirait d'une corbeille de fleurs. Si bien que d'abord on ne la reconnaissait pas.

Mademoiselle Pauline, étant encore enfant, apportait déjà ce soin, cette exactitude qu'elle a toujours conservés depuis; peu d'actrices ont

porté la cornette avec plus de mignardise, le bavolet avec plus de gentillesse : c'était une charmante *laitière suisse*, une suave *rosière*.

Toujours bien soignée, bien corsée, bien épinglée ; jouant un rôle à la centième représentation comme à la première, espèce de marquise en cotillon rouge ; elle aurait mis des mouches dans *Perrette*, qu'avec sa jolie figure ça n'aurait pas été un contre-sens.

Puis une Virginie Legrand, qui plaît en province ; puis une Agathe Martin, qui est devenue une excellente danseu-e ; puis une belle personne du nom d'Arsène, qui se fit distinguer au Vaudeville, à côté de mademoiselle Betzi, sa jolie sœur. Mademoiselle Betzi, retirée du théâtre, vient, jeune encore, de succomber à une maladie longue et douloureuse : fosse fraichement ouverte !.... terre mouvante !.... silence et respect!....

Puis une jeune personne du nom de Mitonneau, qui jouait les duègnes, et que l'on applaudissait à la Gaîté il y a quelques années ; enfin une autre petite duègne, appelée la petite Bardoux, qui phrasait à merveille. Presque tous ces enfants demandaient à faire les vieux ; c'était vraiment original de les voir se grimer la figure avec des épingles noires et du charbon brûlé.... Cette petite Bardoux était impayable dans madame Pernelle, quand elle disait : *Marchons, gaupe! marchons!*

Attention, messieurs et mesdames! que la trompette sonne, que le tambour batte aux champs; pavoisez vos fenêtres, sablez le devant de vos portes pour voir passer... *Fretillon!*... vous ne vous y attendiez point, n'est-ce pas? Eh! oui, c'est Virginie Déjazet que je vous annonce; Virginie, la spécialité de l'époque, la femme par excellence, la comédienne excentrique; oui, Virginie qui est aussi sortie de cette brillante pépinière! Je la vois encore dans *Fanchon toute seule*. C'était déjà une actrice. Elle n'était guère plus grande que sa vielle. Après la pièce, on se la passait de main en main dans les loges, pour lui donner des bonbons. Quand elle entrait en scène, son œil perçant mesurait l'espace qui la séparait du public, avec cette assurance que donne un grand courage. Dans le présent, elle voyait l'avenir; rien ne l'effrayait, rien ne l'arretait. Elle semblait dire comme César: *A moi le monde!* Virginie est une heureuse exception, elle peut tout dire et tout faire, parce qu'elle ne dit et ne fait rien comme une autre.

Elle chante le couplet comme Désaugiers le chantait au caveau moderne; elle danse comme Taglioni, fait des armes comme Grisier; elle est femme, elle est homme, elle est tout ce que vous voulez.... Elle parle toutes les langues, tous les idiomes, tous les baragouins, ça lui est bien égal à elle.... Elle a été tout ce

qu'il est possible d'être ; villageoise, grisette, reine, impératrice, page ; elle a été Henri IV, Louis XII, Louis XIII, Louis XV ; elle a été J.-J. Rousseau, Voltaire. Virginie a été décorée des ordres de tous les souverains de l'Europe ; elle a porté le bonnet de la liberté et le petit chapeau du grand homme.... En voilà des extrêmes ! Elle s'est battue à Wagram, a été blessée à Eylau, a défendu les buttes Saint-Chaumont ; je crois même qu'elle a signé comme maréchal de France les capitulations de 1814 et 1815!

Je l'ai vue dans la même soirée porter la capote de Napoléon et la veste du gamin ; je l'ai entendue dire : « Soldats, votre empereur est content de vous ! » et, l'instant d'après, s'écrier : « Ah ! c'te tête ! » Eh bien ! je puis vous affirmer qu'elle était sublime dans les deux rôles.

Allons, Virginie, à toi le rire, à toi le théâtre! sois toujours gaie, bonne, folle, toujours entraînante, toujours délirante ! mousse, mousse comme le champagne ! retombe en gerbes éblouissantes! éparpille-toi en bons mots !.... et les générations futures s'écrieront : Il y eut un César, un Capitole, un Alexandre, une colonne, un Bonaparte et une Virginie Déjazet !....

THÉATRE DE LA CITÉ.

Voici venir un théâtre fondé sur les ruines d'une des plus vieilles églises de Paris.

Saint-Barthélemy fut d'abord chapelle du Palais, puis église royale et paroissiale. Elle était située rue de la Barillerie, en face du Palais de Justice.

Le comte Eudes, élevé à la dignité de roi, la fit construire ou réparer en 890, 891. En 915, Salvator, évêque d'Aleth, en Bretagne, craignant les effets de la guerre que faisait Richard, duc de Normandie, à Thibaud, comte de Chartres, vint y déposer une grande quantité de reliques, parmi lesquelles on comptait les corps de dix-huit saints.

Cette église porta quelque temps le nom de Saint-Magloire; mais, en 1140, elle prit celui de Saint-Barthélemy, qu'elle conserva jusqu'à son entière extinction qui arriva en 1787.

D'abord, quelques pierres se détachèrent des piliers du chœur; voyant que l'édifice menaçait ruine, on enleva à la hâte les vases sacrés et tous les objets les plus précieux, et peu de temps

après l'église s'écroula avec un fracas épouvantable.

On se mit tout de suite à la reconstruire ; déjà le portail était terminé, déjà les piliers de la nef s'élevaient, lorsque la révolution vint suspendre les travaux.

Saint-Barthélemy prévoyait-il que son église deviendrait un lieu de plaisir et de licence? Etait-ce un avertissement qu'il voulut donner aux impies, en s'écroulant juste à l'époque d'une révolution qui devait renverser les autels et faire de tous les lieux saints d'horribles lupanaires?...

D'un autre côté, le peuple de Paris, à qui le nom de Saint-Barthélemy avait porté malheur en 1572, voulait-il prendre sa revanche deux cents ans après, en choisissant la demeure du saint malencontreux, pour y effacer les traces de sang par d'ignobles saturnales?

Le *théâtre de la Cité* fut bâti vers 1791, par un architecte nommé Lenoir (1) et Saint-Elme, son neveu, qui l'administrèrent pendant quelque temps avec intelligence. Beaucoup d'ouvrages du répertoire du théâtre des Variétés amusantes, situé au Palais-Royal, près la galerie de Bois, y furent transportés; grand nombre

(1) Celui qui fonda le musée des Petits-Augustins, et à qui l'on est redevable de la conservation d'un grand nombre d'anciens monuments.

de comédiens du même théâtre formèrent le noyau de la nouvelle troupe de la Cité. Comme on avait conservé quelques restes des vieux bâtiments, on arrivait dans la salle par plusieurs corridors tristes et sombres; il y avait sous le vestibule, dans ces longues galeries, quelque chose qui sentait l'odeur du cloître...; quand je traversais, en 1805, ces voûtes silencieuses pour aller faire répéter un de mes premiers vaudevilles, il me semblait toujours voir un saint fantôme se dresser devant moi, et me dire en secouant la poussière de son linceul : « Jeune homme! où vas-tu?»

Bien que ce spectacle fût situé dans un des quartiers les plus populeux de Paris, sa destinée ne fut jamais brillante; dans l'espace de quinze ans, il fut ouvert et fermé vingt fois. On y essayait tous les genres, et pas un ne pouvait s'y acclimater.

Le 20 octobre 1792, le théâtre s'ouvrit par une représentation au bénéfice des citoyens de la ville de Lille. On y joua *la Mère rivale, la Nuit aux Aventures*, et *Tout pour la Liberté*.

A dater du 23 brumaire an II de la république (1793), ce théâtre quitta le nom de théâtre du Palais, et prit celui de Cité-Variétés. Le mot palais blessait sans doute les oreilles de nos républicains farouches, qui, plus tard, se laissèrent apprivoiser par des dignités, des rubans et des places.

Dans l'origine, on y jouait des drames, des comédies et des opéras. Les auteurs qui se consacrèrent le plus à ce théâtre étaient : Dumaniant, Picard, Pigault-Lebrun, Desforges, Patrat, le Cousin Jacques, Pianterre, Aude, Tissot, Dorvigny, Plancher Valcour (qui, comme on l'a vu, s'était fait appeler Aristide), Martainville, Dorvo, Pompigny, Camaille Saint-Aubin, Armand Charlemagne, Ducray-Duménil, Cuvier, Sevrin, Armand Gouffé, Georges Duval, Henrion; plus tard, Hapdé, Servières, Rougemont, Dumersan, Moreau, etc.

Il existe peu de théâtres à Paris qui aient compté autant d'acteurs de réputation. Les principaux étaient : Beaulieu, Saint-Clair, Pélicier, Barotteau, Frogère, Varennes, Brunet, Tiercelin, Closel, Duval, Villeneuve, Armand Verteuil, Cartigny, Mayeur, Tautin, Laffitte, Bithmer, Raffille, Gougibus, Dumont et Frédéric; Faure, actuellement à la Comédie-Française, y dansait dans les pantomimes. Comme actrices, mesdames Potier, sœur de notre grand comique, Saint-Clair, Pélicier, Leloutre, Tabraise aînée, Tabraise cadette, Cartigny, Julie Pariset, Chénier, Lacaille, Destrées, Cléricourt, Roseval, la petite Frogère, etc.

On a remarqué que le théâtre de la Cité, construit sur l'emplacement d'une église, fut celui où l'on joua le plus de pièces révolu-

tionnaires, et surtout le plus d'ouvrages dirigés contre la réligion et les prêtres.

La folie de Georges, *Marat*, ou *l'Ami du Peuple; le Tombeau des Sans-Culottes*, *la Mort de Beaurepaire*, *les Moines gourmands*, *les Dragons et les Bénédictines*, *les Dragons en cantonnement*, *A bas la Calotte*, *l'Esprit des Prêtres*; on y rejoua aussi *le Jugement dernier des Rois*, de Sylvain Maréchal, auteur du fameux *dictionnaire des Athées*. Dans cette pièce, on voyait la czarine danser la gavotte avec le pape.

Le libraire Barba y débuta, en 1795, par le rôle de Frontin, dans *Guerre ouverte*. L'acteur Michot et la jolie comédie des *Étourdis* d'Andrieux avaient monté l'imagination du jeune libraire Cependant il quitta bientôt la scène pour se livrer entièrement à son commerce; mais il était écrit que Barba devait occuper une place honorable dans l'histoire de notre théâtre; car cet éditeur infatigable a jeté dans le monde littéraire plus de six millions d'exemplaires de tragédies, comédies, opéras, ballets, pantomimes, libretti, programmes, etc. Barba vivra comme Barbin.

Une aventure originale précéda sa retraite. Un jeune homme ayant attaqué sa personne et son commerce dans un journal rédigé par Lepan, Barba (1), dont on connaît les forces athlétiques,

(1) C'est lui qui m'a communiqué cette anecdote.

le guetta un soir à la sortie du spectacle ; après s'être bien assuré qu'il était l'auteur de l'article diffamatoire, il l'étreignit dans ses bras, comme le serpent de la fable enlaça les fils de Laocoon; puis il se laissa glisser par terre en l'entraînant sur lui ; après lui avoir infligé une forte correction, Barba se mit à crier au secours. La garde arriva, on emmena les deux champions au poste du Pont-Neuf, et l'on allait conduire le malheureux jeune homme à la préfecture, lorsque Barba intercéda pour lui; le battu fit des excuses au battant, et l'affaire en resta là.

Martainville débuta aussi au théâtre de la Cité, dans *Frontin tout seul*, ou *le Valet dans la Malle*, vaudeville d'Ernest Clonard. Si Martainville n'obtint pas de succès comme comédien, il s'en est dédommagé comme auteur et comme publiciste. Aussi disait-il souvent : « Je » me sens toujours porté à l'indulgence quand » je parle des comédiens qui ne sont pas bons, » car je me rappelle que j'étais bien mauvais! »

Un auteur fit représenter à la Cité *l'Époux républicain*. Un mari dénonçait sa femme au comité révolutionnaire comme aristocrate. Après la représentation, on demanda l'auteur, qui parut en carmagnole, le bonnet rouge sur la tête, salua le public et dit d'une voix émue :

« Citoyens, je n'ai pas eu de mérite en traçant » ce petit tableau patriotique ; quand le cœur » conduit la plume, on fait toujours bien, et je

» suis sûr qu'il n'y a pas dans la salle un mari » qui ne soit prêt à faire comme mon *Époux* » *républicain.* »

Une salve d'applaudissements accueillit cette singulière harangue conjugale. Quel délire !....

Plus tard, la réaction fut violente ; un avocat nommé Ducancel donna *l'Intérieur des Comités révolutionnaires*, ou *les Aristides modernes*. Cette satire sanglante d'une sanglante époque obtint un succès de fureur ; deux cents représentations ne suffirent pas aux Parisiens pour satisfaire leur avide curiosité.

Brunet, nouvellement arrivé de la province et qui avait débuté au théâtre de la Cité, jouait dans cette pièce le rôle de Vilain, le portier du Comité révolutionnaire. Quand Manlius-Torquatus lui disait : « Viens ici, Vilain ; il me prend envie de » te débaptiser... Il faut que je te nomme Tor- » quatus. » Brunet répondait avec son ingénuité connue : « Du tout..., par exemple !... qu'est- » ce que ma marraine dirait ?... Vilain je suis, » et veux rester Vilain. »

La pantomime est le genre qui fit le plus d'argent au théâtre de la Cité. C'est là que furent représentés *la Mort de Turenne*, *le Damoisel et la Bergerette*, *la Fille Hussard*, *les Tentations de saint Antoine*, *les Incas*, *l'Homme vert*, *Turlututu, Empereur de l'Ile-Verte* et *le Mogol*, ou *la Fête du Sérail*. Les chevaux de Franconi

y obtinrent un grand succès et y firent d'excellentes recettes. On les faisait figurer dans les pantomimes, ce qui donnait beaucoup d'attrait à ces sortes de représentations.

Un soir, un des plus beaux acteurs de la troupe, je veux dire un des plus beaux chevaux, le jeune premier, tomba dans l'orchestre et faillit se casser la jambe, il en fut quitte pour garder l'écurie pendant huit jours, et reparut plus superbe que jamais. Sa rentrée fut annoncée sur l'affiche et le public s'y porta en foule. L'acteur équestre reçut des spectateurs un accueil qui dut lui prouver combien il était aimé. Il fut redemandé après le spectacle, et peu s'en fallut qu'on ne lui jetât des vers et des couronnes.

Dans un charmant vaudeville de Dieulafoi, Jouy et Longchamps, appelé *le Tableau des Sabines*, et représenté à l'Opéra-Comique national, le 9 germinal an VIII, Dozainville chantait le couplet que voici, en parlant des pièces où les chevaux de Franconi paraissaient :

L'auteur de ces beaux intermèdes,
Aux passions sait mettre un frein,
Avec des acteurs quadrupèdes,
L'intrigue doit aller bon train.
Par malheur pour la troupe équestre,
On m'a dit que ce mois dernier,
Le trop fougueux jeune premier
S'est laissé tomber dans l'orchestre.

En l'an x (1802), des chanteurs allemands

exploitèrent la salle de la Cité, qu'ils appelèrent *théâtre de Mozart*. On y donna plusieurs opéras du pays : *le Menteur des Cours*, *le Visionnaire*, *le Mari jaloux*. L'ouvrage le plus important fut *le Miroir d'Arcadie*, opéra du compositeur Sysmeir, et surtout *l'Enlèvement du Sérail* de Mozart. Les chanteurs qui s'y firent entendre étaient : Hoffmann, Reiner, Walter, Cindler : les dames Welner, Renier, Luders. Ce spectacle ne réussit pas. Les bouffes commençaient à s'acclimater chez nous ; les Piccini, les Sacchini avaient commencé la révolution musicale que Rossini devait achever plus tard.

Ainsi que je l'ai dit, le théâtre de la Cité eut des phases malheureuses ; il subit tous les modes de direction, il fut même dirigé par une compagnie d'acteurs-sociétaires.

Vers la fin de l'année 1805, l'acteur Beaulieu tenta de relever le théâtre de la Cité. Comme il avait eu une grande réputation dans les niais (c'est lui qui avait créé *Cadet Roussel*, *l'Enrôlement supposé*, et le fameux *Ricco*), Beaulieu espérait que le public se ressouviendrait de lui ; mais le public est oublieux de sa nature, cet acteur avait vieilli, de jeunes réputations surgissaient, Brunet avait grandi, Brunet était à l'apogée de sa gloire.

Beaulieu avait une imagination ardente ; quand il prit le théâtre de la Cité, il dit à quelques uns de nous, qui étions les jeunes hommes d'alors : « Je brûle mes vaisseaux.. , et si je

» ne réussis pas, je me brûle la cervelle. »

Nous le rassurions en le plaisantant, et nous lui donnions des espérances que nous étions loin d'avoir. Voilà qu'un jour Beaulieu conçoit le projet d'étonner la capitale, il nous annonce sérieusement l'intention où il était de se montrer dans un rôle tragique.

Nous ne pouvions croire à cet acte de folie; mais un matin on lit dans Paris : « *Mahomet*, tragédie de Voltaire, dans laquelle le citoyen Beaulieu remplira le rôle de Mahomet, suivi de *l'Enrôlement supposé*, comédie de Guillemin, dans laquelle le citoyen Beaulieu remplira celui de Guillaume. »

A cinq heures du soir, une foule immense assiégeait les portes du théâtre de la Cité. Sept heures sonnent, la toile se lève, Beaulieu paraît ceint du turban, le poignard à la hanche gauche; un silence profond règne dans la salle, à peine osait-on respirer. Pendant la première scène, l'acteur étonne par quelques éclairs, une tirade débitée avec chaleur entraîne les applaudissements; mais bientôt le naturel revient; l'acteur s'intimide, s'embarrasse, quelques gestes grivois trahissent le niais par excellence, et avant la fin du troisième acte Mahomet est forcé de quitter la scène; la veste de laine remplace le dolman damassé, une perruque rousse succède au turban, la prose de Guillemin tue les vers de Voltaire, et le

public, fâché d'avoir affligé un acteur qu'il avait tant aimé, le redemande après la petite pièce; mais le coup était porté! *Mahomet* avait tué *Guillaume*. Quelque temps après, Beaulieu, qui était tombé dans une mélancolie profonde, se brûla la cervelle par une belle journée d'été.

Il était environ quatre heures de l'après-midi; j'allais au théâtre; Beaulieu logeait au deuxième étage sur le devant dans la maison du café qui existe encore aujourdui. Je débouchais par le Pont-au-Change, j'étais sur la place du Palais de Justice, vis à vis le théâtre; j'aperçois Beaulieu à sa fenètre, je lui fais un signe de loin, il y répond. A peine ai-je fait quelques pas, que j'entends la détonnation d'une arme à feu... C'était l'infortuné comédien qui avait cessé de vivre.

Je me rappelai alors qu'il nous avait dit: « Si » je ne réussis pas, je me tue!... »

Après la fermeture définitive, la salle de la Cité reprit le nom des Veillées, ensuite elle s'appela le bal du Prado, nom qu'elle a toujours conservé depuis.

Le foyer public, et plusieurs autres pièces, sont devenus des loges de franc-maçonnerie. Dans la plus belle, on voit encore un trône et deux fauteuils dans lesquels se sont assis Napoléon et Joséphine, qui y présidèrent une fete d'adoption donnée par le maréchal Lannes et le général

Poniatowski, qui, tous les deux, étaient vénérables de loges.

Il existe à l'entresol un joli petit théâtre bourgeois, où l'on jouait la comédie en société; mais conformément aux ordonnances, M. le préfet de police fit défendre, en 1825, d'y donner des représentations.

Les machines du théâtre furent achetées, en 1808, par M. Bourguignon, directeur de la Gaîté; elles ont été consumées dans l'incendie de 1835, attendu que tout doit finir. Sous la galerie qui conduit de la rue de la Vieille-Boucleric au quai aux Fleurs, on a construit de petites boutiques qui, malheureusement, sont inhabitées; ce lieu étant trop sombre et point assez fréquenté. Les dessous du théâtre sont aujourd'hui transformés en espèces de caves qui servent de serres chaudes, et dans lesquelles les jardiniers et les pépiniéristes déposent, après leur marché, les fleurs et les arbustes qu'ils n'ont point vendus.

Au milieu de ce grand bouleversement, quelques vieilles colonnes sont restées debout.., de vieux chapiteaux sont demeurés en place... Dans une petite cour on remarque deux ou trois débris de pierres tumulaires qui servent de pavés.

Hélas! peut-être moi-même ai-je foulé aux pieds les noms effacés de quelques martyrs, ou ceux de quelques saints évêques!...

Voilà tout ce qui reste aujourd'hui de l'église de Saint-Barthélemy, édifiée ou réparée par Eudes, roi de Paris.

Qui sait si la Terreur, qui a fouillé les tombeaux, déchiré les suaires, fondu les cercueils, éparpillé les os des morts pour danser à l'entour, n'a pas oublié dans un coin obscur du théâtre quelques unes des saintes reliques que l'évêque d'Aleth y vint déposer lui-même ?...

Pourquoi réveiller les morts ?... je regarde les saints comme fort étrangers aux crimes de la terre ; j'aurais voulu que les autels et leurs tombeaux fussent respectés... Je n'aurais jamais voulu voir un lieu consacré au culte devenir un théâtre de mélodrame ou de pantomime, et les chevaux de Franconi hennir et piaffer tout juste à l'endroit où l'on avait célébré les saints mystères.

Paris sera toujours assez grand, ce n'est pas la terre qui manque.

Ah! laissez nos vieilles églises tomber en ruines si vous le voulez; mais respectez toujours leurs pierres noircies par le temps, et les ossements qu'elles recouvrent.

Oui, je le répète, conservez toujours purs les asiles fondés pour la prière. Est-il un homme qui puisse dire : *Jamais je n'aurai besoin de prier ?...*

RAMPONNEAU.

On s'est beaucoup plu, depuis quelques années, à faire revivre les grandes célébrités théâtrales, et l'on a peut-être un peu trop négligé les petites.

Gloire aux grands noms !... c'est justice !..... Mais en faisant l'éloge des officiers, n'oublions pas les soldats. Que les Garrick, les Lekain, les Talma, les Larive, les Saint-Prix, les Molé, les Dugazon, les Fleury soient nos dieux de première classe, j'y consens; je suis prêt à brûler de l'encens aux pieds de leurs autels. Que les Desgarcins, les Lecouvreur, les Sainval, les Devienne, les Raucourt, les Joly, les Contat, les Duchesnois et tant d'autres femmes illustres reçoivent des couronnes après leur mort, et même de leur vivant, je suis trop galant pour leur refuser des fleurs... Ah! couvrez-en leurs fronts et leurs tombeaux..., je ne dirai jamais : Assez! Mais, je le répète, ne soyons pas ingrats envers des noms moins grands. Nos pères leur ont dû des plaisirs, nous leur devons bien quelques souvenirs aussi.

Voilà qui est bien grave : à propos de Ram-

ponneau ; on va me dire : Qu'a de commun un cabaretier des Porcherons avec les noms fameux que vous venez de citer? Je répondrai : Ce nom de cabaretier se rattache à l'histoire de la comédie, il doit etre enregistré comme les autres.

Si Ramponneau n'eût vendu que du vin à six sous, s'il se fût borné à faire danser les ouvriers le dimanche et le lundi, certes ce serait une irrévérence grande de meler son nom à ceux que je viens de citer, mais ce cabaretier a eu l'intention d'etre acteur; c'en est assez pour qu'il mérite une mention honorable, surtout dans un ouvrage qui a mis sur son frontispice : *Histoire des petits Théâtres*.

D'ailleurs sa biographie se rattache à celle des auteurs et des comédiens de son époque.

Grégoire Ramponneau, qui régnait aux Porcherons, vers l'an de grâce 1770, a laissé un nom impérissable, parce qu'il est arrivé jusqu'à nous, en passant de bouche en bouche. On trouve encore son image dans plus d'un cabaret, à côté de celle de l'empereur. N'est que l'un est monté sur son cheval de bataille, et que l'autre est à califourchon sur un tonneau.

Ramponneau a été célèbre pendant longtemps ; il a frayé avec toutes les notabilités dansantes, mangeantes et buvantes du boulevart du Temple : c'était le Baleine des Porcherons.

Taconnet, qui a laissé des souvenirs au théâtre, comme acteur et comme auteur, allait

souvent, avec son camarade, le fameux Constantin, à la guinguette de Ramponneau-Grégoire.

C'est peut-être à ce nom-là que nous devons la résurrection du refrain que chante Blondel, dans *Richard Cœur-de-Lion.*

« Moi, je pense comme Grégoire,
» J'aime mieux boire. »

Les auteurs du temps, qui travaillaient pour les petits spectacles, allaient chercher des inspirations dans ce cabaret. Dorvigny, qui se disait fils de Louis XV, et qui n'en était pas plus fier pour cela, Dorvigny a été le père des *Jocrisses*, que Brunet devait plus tard immortaliser par son jeu simple et naïf. Ce pauvre Dorvigny allait aussi composer ses romans et ses comédies à la guinguette de Ramponneau, et plus d'un artisan qui buvait avec lui était loin se douter qu'il trinquait avec le fils d'un roi!...

En ce temps-là, les auteurs n'avaient pas de voiture; ils ne gagnaient pas 20, 30, 40 mille fr. par an. Une pièce se payait 20 écus, c'était un prix fait comme un habit (je dirais comme des petits pâtés, si je ne craignais pas d'être un peu trivial).

On jouait les pièces cent fois, deux cents fois, trois cents fois...; on les jouait toujours... Audinot et Nicolet faisaient fortune; les auteurs mouraient à l'hôpital, et tout allait bien.

Mais nos devanciers vivaient au jour la journée, ils n'avaient point d'ambition; il leur sem-

blait que le mot poète et le mot misère devaient toujours marcher ensemble. Taconnet et son camarade Constantin avaient aussi choisi la guinguette de Ramponneau, de préférence à d'autres... Là, nos acteurs, accoudés devant une bouteille de vin, répétaient leurs rôles en présence du cabaretier célèbre, qui se gaudissait à les entendre. Taconnet et Constantin étaient les plus intrépides buveurs qui fussent au monde. J'ai su d'un vieux comédien nommé Genest, qui jouait la comédie au théâtre de la Gaîté en 1825, qu'une fois ces deux acteurs firent le pari de vider entre eux deux une pièce de cent vingt bouteilles; Ramponneau la fit monter. On commença : les champions s'excitaient par des bons mots, par des saillies; et peu s'en fallut que nos deux fous ne gagnassent le pari. Ils avaient à peu près bu les deux tiers du tonneau, lorsque Constantin vint à chanceler ; Taconnet tint bon, lui; mais après quelques nouvelles libations, il demanda une trève d'une heure, une suspension d'armes; les verres furent déposés : alors les témoins, craignant pour ces nobles ennemis, déclarèrent que le combat n'irait pas plus loin, et, pour mettre les parties belligérantes dans l'impossibilité de continuer, ils burent le reste de la futaille, au risque de s'enivrer à leur tour.

Voilà de la charité, ou je ne m'y connais pas .. Voilà ce qui s'appelle aimer son prochain plus que soi-meme...

Constantin mourut des suites d'une orgie, et son ami Taconnet d'une chute qui lui occasionna une plaie à la jambe. Taconnet, comme auteur, ne manquait ni d'esprit ni de gaîté; il a laissé plus de quatre-vingts pièces de théâtre, dont cinquante au moins sont imprimées.

On lit dans les mémoires secrets de Bachaumont : « Le sieur Taconnet, auteur et acteur » de chez Nicolet, vient de s'exercer sur un sujet » plus noble; il a, de l'agrément de la police, fait » imprimer des *stances sur la mort de la reine*, » en forme d'élégie. Il faut avouer que, si cet » ouvrage fait honneur au cœur de cet *histrion*, » il dégrade singulièrement l'héroïne. On est » surpris, d'après l'oraison funèbre du père » de Pau, si fameuse par son ridicule et par l'é- » clat scandaleux qu'elle fit à la mort de mon- » seigneur le dauphin, que l'on n'ait pas exa- » miné de plus près la pièce burlesque du sieur » Taconnet : il est des éloges qui doivent être » interdits à de certaines bouches »

Cet *histrion !*.... à propos d'un ouvrage que l'on reconnaît être l'œuvre du cœur? Pourquoi serait-il interdit à un mauvais poète de célébrer les vertus d'un bon prince, ou la gloire d'un grand capitaine?

Je suis convaincu d'avance que les vers de Taconnet n'étaient pas forts; mais, puisque l'intention était bonne, l'intention devait le faire

absoudre, ou du moins le mettre à l'abri d'une grossière injure.

On trouvera peut-être ma remarque minutieuse; mais je défends mon héros, moi!.... J'ai mis Taconnet sur la scène des Variétés avec mon spirituel collaborateur et ami Merle. Tiercelin l'a fait revivre, grâce à son jeu si gai, si vrai, si entraînant; Tiercelin, cet acteur inimitable dans son genre, qui a si bien représenté le peuple.

C'est à Tiercelin que l'on pourrait appliquer ce vers d'une chanson de Béranger, faite pour une occasion plus grave :

Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui.

Si je ne réhabilitais pas la mémoire de ce pauvre Taconnet, je commettrais le crime de lèse-reconnaissance.

A force de hanter les comédiens, voilà-t-il pas qu'un jour maître Ramponneau se sent une velléité de comédie; nouveau Thespis, il pense à s'élancer d'un tonneau sur le théâtre; ses amis l'encouragent; il n'hésite plus, et va s'engager dans la troupe d'un sieur Gaudon, directeur d'un spectacle forain.

Un rôle lui est confié; il l'apprend, le répète; mais, au moment de débuter, il lui prend un scrupule; il a peur du diable et de son curé, et ne veut plus être comédien.

Le directeur, qui comptait beaucoup plus sur le nom de Ramponneau que sur son talent, le directeur, qui n'avait point engagé l'acteur, mais bien plutôt le marchand de vin, exige que celui-ci tienne son marché.

Refus de la part de Ramponneau ; sommations ; assignations, procès de la part de Gaudon, scandale ; les journaux retentissent de l'aventure ; on compose une complainte sur Gaudon et ses malheurs ; on fait des paris pour et contre, on s'entretient à Versailles de ce procès burlesque ; le comte d'Artois tient pour *Gaudon*, Monsieur (comte de Provence, depuis Louis XVIII) pour *Ramponneau*.

Cependant, au dire de Voltaire, ce procès ne fut pas jugé. Mais on doit penser, après tout le bruit qu'il fit, combien la vogue de Ramponneau grandit encore.

Les voitures armoriées, les équipages stationnaient à sa porte... ; on retenait des salons huit jours à l'avance, on allait dîner chez lui, seulement pour le voir..., l'entendre... Dès lors, tout se fit à la Ramponneau.

On dansait à la Ramponneau..., on chantait à la Ramponneau..., on buvait à la Ramponneau.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'une tradition populaire a prétendu que l'influence du clergé avait été pour quelque chose dans cette affaire. Ramponneau gagna son procès, ou, pour

mieux dire, ce procès fut arrangé, moyennant une somme d'argent que l'on donna à Gaudon. Toutefois je ne garantis pas le fait.

Son curé serait intervenu en disant : « Qu'il » était scandaleux que l'on voulût contraindre » un homme à se faire comédien, que, du mo- » ment que son ouaille avait vu le précipice » ouvert sous ses pas, il était libre de revenir ; » que l'on ne pourrait pas forcer un chrétien » à se damner de gaîté de cœur; que ce serait un » funeste exemple à donner...; que d'ailleurs il » y avait déjà bien assez de comédiens, qu'il » n'y en avait que trop même, et qu'il fallait » saisir l'occasion d'arracher un malheureux à » la damnation éternelle. »

Pour que rien ne manquât à la gloire de Ramponneau, Voltaire fit un plaidoyer en sa faveur; dans ce plaidoyer, le philosophe établit un parallèle entre la profession de comédien et celle de cabaretier, parallèle qui pourrait donner quelque autorité à ce que j'ai dit plus haut.

Ce plaidoyer, que Ramponneau est censé prononcer lui-même devant ses juges, renferme d'excellentes plaisanteries et de bons arguments :

« Messieurs mes juges, » y dit-il, « je suis » baptisé, et mon nom est *Saint-Genest de Ram-* » *ponneau*, cabaretier de la Courtille. Vous avez » tremblé, ô *Gaudon!* ma partie! et vous, son » éloquent défenseur, tremblez à ce nom de

» *Saint-Genest*, qui, ayant paru sur le théâtre » de Rome, comme vous voulez me produire » sur celui du boulevart (ou boulevert), fut » miraculeusement converti en jouant la co- » médie; il convertit même une partie de la » cour de l'empereur, si l'on m'a dit bien vrai; » il reçut la couronne du martyre, si je ne me » trompe. Vous me préparez, maître *Beau-* » *mont*, un martyre plus cruel; vous me criez » d'une voix triomphante : *Ramponneau, mon-* » *trez-vous, ou payez*... Je ne paierai point, mes- » sieurs, et je ne me montrerai point sur le » théâtre. J'ai fait un marché, il est vrai; mais, » comme dit le fameux Grec dont j'ai entendu » parler à la Courtille : *Si ce que j'ai promis est* » *injuste, je n'ai rien promis.*

» M. *Beaumont* prétend que si *Jean-Jacques* » *Rousseau*, citoyen de Genève, s'est fait voir » marchant à quatre pattes sur le théâtre des » marchés Saint-Germain (1), *Genest de Ram-* » *ponneau* ne doit point rougir de se montrer sur » ses deux pieds; mais la cour verra aisément » le faux de ce sophisme. *Jean-Jacques* est un » hérétique, et je suis catholique; *Jean-Jacques* » n'a comparu que par procureur, et l'on veut » me faire comparaître en personne : *Jean-*

(1) Dans la comédie des *Philosophes* de Palissot, J.-J. Rousseau était représenté marchant à quatre pattes, et mangeant des laitues toutes crues.

» *Jacques* a comparu en dépit des lois, et c'est
» en vertu des lois qu'on veut me montrer au
» peuple. *Jean-Jacques* a été faiseur de comé-
» dies, et moi je suis un honnête cabaretier;
» on sait ce qu'on doit à la dignité des pro-
» fessions. *Neron* voulut avilir les chevaliers
» romains jusqu'à les faire monter sur le théâ-
» tre.... ; mais il n'osa y contraindre les caba-
» retiers.

» Que dira maître Beaumont si je lui montre
» les saints rituels où sont excommuniés les
» fauteurs de théâtre, c'est à dire les rois, les
» primats, les *Sophocle* et les *Corneille!* Un ca-
» baretier, au contraire, est essentiellement de
» la communion des fidèles, puisque c'est chez
» lui que les fidèles boivent et mangent. » Tout le plaidoyer de Voltaire est écrit dans le même style ; c'est toujours la religion qu'il oppose au théâtre et aux comédiens.

Je n'affirmerais pas que ce fût un cas de conscience qui fit reculer Ramponneau au moment de devenir acteur. Si cela est, à quoi a-t-il tenu qu'un cabaretier des Porcherons ne devînt un comédien..., et peut-etre un bon comédien!... A la peur du diable!... En vérité, il faut convenir que la destinée d'un homme tient souvent à bien peu de chose.

LE BOULEVART DU TEMPLE.

La seul' prom'nade qu'ait du prix,
La seule dont je suis épris,
La seule, où j' m'en donne, où c' que j' ris,
C'est l' boul'vart du Temple à Paris.
DÉSAUGIERS.

Charles Nodier a dit, en parlant de la route du Simplon, que Napoléon fit creuser d'une manière si miraculeuse : *Le malheureux!* ... *il m'a gâté mes Alpes!*.... Ce mot n'a rien d'exagéré. Or, il en est des plus petites choses comme des plus grandes. Moi aussi, j'ai eu mes phrases d'indignation ; et lorsque je me promène aujourd'hui de l'emplacement où était Paphos au café Turc, et que je reviens de la rue d'Angouleme à l'hôtel Foulon, je m'écrie à mon tour : *Les malheureux! ils m'ont gâté mon boulevart du Temple!*

Nos pères l'avaient vu commencer, grandir, prospérer, ce fameux boulevart, dont le nom est Européen. C'était une kermesse parisienne, une foire perpétuelle, un landit de toute l'année. On y trouvait à rire, à jouer, à se délasser de jour et

de nuit ; c'était le rendez-vous de la meilleure société ; une foule de voitures brillantes y stationnaient On bravait le froid et le chaud pour y entendre un paillasse qui, n'en déplaise à Débureau, avait aussi son mérite. Ce paillasse, qui se nommait le père Rousseau, s'était fait une réputation en chantant en plein air :

C'est dans la ville de Bordeaux
Qu'est z'arrivé trois gros vaisseaux,
Les matelots qui sont dedans,
Ce sont, ma foi! de bons enfants.

J'en ai vu les débris, moi, de ce bon gros paillasse, et je me suis courbé respectueusement devant lui.

Je puis affirmer que jamais paillasse ne fut plus drôle, ni plus complet; ce n'était pas le visage pâle et blême de Débureau, ce n'était pas son jeu savant et grave, ni ses poses artistiques, ni ses clignements d'yeux si expressifs!... c'était une figure pleine, rouge, bourgeonnée ; c'était la gaîté du peuple dans tout son débraillé!... Impossible de ne pas rire comme un fou du roi, en voyant ses grimaces, en entendant sa voix rauque et brisée ; il jouait ses chansons, comme Débureau ses pantomimes, car mon paillasse était aussi un grand acteur!... Ne croyez pas qu'il répétait comme un élève du Conservatoire; non, il mettait dans son débit de l'esprit, du mordant ; sa physionomie était d'une mobilité

surprenante. Je gage que, s'il vivait encore, il serait à la hauteur de l'époque, et que la littérature capricieuse qui nous fait un grand homme chaque matin, en déjeûnant chez Tortoni ou au café de Paris, aurait découvert autant de drame dans mon paillasse qu'elle en a trouvé dans Débureau.

Combien j'étais heureux quand, les poches pleines de marrons et de chataignes, le vieux père Motet, notre bon précepteur, nous conduisait, les quintidis et les décadis, au jardin de l'Arsenal, et nous permettait de faire une halte devant le théâtre des Pantagoniens. Nous restions des heures entières à contempler le père Rousseau, ce paillasse classique!... A peine osions-nous respirer, tant nous avions peur de perdre un de ses gestes, une de ses contorsions. Jeunes hommes d'aujourd'hui, respectez les souvenirs des hommes d'autrefois; libre à vous d'adorer César! mais permettez-moi d'admirer Pompée!

Avant la révolution (celle de 1789, bien entendu), il n'y avait que six théâtres sur le boulevart du Temple; les principaux étaient : le spectacle d'*Audinot*, *les Associés*, dont un sieur Salé était directeur, *les Grands Danseurs du Roi*, fondés par Nicolet, le théâtre *des Délassements comiques*, celui *du Lycée dramatique*, qui avait été bâti pour les élèves de l'Opéra... le *Salon de Figures* du sieur Curtius, qui était

à la place qu'occupent aujourd'hui les *Funambules*.

Le boulevart du Temple a eu ses célébrités dramatiques.

Une actrice nommée Louise Masson, après avoir débuté à la Comédie-Italienne, vint jouer chez Audinot *la Belle au Bois dormant*. Deux cents représentations ne suffirent pas pour rassasier le public. La cour et la ville (comme on disait alors) voulurent voir cette actrice extraordinaire. Les journaux du temps assurent que cette demoiselle Masson était d'une beauté remarquable. Elle reçut les hommages de tout ce qu'il y avait d'aimable et de riche à Paris. Elle dissipa en folles dépenses des sommes considérables; et, après avoir passé par tous les degrés de l'infortune, je l'ai vue... moi... je l'ai vue, en 1803, pauvre et misérable, affublée d'une robe de gaze en hiver, chanter avec un ancien comédien de province, sur ce même boulevart, témoin de ses triomphes, les duos du *Tableau parlant* et de *Blaise et Babet*. Tous deux faisaient des gestes, des agaceries comme s'ils eussent encore été sur un théâtre. Quand la scène était jouée, le vieillard faisait humblement la quete, en disant : « Messieurs, ayez pitié de » mademoiselle Louise Masson, qui a fait courir tout Paris chez Audinot, dans *la Belle au* » *Bois dormant!* » Ce spectacle faisait peine à voir!... et j'ai souvent senti mes yeux humides

en déposant ma modeste offrande dans la petite tasse de porcelaine.

Ainsi que je l'ai déjà dit, le boulevart du Temple, à cette époque, était une foire perpétuelle; son aspect était pittoresque. Outre les quatre théâtres dont j'ai parlé, on y voyait des baraques de bois occupées par des bateleurs qui montraient des animaux vivants; deux ou trois estaminets ou cafés borgnes, et des maisons isolées et mal bâties. Deux modestes restaurants, Bancelin et Henneveu, étaient les seuls établissements où les gens du monde fissent des parties fines. Bancelin et le Cadran-Bleu n'étaient pas, à cette époque, au dessus de nos plus modestes cabarets d'aujourd'hui. Si les Vadé, les Favart, les Saint-Foix revenaient à présent, ils pourraient chercher longtemps la petite porte par où ils entraient pour faire leurs orgies, après la chute ou le succès de leurs ouvrages.

Une jolie fille, nommée Fanchon, était la bayadère de ces deux cabarets; elle venait au dessert chanter des couplets de Collé, de Piron, de l'abbé de Lattaignant, et recevait, entre le champagne et le café, des marques de la satisfaction des convives.

MM. Bouilly et Joseph Pain ont, dans une charmante pièce jouée au Vaudeville, il y a trente-deux ans, remis à la mode cette *Fan-*

chon la Vielleuse, si célèbre au boulevart du Temple.

En 1791, un décret de l'Assemblée nationale proclama la liberté des théâtres. Le boulevart du Temple ne resta pas en arrière; aussi, dans l'espace de deux ans, vit-on s'ouvrir sur ce boulevart une foule de nouveaux spectacles; ajoutons à ceux que je viens de citer : *les Elèves de Thalie, les Petits Comédiens français* et le *Théâtre Minerve;* le *café Godet*, le café *de la Victoire*, où l'on jouait la comédie, sans compter des marionnettes, des cabinets de physique, de curiosités, etc., etc.

J'étais enfant..., bien enfant, mais je me rappelle encore combien ce boulevart était animé. A midi, les parades commençaient; à peine un paillasse avait-il fini, qu'un autre lui succédait deux pas plus loin. On entendait le son aigre d'une clarinette, le bruit sourd de la grosse caisse, les cymbales qui vous brisaient le tympan : et puis, les cris des marchands et des marchandes : « Ma belle orange! ma fine orange! Ça brûle.., ça brûle... A la fraîche, qui veut boire?.. » C'était étourdissant, c'était assourdissant... Mais c'était fou.., original.., varié..; c'était palpitant, c'était vivace!

Les spectacles des boulevarts jouaient comme les autres des pièces révolutionnaires; seulement, lorsque celui du Vaudeville ou des Italiens obtenait un grand succès dans ce genre, il autorisait

les petits théâtres à les jouer, afin de répandre plus vite parmi le peuple les sentiments patriotiques. C'est ainsi que j'ai vu représenter à l'Ambigu et aux Délassements *l'Heureuse Décade*, *la Nourrice républicaine*, *Encore un Curé*, *la Fête de l'Égalité*, et d'autres pièces du répertoire du Vaudeville.

Lorsque l'horizon commença à s'éclaircir, les petits théâtres imitèrent les grands, ils donnèrent aussi des ouvrages de réaction.

De 1800 à 1825, les théâtres du boulevart du Temple subirent de grands changements dans les genres et dans les acteurs.

Que de renommées j'aurais à enregistrer depuis cinquante ans, que de gloires y sont venues naître, briller et s'éteindre!!!...... Les Révalard, les Vicherat, les Bithmer, les Joigny, les Laffitte, les Corse, les Gougibus, les Raffile! que de femmes à talent : les Flore, les Lévêque, les Planté, les Julie Pariset, les Lagrenois, les Bourgeois, les Picard, les Leroi!...

Les Picardeaux, les Blondin, les Beaulieu, les Béville, les Mayeur se retirèrent devant les Marty, les Dumesnil, les Vigneaux, les Lafargue, les Frenoy, les Basnage, les Grévin. La belle Julie Diancourt céda le trône à la belle Dumouchel; la belle Dumouchel abdiqua en faveur de la sensible Hugens; la sensible Hugens céda sa place en pleurant à la sentimentale Adèle Dupuis. Mesda-

mes Verneuil, Eugénie Sauvage, et Lemesnil (1) furent remplacées par mesdames Nongaret, Rougemont, Théodorine, qui suivent les traces de leurs devancières ; elles plairont comme elles, brilleront comme elles, et passeront comme elles... : *sic transit gloria mundi!*

Une génération nouvelle d'auteurs vint remplacer celle dont l'étoile pâlissait alors ; les Arnould, les Pariseau, les Gabiot, les Dorvigny, les Pompigny, les Guillemain, les Beaunoir, les Maillot, les Coffin-Rosny, les Camaille Saint-Aubin, les Aude abandonnèrent le champ de bataille aux Guilbert-Pixérécourt, aux Dubois, aux Hapdé, aux Cuvelier, aux Caignez, aux Villiers, aux Bernos, aux Léopold, aux Frédéric, aux Boirie, etc., etc.

La Forêt d'Hermanstadt chassa *la Forêt-Noire*, *le Maréchal de Luxembourg* tua *le Maréchal des Logis*, *Pierre de Provence* n'osa plus se montrer devant *la Femme à deux Maris*, *la Tête de Bronze* écrasa *Dorothée*, *le Masque de Fer* tomba devant *l'Homme à trois Visages*, et *l'Heroïne americaine* battit en retraite devant *le Siége du Clocher*.

Ce que je regrette le plus aujourd'hui dans

(1) Ces trois actrices n'ont fait que changer de scène; elles brillent encore : mademoiselle Verneuil aux Français, mademoiselle Eugénie Sauvage au Gymnase et madame Lemesnil au Théâtre du Palais-Royal.

le mélodrame, c'est l'absence totale du niais obligé. Les niais du mélodrame étaient, quoi qu'on en dise, une délicieuse création. Je ne sais pourquoi on les a chassés du boulevart; quand on voudra, on pourra les retrouver; les niais ne meurent jamais en France! les niais sont morts, vivent les niais! jamais la race des niais ne se perdra!... Ils changent de tréteaux, voilà tout.

Le boulevart du Temple a eu, dans nos derniers temps, deux niais célèbres, Bobèche et Galimafré. Bobèche a tenu avec dignité le sceptre de la parade; sa réputation a été grande, ses succès pyramidaux. Bobèche était malin, caustique et sous sa veste rouge, son chapeau gris à cornes, avec un papillon dessus, il a souvent dit de grosses vérités en plein air; aussi la police a-t-elle été plus d'une fois obligée de le rappeler à l'ordre. Bobèche a joui de tous les priviléges accordés aux supériorités, il a été jouer chez des grands seigneurs, chez les ministres, chez les banquiers, on avait Bobèche comme on aurait eu un grand acteur. Bobèche a fait aussi des tournées dans les départements, il a donné des représentations extraordinaires. Lassé de travailler pour les autres, il prit la direction d'un petit spectacle à Rouen. Depuis longtemps on n'entend plus parler de lui. S'il existe encore, je désire que ces lignes lui parviennent; s'il est mort, je serai fier d'avoir

fourni quelques matériaux qui serviront un jour à compléter sa biographie.

Galimafré n'a pas eu autant de renommée que Bobèche ; cependant il a tenu un rang honorable parmi les paillasses ; c'était ce qu'on appelle un niais balourd. Bobèche était populaire, Galimafré populacier. Il y a tant de nuances dans le talent ! ! ! Galimafré a quitté le théâtre, sans pour cela quitter les planches ; il s'était fait garçon-machiniste à l'Opéra-Comique. Tel le traitait avec dédain, qui ne savait pas que cet homme, remuant un châssis ou relevant un coulisseau, avait tenu la foule en extase devant lui !... Ainsi le béotien de Paris, qui se promène aux Tuileries le dimanche, ignore, en regardant un bloc de marbre, qu'il vient de passer devant un Spartacus ou un Annibal.

On laissa pourtant subsister, par grâce spéciale, deux ou trois petits spectacles de bamboches, en les obligeant à se renfermer dans des danses de cordes, des pantomimes, des tours de forces, etc., etc. Mais, de même que la goutte d'eau creuse le rocher, que l'araignée refait sa toile, peu à peu les petits théâtres empiétèrent sur leurs voisins. L'empire fermait les yeux, la restauration fut douce à leur égard : déjà depuis longtemps madame Saqui et les Funambules excitaient les récla-

mations de la part des autres administrations.

Quand la révolution de juillet arriva, la liberté fut proclamée, la licence n'était pas loin. Aujourd'hui le boulevart du Temple est dans un état complet d'anarchie ; on joue le répertoire de l'Opéra-Comique chez madame Saqui, celui de la Comédie-Française aux Funambules, les vaudevilles du Gymnase au Petit-Lazzari.

Me voilà arrivé à l'époque qui a démoli de fond en comble le boulevart du Temple. Le romantique qui, semblable au ver de la tombe, a rongé sourdement la littérature ancienne, a tenu ce qu'il avait promis. Il a dit : Renversons d'abord les vieilles statues, et nous verrons ce que nous mettrons sur les piédestaux. Ainsi, petit à petit, le vieux mélodrame s'est vu déchiqueté par lambeaux ; et en quelques années, il a fallu que *les tyrans*, *les chevaliers*, *les enfants de cinq ans muets et courageux*, *les brigands*, *les vieillards vénérables*, etc., cédassent le pas aux adultères, aux homicides, aux parricides, aux fratricides, aux infanticides, et à toutes les horreurs en *ides*. Le moyen-âge a débordé partout comme un torrent, et au lieu de mes bonnes tirades de mélodrames, bien ronflantes, bien sonnantes...; au lieu de : *Monstre, tu recevras le juste châtiment dû à tes horribles forfaits!... Scélérat! apprends que tôt ou tard le*

crime est puni, et la vertu récompensée... Gardes! qu'il soit chargé de fers, et plongé dans un cachot avec les honneurs dus à son rang... Allez, vous m'en repondrez sur votre tête! Vous n'entendrez plus que ces mots : *Mignons, compagnons, ma dague, Truands, Maugruants, souffreteux, malediction!... pitié!... damnation!... Arrière, à la hart! à la rescousse, enfer!...* C'est tout à fait une nouvelle langue, je doute fort que les cuisinières qui mangent des pommes au parterre, que le gamin qui croque des noisettes à l'amphithéâtre des troisièmes loges, puissent jamais se fourrer ce vocabulaire dans la tete.

Un seul théâtre sur le boulevart me paraît digne des anciens jours; c'est celui du Cirque-Olympique. Quand on y parle, au moins les spectateurs comprennent, et puis la poudre et les coups de fusil empêchent d'entendre. C'est un établissement bien utile et bien dirigé.

Offrir au peuple le tableau de nos fastes militaires, lui montrer en actions nos gloires, nos triomphes, nos revers et nos malheurs, c'est lui faire faire, ainsi que je l'ai dit, un cours d'histoire à sa portée, c'est l'instruire en l'amusant; *utile dulci.*

Le salon des figures du sieur Curtius est le seul établissement qui n'ait pas subi de changements. Depuis soixante ans, il est toujours le meme, il n'a ni gagné ni perdu. Il est humble et modeste, avec sa petite entrée, son

aboyeur à la porte, et ses deux lampions. Quant à son factionnaire en cire, c'est un farceur, voilà pour ma part quarante ans que je le connais.

Je l'ai vu soldat aux gardes-françaises, hussard Chamborand, grenadier de la Convention, trompette du Directoire, guide consulaire, lancier polonais, chasseur de la garde impériale, tambour de la garde royale, sergent de la garde nationale; dimanche dernier, il était garde municipal, j'ai manqué de dire *gendarme*; j'oubliais qu'ils avaient tous été tués pendant les trois jours de juillet.

Quand vous entrez dans le salon, vous le trouvez tel qu'il était dans l'origine, noir et enfumé. Les figures nouvelles relèguent par derrière les figures anciennes, comme le roi qui arrive à Saint-Denis fait descendre son successeur dans la tombe, pour prendre sa place sur la dernière marche du caveau. Cependant vous y retrouverez, comme à la porte, des visages de votre connaissance. Que de célébrités bonnes ou mauvaises! que de héros, de savants, de gens vertueux, de scélérats, le sieur Curtius a passés en revue depuis l'ouverture de son muséum! Je crois pourtant qu'on a plus souvent changé les habits que les figures. Je ne serais pas surpris que Geneviève de Brabant fût devenue la bergère d'Ivry; que Charlotte Corday eût prêté son bonnet à la belle

écaillère ; que Barnave représentât aujourd'hui le général Foy, et que la moustache de Jean Bart eût servi à faire celle du maréchal Lannes. Ce qui surtout n'a pas bougé de place, c'est le grand couvert où sont réunis tous les rois. On y a vu Louis XV et son auguste famille ; le Directoire et son auguste famille, les trois consuls et leur auguste famille; l'empereur Napoléon et son auguste famille ; Alexandre, Guillaume, François et leurs augustes familles ; Louis XVIII et son auguste famille; Charles X et son auguste famille ; et nous y voyons aujourd'hui Louis-Philippe et son auguste famille !

Je ne parlerai pas des fruits qui composent le dessert; je puis affirmer que les pommes, les poires, les pêches, les raisins étalés sur cette auguste table sont les mêmes que j'y ai vus il y a trente ans... Je ne crois même pas qu'ils aient été époussetés depuis : je trouve, du reste, qu'il est un peu cavalier d'offrir à des têtes couronnées des fruits que le plus petit marchand de la rue Saint-Denis ne voudrait pas donner à ses commis.

Aujourd'hui le boulevart du Temple n'est plus une spécialité, c'est un boulevart comme un autre, et bientôt ce ne sera plus qu'une rue de Paris. Quoiqu'on y compte six spectacles, il est triste et désert; ce n'est que vers sept heures du soir que l'on commence à entendre un peu de bruit, à voir un peu de mouvement;

mais on n'y trouve plus comme autrefois des parades en dehors, que n'y voyait-on pas dans son bon temps !..... On y voyait des oiseaux qui faisaient l'exercice, des lièvres qui battaient la caisse, des puces qui traînaient des carrosses à six chevaux; on y voyait mademoiselle Rose, la tête en bas et les pieds en l'air, en équilibre sur un chandelier; on y voyait mademoiselle Malaga à la crapaudine sur un plat d'argent; on y voyait des escamoteurs, des joueurs de gobelets; on y voyait des curiosités de toutes façons; on y voyait la passion de Cléopâtre à côté de celle de Jésus-Christ; on y voyait des nains, on y voyait des géants, on y voyait des hommes-squelettes, des femmes qui pesaient huit cents livres; on y voyait des gens qui avalaient des serpents, des cailloux, des fourchettes; on y voyait des enfants qui buvaient de l'huile bouillante, d'autres qui marchaient sur des barres de fer rouges... On y voyait des phénomènes; j'y ai vu une femme sauvage!!! .. Enfin, Munito, le fameux Munito, ce chien qui calculait aussi bien qu'un ministre des finances, n'a pas rougi d'y donner des représentations.

Pauvre boulevart du Temple! tu périras comme le reste!... A chaque mutilation que je te vois subir, je m'écrie avec l'accent de la douleur :

Encore une pierre qui tombe
Du boulevart de la Gaîté !

On aura beau me dire : « Voyez ces belles » maisons à six étages ! regardez ces boutiques » superbes ! » J'y chercherai longtemps de l'œil mes cafés noirs et borgnes, mes baraques de bois devant lesquelles je m'arretais béant ! Et mademoiselle Rose ! et mademoiselle Malaga ! et Bobèche ! et Galimafré ! et mon vieux paillasse, à moi, qui est-ce qui me les rendra ?...

En sera-t-il plus gai, ce pauvre boulevart, quand vous y aurez enfoui des carrières de moellons ? quand vous en aurez fait une rue de Rivoli ! vous me l'éclairez au gaz!!! Welsches!!! Alors, je n'ai plus qu'à dire comme les augures de Rome, aux jours des grandes calamités : *les Dieux s'en vont ! ! !*

Oui, je le répète : « Vous m'avez abîmé mon » boulevart du Temple !... »

LES PARADES.

On vient de lire, dans le chapitre précédent, que le boulevart du Temple a été le rendez-vous des parades et des paradistes. Le père Rousseau, Bobèche, Galimafré et d'autres

dont les noms m'échappent ont amusé pendant un demi-siècle les cuisinières, les écoliers, les bonnes d'enfants, ainsi que les jeunes soldats, qui attendaient béants, devant les notabilités de la farce, que la retraite battît pour regagner lentement leur caserne du faubourg du Temple, ou celle de l'*Ave-Maria*.

Je crois que pour compléter, autant que possible, cette partie du volume spécialement consacrée aux petits spectacles, les lecteurs ne seront pas fâchés que je leur donne un échantillon de ce qui se disait et de ce qui se dit encore aujourd'hui sur les boulevarts et les places publiques. Une chose à remarquer, c'est que la *parade* est le seul *genre de littérature* qui n'ait pas fait de progrès. Ce sont toujours les mêmes bêtises, retournées, arrangées, selon le plus ou le moins de génie de celui qui les débite.

Il en est qui sont désespérantes de vieillesse et de nullité. Je le dis à regret, la parade est restée stationnaire au milieu du mouvement général; il paraît que les révolutions ne sont pas pour elle. Son intellect est borné, elle ne comprend pas le progrès, ou peut-être craint-elle, en innovant, de perdre sa vieille physionomie...

Voici une parade qui date au moins de trente ans, je l'ai entendue dernièrement, à peu près telle que je l'avais ouïe dans mon enfance.

LE COMMERCE.

—

CASSANDRE, PAILLASSE.

CASSANDRE, *appelant.*

Paillasse...

PAILLASSE.

Matelas.

CASSANDRE.

Comment, que veut dire cette réponse?... drôle, tu mériterais...

PAILLASSE.

Dame! vous me parlez de paillasse, je vous parle de matelas... Monsieur, faites-moi un croquet?...

CASSANDRE.

Comment, un croquet?...

PAILLASSE.

Oui, un croquet, un colifichet, un plaisir, si vous l'aimez mieux...

CASSANDRE.

Ah! je comprends le mot; le butor avec son croquet!... Eh bien! que me veux-tu? ..

PAILLASSE.

Faites-moi le croquet.., le plaisir, le colifichet de m'écouter....

CASSANDRE.

Allons, j'écoute...

PAILLASSE.

Je viens vous dire que je m'en vais de chez vous...

CASSANDRE.

Tu veux me quitter?... pourquoi cela?... est-ce que tu n'es pas content de tes gages?...

PAILLASSE.

Monsieur, ce n'est pas par intérêt que je vous sers...

CASSANDRE.

Alors pourquoi veux-tu me quitter..; est-ce que tu vas te marier?...

PAILLASSE.

Pas si bête!... vous savez bien que j'en suis à ma douzième femme.., et que je n'en ai pas encore eu une qui ait aussi bonne envie de vivre qu'elle?

CASSANDRE.

Dis-moi, alors, ce qui te dégoûte de mon service?...

PAILLASSE.

Je ne suis pas dégoûté de vous, Monsieur, ni de madame votre femme, qui est bien aimable pour moi quand vous n'y êtes pas...

CASSANDRE.

Insolent!...

PAILLASSE.

C'est que j'ai une sœur qu'un milord vient

d'établir..: elle ne peut se passer de moi.., je lui serai utile dans son commerce...

CASSANDRE.

Et quel commerce?...

PAILLASSE.

Ah! monsieur, un commerce conséquent; elle tient des pièces de velours, de pékin, de lévantine, de percale, de pou-de-soie, du gourgouran, des mousselines, des batistes, du piqué, du linon, des dentelles, du drap de soie, des cachemires, du patincote, du casimir, du papier brouillard, des os, des cornes, des peaux de lapin, des chiens, des chats et des rats morts...

CASSANDRE.

Comment, elle vend du velours et des cornes?. . des cachemires, des dentelles et des os, du casimir, du linon avec des lapins, des chiens, des chats, du linon et des rats morts? .. Allons, tu perds la tête ou tu te moques de moi..; je vais te donner cent coups de bâton, si tu ne me dis pas ce qu'il en est.

PAILLASSE.

Eh bien! monsieur, puisqu'il faut vous l'avouer, sachez que ma sœur est lingère au petit crochet. ; quand je vous ai dit qu'elle avait des pièces de drap de soie, d'écarlate, qu'elle tenait des papiers, des cornes, des os..; je ne vous ai pas menti.

CASSANDRE.

Il est vrai que je suis dans mon tort..; va-t'en chez ta sœur, mon ami, puisque tu aimes le commerce ; moi, de mon côté, je vais chercher un fidèle serviteur pour te remplacer.

(Ils sortent.)

DEUXIÈME PARADE.

LE VOYAGE.

Celle-ci est restée comme une tradition. MM. Coguiard frères, les spirituels pourvoyeurs de tableaux populaires du théâtre du Palais-Royal, viennent de reproduire cette parade dans leur amusant vaudeville *Bobèche* et *Galimafré*.

On peut juger, par le rire qui accueille Touzez et Leménil quand ils la jouent, de la gaîté qu'y mettait mon vieux paillasse Rousseau, quand je la lui entendais débiter dans mon enfance.

—

CASSANDRE, PAILLASSE.

CASSANDRE, *appelant*.

Paillasse, viens ici, mon ami, tu m'as dit que tu venais de voyager?...

PAILLASSE.

Oui, monsieur Cassandre, je sors de voyager dans la marmite...

CASSANDRE.

Tu as voyagé dans la marmite? tu veux dire dans l'Amérique, paillasse?...

PAILLASSE.

Oui, monsieur, dans l'Amérique.., dans la Suie...

CASSANDRE.

Imbécille !. . dis-donc dans l'Asie..,

PAILLASSE.

Oui, dans l'Asie, vers l'hydropique du Cancer...

CASSANDRE.

Vers le tropique du Cancer?...

PAILLASSE.

C'est juste; vers le tropique du Cancer. Dans ce pays-là, j'ai traversé dix-sept lieues de moutarde sans éternuer... vers les cannes à dards...

CASSANDRE.

Vers le Canada..; qu'il est bête !

PAILLASSE.

Vers le Canada, à la nouvelle Écorce.

CASSANDRE.

A la Nouvelle-Ecosse, sot!...

PAILLASSE.

A Notre-Dame.., ville considérable de la Hollande.

CASSANDRE.

Dis-donc, Rotterdam, ignorant!

PAILLASSE.

Oui, Rotterdam..., chez mademoiselle Virginie, mademoiselle Cécile, mademoiselle Malaga...

CASSANDRE.

Dans la Virginie, dans la Sicile, à Malaga...

PAILLASSE.

Oui; et à Ote-toi-d'ici ..

CASSANDRE.

A Otaïti... butor!. .

PAILLASSE.

Dans la capitale de montpied?...

CASSANDRE.

Comment, dans la capitale de montpied?... Le butor! je suis sûr qu'il veut dire dans la capitale du Piémont.

PAILLASSE.

Oui, c'est cela, dans la capitale du Piémont, j'ai vu des gens très polis.

CASSANDRE.

Dis-donc que tu as vu Tripoli, c'est un pays...

PAILLASSE.

Un angeola...

CASSANDRE.

Angola.... Dis-nous comment tu as voyagé?....

PAILLASSE.

Par mer, dans de vieux seaux ..

CASSANDRE.

Dis-donc dans des vaisseaux...

PAILLASSE.

Oui, une fois en pleine mer, nous avons été assaillis par un ours...

CASSANDRE, *étonné.*

Par un ours?...

PAILLASSE.

Oui, un ours qui a des gants.

CASSANDRE.

Il veut dire un ouragan. . . . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
Et comment vous en êtes-vous tirés?

PAILLASSE.

Monsieur, je fus avalé par une baleine...

CASSANDRE.

Par une baleine?...

PAILLASSE.

Oui, monsieur, j'y suis resté quinze jours à me régaler de saumons, de lamproies, de sardines, de morues, de raies bouclées, de merlans... Mais, comme je ne voyais pas clair dans le ventre de la baleine, et que je voulais en sortir, je me souvins que j'avais du jalap dans ma poche, je tirai deux ou trois pincées de ce laxatif, j'en farcis les intestins du *ça suffit*...

CASSANDRE.

Comment, ça suffit ?. . que veux-tu dire par là ?... je ne t'entends point, paillasse...

PAILLASSE.

Quoi ! vous ne savez pas ce que c'est qu'un ça suffit ?...

CASSANDRE, *cherchant.*

Non..; un moment ; je crois que j'y suis..; oui..., m'y voici ; il veut dire un *cetacé.*

PAILLASSE.

Oui, monsieur..., justement, un c'est assez, vous m'en faites souvenir, *c'est assez*, ou *ça suffit*, est-ce que ce n'est pas la même chose ?...

CASSANDRE.

Je te l'ai dit cent fois, paillasse, il y a plusieurs espèces de poissons, des cétacés, des testacés et des crustacés.

PAILLASSE.

Pardine.., je le sais bien, des c'est assez, des têtes cassées, des cruches cassées... Monsieur, à peine avais-je donné du jalap à la baleine, qu'elle fait des efforts, des efforts !... Et comme je me trouvais plus près de la queue que de la tête, je suis tout bonnement sorti par une porte dérobée, alors j'ai nagé pour gagner la côte... Mais, monsieur, je ne peux vous en conter davantage pour le moment. il faut que je me rende à la maison, parce que je crains qu'on ne m'ait envoyé un Bélisaire.

CASSANDRE.

Comment un Bélisaire?... est-ce que tu as acheté des gravures.., des estampes.., des tableaux?...

PAILLASSE.

Non, monsieur, c'est que je n'ai point payé mes impositions, et qu'on pourrait, comme je vous le dis, m'envoyer un Bélisaire...

CASSANDRE.

Oh! le double sot!... il veut dire un garnisaire... Allons, dépêche-toi vite en ce cas de te mettre en règle au plus tôt; je vais t'accompagner, parce que, comme tu es un bon enfant, s'il manquait quelque chose pour t'acquitter, je viderais ma bourse... Mais auparavant, invite bien poliment la compagnie à entrer voir le spectacle extraordinaire que l'on va donner ici dedans, ce soir...

PAILLASSE, *brusquement.*

Haïe! les autres.., entrez...

CASSANDRE, *lui donnant un coup de pied.*

Animal!... est-ce ainsi que l'on engage une aimable société?...

PAILLASSE.

Vous avez raison.., je me suis trompé... Hohé! entrez, les autres...

(*Cassandre le poursuit en le frappant de sa béquille.*)

LES THÉATRES DE VAUDEVILLE.

Si je voulais faire de cette érudition assez commune de nos jours, de cette érudition systématique, prétentieuse et creuse, qui ne saurait parler de la moindre chose sans en chercher les causes fatales ou providentielles, je dirais, comme Platon, que la chanson a dû être la première et la plus ancienne poésie ; que les dieux, touchés des travaux et des peines inséparables de l'humanité, firent présent à l'homme du don de chanter. J'ajouterais que Lucrèce, qui était à la fois poète et philosophe, prétend que les oiseaux ont été nos premiers maîtres de musique. Il est vrai que tous les jours encore nous voyons, dans les fêtes de village, des bateleurs qui imitent parfaitement le chant des oiseaux. On concevrait donc que l'homme, l'animal le plus imitateur de tous, ayant sans cesse l'oreille frappée du chant des oiseaux, se fût ingénié à le contrefaire ; mais on conviendra que, si les oiseaux nous ont appris à chanter, nos maîtres ne sont plus maintenant que nos élèves. Il faut avouer que les Tamburini, les Lablache, les Nourrit, les Dupré, les Grisi, les Damoreau et les Casimir ont laissé bien loin derrière eux les

pinsons, les rossignols, les fauvettes et les cailles.

Sans chercher ici à faire de la science inutile, je dirai que la Provence fut probablement le berceau du VAUDEVILLE considéré comme chanson : car c'est sous ce beau ciel que les troubadours commencèrent à chanter. Les Normands, les Picards suivirent leur exemple, et peu à peu toute la France chanta. La liste des premiers chansonniers serait immense ; on les appelait, comme chacun sait, *trouvères, troubadours, jongleurs, menestrels;* il y avait même, à cette époque, des chansonniers désignés sous le nom *d'improvisateurs*, n'en déplaise à MM. *Cicconni* et *Eugène de Pradel.*

Quelques uns prétendent néanmoins que l'origine du vaudeville ne remonte pas au delà du règne de François Ier ; mais cette opinion est erronée. On trouve, en effet, dès le règne de Charles VI, une chanson sur le siége de Péronne par les Bourguignons. Tous les recueils des époques suivantes renferment de véritables vaudevilles. Les guerres de François Ier et de Charles-Quint, le siége de Metz par ce dernier, le désastre de Pavie, la défaite du roi et sa longue détention à Madrid, le passage de Charles-Quint par la France et son arrivée à Paris, le combat de Jarnac et de la Chataigneraye, la mort de Henri II, l'insolence des mignons de Henri III, la mort de Charles IX et celle de la princesse de Condé, le départ de Marie-Stuart

de France lorsqu'elle alla chercher la couronne d'Écosse (quelle couronne!), tous les grands évènements furent chansonnés dès lors.

Les vaudevilles célébraient également Mars, Vénus, Bacchus, la Gloire, les femmes et le vin, toutes choses que les Français n'ont jamais négligées. Le vaudeville est donc français de la tête au pied. Voilà pourquoi ce genre est demeuré chez nous comme l'expression la plus franche de nos mœurs.

Quant à l'origine du mot vaudeville, elle ne remonte qu'au XVe siècle. Vers 1450, vivait un nommé Olivier Basselin, qui était maître-foulon dans une petite ville de la Basse-Normandie, appelée Vire, et qui s'adonnait, pour se distraire de ses occupations, à faire des chansons. Olivier Basselin chantait au milieu des troubles et des guerres civiles qui affligeaient la France à cette époque. Un fait honorable pour les chansonniers, c'est qu'on trouve dans une vieille chronique qu'Olivier Basselin fut tué dans une sortie que firent les Français après la bataille d'Hormigny, bataille dont le résultat fut de chasser les Anglais de la Normandie.

Olivier Basselin n'a laissé aucune trace de son passage ; ses *vaux-de-vire* n'étaient connus et chantés qu'aux environs de sa ville natale. On appelait ses chansons des *vaux-de-vire*, parce qu'on les chantait à Vire, et surtout dans le pays voisin, dit la Vallée ou le Val. De là vient

que, par corruption, l'on donna le nom de vaux-de-vire aux chansons, puis enfin de vau-de-ville aux couplets qui, après avoir été chantés par les habitants des campagnes, le furent par ceux des villes.

Le mot vaudeville a subi plusieurs modifications avant d'être définitivement inscrit

. . . . Au grand dictionnaire
Qui fait, défait, refait, reste toujours à faire.

On a d'abord dit : vaux de vire, comme on vient de le voir, puis voix de ville, et, enfin, VAUDEVILLE. Qui sait si, quelque jour, on ne le débaptisera point encore une fois? Mais qu'importe le nom qu'on lui donne? son esprit ne changera jamais, puisque, depuis son origine jusqu'à ce jour, il a rempli la meme mission.

Quoique le vaudeville se plie à tous les genres, celui qui paraît lui convenir le mieux, c'est le genre satirique. Le vaudeville doit toujours être de l'opposition, sous peine d'être froid et bête (qu'on me passe le mot). C'est à son courage, je dirai même à son audace, que nous avons dû quelquefois le redressement de bien des abus. On a dit de l'ancienne France que c'était une monarchie tempérée par des chansons; ce qu'il y a de sûr, c'est que nous sommes le seul peuple qui ait jamais su la bien tourner et la faire à propos.

Pendant quelque temps, on appelait *noëls*

des vaudevilles que l'on rimait sur la cour, les membres du parlement et les personnes haut placées. Mais ces productions dégoûtantes de cynisme ne doivent point être rangées dans l'histoire générale du vaudeville ; je n'en parle ici que pour mémoire, car on ne peut guère ni les lire ni les chanter, tant elles abondent en personnalités révoltantes , en images obscènes. Du reste , ce sont quelques beaux esprits de la cour de Louis XV et de Louis XVI qui en étaient les auteurs et s'en glorifiaient.

La preuve que le vaudeville est un genre qui ne mérite pas le dédain que certains esprits affectent pour lui, c'est que, depuis qu'on chante en France , tous les pouvoirs ont déclaré la guerre aux chansons, ainsi qu'aux chansonniers. Un cardinal fait enfermer dans une cage de fer un homme qui avait fait une chanson contre lui ; des jeunes gens sont jetés à la Bastille pour avoir chansonné la Pompadour ; le poète Lagrange-Chancel est envoyé aux îles Sainte-Marguerite par le régent, à cause de ses couplets et de ses philippiques ; le directoire déporte à Cayenne un pauvre chansonnier des rues, nommé *Pitou*, pour avoir fait une chanson contre Barras ; Napoléon ne permettait pas que l'on chantât tout haut ; Béranger paya de neuf mois de prison ses chansons contre le pouvoir. En un mot, tous les gouvernements , toutes les censures se sont déchaînés contre le vaudeville :

Il n'est donc pas si petit compagnon qu'on veut bien le dire. On verra, au fur et à mesure que j'avancerai dans le sujet, que le vaudeville a presque toujours été persécuté; on verra tous les efforts qu'il a été obligé de faire pour devenir un genre de littérature chez nous. De tout temps, on a laissé prendre au drame, à la comédie, de grandes licences, et, quand le couplet voulait faire entendre, sur de petits airs, de petites vérités mises à la portée du peuple, on lui mettait bien vite un bâillon. Lorsque je parlerai de la censure dramatique, et j'en aurai souvent l'occasion, je prouverai que, sous tous les pouvoirs, elle a été plus ombrageuse, plus méticuleuse, plus tracassière pour le couplet que pour aucun autre genre. Cela s'explique, huit vers sur un air de pont-neuf, c'est si vite retenu! cela va si loin!

Le mot vaudeville a eu jadis une signification plus large que maintenant. Les anciennes comédies faites sur des évènements du jour ou sur des anecdotes scandaleuses étaient appelées des vaudevilles. Dans *le Chevalier à la mode*, de Dancourt, le chevalier dit, en parlant de ses vers: « On les a retenus, on en a fait des pièces » de théâtre, et, en moins de deux heures, ils » sont devenus vaudevilles. »

Enfin, dans beaucoup de pièces anciennes et modernes, soit en prose, soit en vers, les auteurs finissaient par des couplets que les acteurs

chantaient successivement. On trouve de ces exemples dans Legrand, Fagan, Dancourt, Dufresny et Le Sage. Beaumarchais, Colin d'Harleville, Picard, ainsi que beaucoup d'autres, les ont imités. Ces sortes de couplets, qui sont tout à fait hors de l'action, s'appelaient des *vaudevilles*. On nomme encore aujourd'hui les couplets qui terminent les petites pièces : des *vaudevilles finals* Les vandevillistes disent généralement : « Ma pièce est terminée, je n'ai » plus que mon *vaudeville à faire.* » Mais le *vaudeville final* s'en va !... le couplet d'annonce est mort depuis longtemps.

Quant au genre, en lui-même, son histoire n'est pas moins curieuse à cause de l'influence satirique qu'il a exercée à toutes les époques. Nous verrons combien d'améliorations il a reçues depuis les sales couplets de Gauthier-Gargnille jusqu'aux chansons de Désaugiers et aux odes de Béranger. Il y a loin de 1600 à 1815. Nous le verrons sous tous les costumes, tantôt roi, tantôt sujet, tantôt soldat, tantôt berger paré de fleurs et de rubans, donnant le bras à Favart pour assister aux noces *d'Annette et de Lubin*, ou bien, courant avec Vadé de tabagie en tabagie, pour s'enivrer avec des poissardes ou des racoleurs Nous le verrons, simple et naïf, gai ou tendre ; nous le verrons dans les camps, animer les combattants par ses refrains guerriers, puis à la cour ou dans le boudoir des

courtisanes, à la table des fermiers généraux, sablant le vin mousseux et se moquant de la sottise dorée. Nous le verrons en soutane ou en capuchon, chez les nonnes qui lui payaient ses refrains et ses gaudrioles en biscuits et en confitures. Nous le verrons au théâtre, les bras nus, s'égosiller aux grands jours des révolutions : il sera d'abord gamin, puis peuple, à mesure qu'il grandira. Enfin il a ri quand il fallait rire, il a pleuré quand il fallait pleurer, il a assisté à toute nos gloires, comme à tous nos désastres.

On lit, dans le *Ménagiana*, qu'un bon recueil de vaudevilles est indispensable aux écrivains qui veulent s'occuper d'histoire. J'ai toujours été de l'avis de Gilles Ménage.

Pour mettre de l'unité dans mon travail, je prends l'histoire du vaudeville à la Comédie-Italienne, puis aux foires Saint-Germain et Saint-Laurent. Viendront ensuite les autres théâtres par ordre chronologique : le Vaudeville, les Variétés, le Panorama, le Gymnase, les Nouveautés, le Palais Royal et les autres théâtres-*vaudevilles*. Je raconterai leur histoire complète, depuis leur ouverture jusqu'à ce jour ; je ferai sentir les nuances, les modifications que ce genre a dû subir selon les temps, les auteurs ou les comédiens chargés de le représenter; je dirai ses jours de prospérité comme ses jours néfastes; je publierai une foule

d'anecdotes dont j'ai été témoin ou que j'ai recueillies moi-même. On verra que le vaudeville a eu bien des luttes à soutenir, bien des combats à livrer pour obtenir droit de bourgeoisie dans notre littérature. Une anecdote qui remonte à un siècle de date va le prouver.

En 1737, Panard fit jouer à la foire Saint-Germain une pièce intitulée *le Vaudeville.* Dans cette pièce, Momus ouvre la scène avec sa fille, sous le costume de la Foire. Celle-ci avoue à son père qu'elle est malheureuse, parce qu'elle aime le vaudeville, que l'Opéra-Comique ne veut pas reconnaître comme genre de littérarature. Momus trouve un expédient pour consoler sa fi le, et profitant de l'arrivée de Bacchus et de la Joie, père et mère du vaudeville, il obtient leur consentement. Alors la foire Saint-Germain prend la robe d'un avocat, plaide devant Apollon la cause de son amant, prouve que le vaudeville est bien reçu, bien fêté partout, qu'il est malin, espiègle, satirique, et qu'il plaît à la ville comme au village. Apollon rend un arrêt, par lequel le vaudeville est mis en possession de tous les droits du Parnasse.

— Eh bien ! malgré ce jugement solennel rendu par la bouche d'Apollon en 1737, le vaudeville eut beaucoup de peine à obtenir main-levée de l'interdiction qui pesait sur lui ; car plus tard, Sedaine, qui détestait les vaudevilles, faisait chanter, dans un de ses opéras-

comiques, le couplet suivant, en haine des *Amours d'Été* et *des Vendangeurs*, vaudevilles de Piis et Barré, qui, à cette époque, attiraient la foule à la Comédie-Italienne :

« Bon-homme Vaudeville,
» Laissez-nous donc tranquil*les*,
» Amusez-nous par vos propos
» Et par vos jolis madrigaux ;
» Mais ne quittez pas vos hameaux,
» Bon-homme Vaudeville (1). »

On voit que, dans ce couplet, Sedaine n'était pas plus ami de la rime que du vaudeville.

En entreprenant cette histoire du vaudeville, je ne dissimule point les obstacles que j'ai à surmonter. Je marche sur le terrain de feu dont parle Horace, Horace, autre vaudevilliste d'une certaine distinction ! Heureusement ce terrain, je le connais ; je sais qu'au théâtre, cet étrange bazar, on rencontre de tout, ainsi que l'a dit Piis.

« Machinistes, femmes de chambre,
» Allumeurs, pompiers, quel mic-mac !
» On y sent l'eau de vie et l'ambre,
» L'huile et la pipe de tabac. »

C'est le pays des séductions et des désenchantements !... On y fait des rêves d'or..., on y a d'affreux cauchemars !... On y rit, on y grince des dents ! . c'est le paradis de Milton.., c'est l'enfer du Dante.

Les amours-propres y étant continuellement

(1) Ce couplet fut cause que Piis et Barré fondèrent le théâtre du Vaudeville.

en présence, les bonnes et les mauvaises passions s'y heurtent sans cesse. Un succès vous fait des myriades de petits ennemis; c'est un bourdonnement continuel de moustiques et de maringouins. Si vous réussissez deux fois, l'envie vous prend à bras-le-corps : on vous presse la main dans la coulisse à droite, on vous bafoue dans la coulisse à gauche.

Mais je sais aussi qu'à côté de ces tristes réalités il y a de bonnes et loyales confraternités. des amitiés solides et fidèles. Ces excellentes choses n'ont qu'un défaut; elles sont rares !...

Oh ! le théâtre ! le théâtre ! depuis plus de trente ans j'y ai vu passer bien des gloires, faire et défaire bien des réputations, réussir et tomber bien des pièces, se presser et se suivre bien des révolutions littéraires.

Aussi mes notes sont nombreuses et variées : notes piquantes ! car elles sont vraies ; au reste, vous les jugerez.

Afin de rendre ce travail le plus complet possible, je ne bornerai point mes recherches aux pièces de théâtre ; j'essaierai aussi de porter quelques jugements sur les principaux comédiens qui ont paru dans le vaudeville. Comme c'est un genre à part, il mérite une critique spéciale. Je dirai franchement les défauts ou les bonnes qualités que j'ai cru remarquer en eux. Si je n'ai pas toujours les mêmes éloges à don-

ner, j'aurai les mêmes égards pour tous. Cette tâche n'est pas sans quelques difficultés; mais j'espère en venir à bout, avec l'aide de Dieu, de ma mémoire, de ma plume et de l'indulgence des lecteurs.

THÉATRE DES ITALIENS.

On lit dans l'Étoile qu'en 1577 des Italiens appelés Gli-Gelosi, que le roi Henri III avait fait venir de Venise, commencèrent à jouer leur comédie dans la salle des États de Blois. Le roi leur permit de prendre un *demi-teston* de ceux qui viendraient les voir jouer. Le dimanche 19 mai 1577, ces mêmes comédiens furent installés à l'hôtel du Petit-Bourbon, rue des Poulies, à Paris; ils prenaient quatre sous par personne, et il y avait un tel concours de peuple, que quatre prédicateurs de Paris n'en avaient pas la moitié autant quand ils prêchaient. Cette troupe ne demeura pas longtemps, vu les troubles qui agitaient le royaume et principalement la capitale En 1584 et 1588, il en parut une seconde et une troisième; mais on n'a pas recueilli les noms des acteurs et des actrices qui les composaient, ni les titres, ni les sujets des

pièces qu'ils représentaient. Henri IV, dans une expédition qu'il fit à Pavie, amena une troupe de comédiens italiens qui s'en retournèrent deux ans après. Ils furent installés rue de la Poterie, au coin de celle de la Verrerie. Ils étaient à la solde du roi. Dans une satire, il est dit qu'il y a assez d'autres bouffons à la cour, sans que besoin il soit que le roi Henri en fasse venir de l'étranger :

Sire, défaites-vous de ces comédiens,
Vous aurez, *malgré eux*, assez de comédies,
J'en sais qui feront mieux que ces Italiens
Sans que vous coûte un sol leurs fâcheuses folies.

La première actrice de cette troupe jouissait d'une grande réputation comme comédienne et comme femme du monde; elle s'appelait Isabelle Andréini.

Voici des vers qu'un poète de l'époque, qui avait nom *Isaac du Royer,* adressa à la célèbre Italienne :

Je ne crois point qu'Isabelle
Soit une femme mortelle :
C'est plutôt quelqu'un des dieux
Qui s'est *deguisé en femme,*
Afin de nous ravir l'ame
Par l'oreille et par les yeux.

—

Se peut-il qu'on trouve au monde
Quelqu'autre humaine faconde
Que la sienne ose égaler?
Se peut-il dans le ciel même
Trouver de plus douce crême
Que celle de son parler?

De nos jours, il y a des poètes à Brive-la-Gaillarde qui font des vers aussi galants que ceux-là.

Nous rions du charlatanisme des affiches : voulez-vous savoir comment on annonçait une pièce de 1588? « Aujourd'hui, la première représentation de *La Rosaure, impératrice de Constantinople*, au théâtre du Petit-Bourbon, par la grande troupe italienne, avec les plus agréables et magnifiques vers, musique, décorations, changements de théâtre et grandes machines ; entremelée, entre chaque acte, de ballets d'admirable invention. » Certes, cette annonce ne déparerait pas celles qui sont collées chaque matin sur les murs de Paris.

Les personnages des pièces italiennes s'appelaient toujours : Polichinel, Arlequin, Pantalon, Scaramouche, Trivelin, Scapin, Pierrot, Pascariel, Mézetin, Colombine, Isabelle, Spinette, etc.

Louis XIII fit venir aussi des comédiens d'Italie pour amuser Louis XIV enfant. En 1645, il y avait encore de ces bouffons à Paris : c'est le cardinal de Mazarin qui les avait appelés ; ces bouffons jouaient au Petit-Bourbon.

Un comédien qui avait nom Tiberio Fiureli y remplissait le rôle de Scaramouche. La reine aimait beaucoup ce comédien. Un jour que Scaramouche était dans la chambre de la reine, le dauphin, qui n'avait que deux ans, était de très

mauvaise humeur, rien ne pouvait calmer ses pleurs et ses cris Scaramouche prit la liberté de dire à la reine que, si Sa Majesté voulait permettre qu'il prît le petit prince entre ses bras, il se flattait de l'apaiser. La reine le lui permit, et Scaramouche fit alors au prince des grimaces et des figures si plaisantes, que cette inimitable pantomime fit non seulement cesser ses cris, mais lui excita l'envie de rire. Enfin, après une scène des plus comiques et qui divertit extrêmement la reine, le dauphin satisfit un besoin qu'il avait dans le moment sur les mains et l'habit de Scaramouche, ce qui redoubla les éclats de rire de la reine et des seigneurs qui étaient dans l'appartement.

A cette époque, un comédien servait d'amusement au roi sur le théâtre ainsi qu'à la cour; aujourd'hui ce n'est plus cela. Du reste, il semble que Louis XIV roi ait voulu réparer la faute de Louis XIV enfant; car, s'il poussa l'irrévérence jusqu'à salir les vêtements du comédien Tiberio Fiureli, plus tard il conversait gravement avec l'acteur Baron et admettait Molière à sa table.

En 1682, des comédiens italiens jouèrent à l'hôtel de Bourgogne, rue Mauconseil, sur l'emplacement où est aujourd'hui la halle aux cuirs. Ces acteurs avaient le titre de comédiens italiens du roi dans *leur hôtel de Bourgogne*; mais ils ne représentaient que de mauvais canevas,

des scènes détachées ou arrangées. Les premiers bouffons improvisaient beaucoup; on convenait d'un thème, on entrait en scène ; l'un donnait la réplique, l'autre répondait ; de là des choses d'une nullité, d'une sottise dont le théâtre du temps n'offre que trop d'exemples.

Pour donner une idée des pièces de l'époque, il suffira de mettre sous les yeux du lecteur l'analyse *d'Arlequin, lingère du Palais. — Arlequin habillé moitié en homme, moitié en femme, paraît dans le fond d'une boutique de lingère contiguë à celle d'un limonadier. Quand il se montre du côté de l'habit de femme, il crie :* « Des chemises, des torchons, des caleçons. » *Puis se tournant du côté de l'habit d'homme, il paraît dans la boutique du limonadier, où il crie :* « Des biscuits, de la limonade, des macarons, du chocolat. »

Ainsi il vend, d'un côté, de la toile, des bonnets, et de l'autre, du café, des liqueurs. Pascariel, dont il s'est moqué sous les deux costumes, finit par deviner la ruse, mais non sans avoir été longtemps mystifié.

Dans la scène suivante, Arlequin est habillé en nourrice, suivi d'un homme qui conduit un âne sur lequel est un berceau ; c'est encore Pascariel dont Arlequin se moque en lui amenant un enfant de nourrice : le vieillard jure, s'emporte, et dit qu'il y a trente ans qu'il ne fait plus d'enfant. Arlequin veut à toute force lui

laisser le marmot; Pascariel donne un coup de pied dans le ventre d'Arlequin, qui crie : « Au secours! au secours! je suis grosse de quatorze mois, » et il se sauve en se moquant de Pascariel.

D'après cette analyse, on peut juger du théâtre italien d'alors; tous les canevas sont taillés sur le même patron.

Dans un autre canevas intitulé : *Arlequin, chevalier du soleil*, Pascariel engage Arlequin à se faire médecin.

Pascariel. — Écoute, Arlequin! je vais te montrer comment on se fait médecin : on achète une mule, on se promène dessus par tout Paris; un homme vous rencontre et vous dit : Monsieur le médecin, venez vite voir un de mes parents qui est très malade. (*Ici Arlequin se met à trotter devant Pascariel.*)

Pascariel. — Que fais-tu donc là?

Arlequin. — Je fais la mule, je trotte...

Pascariel. — On arrive au logis du malade; le médecin descend de sa mule, on le fait entrer dans la chambre à coucher.

Arlequin. — Et la mule, entre-t-elle aussi?

Pascariel. — Hé non, animal! la mule reste à la porte. Voilà le médecin dans la chambre du malade. (*Ici Pascariel affecte de marcher sur la pointe du pied.*)

Arlequin. — D'où vient que vous marchez si doucement?

Pascariel. — C'est à cause du malade. Nous voilà dans la chambre et tout auprès de son lit.

Arlequin. — Auprès de son lit? prenez donc garde de renverser le pot de chambre.

Pascariel. — Alors le médecin dit au malade : Montrez-moi votre langue; le malade la lui montre en lui disant : Ah! docteur, je suis bien malade!... (*Ici Pascariel tire la langue devant Arlequin.*)

Arlequin. — Ah! la vilaine langue!

Pascariel. — Voilà une langue bien sèche, bien échauffée...

Arlequin. — Il faut la faire mettre à la glace.

Pascariel. — Voyons le pouls. (*Il fait comme s'il tâtait le pouls.*) Voilà un pouls qui va diablement vite.

Arlequin. — Ça me surprend, car d'ordinaire les poux vont bien doucement.

Pascariel. — Tâtons le ventre. (*Il fait semblant de tâter le ventre du malade.*) Voilà un ventre diablement dur!...

Arlequin. — Il a peut-être avalé du fer?.....

Toutes les pièces recueillies par Chérardi sont dans le même goût. Telle est la seconde période de la comédie italienne. On chantait déjà dans ces pièces des airs italiens et français.

Les Italiens eurent toujours de la peine à demeurer longtemps en France. Le mardi 4 mai 1697, M. d'Argenson, lieutenant-général de police, muni d'une lettre de cachet du roi, se

transporte à l'hôtel de Bourgogne, accompagné de commissaires, d'exempts et de toute la robe-courte; appose les scellés sur les portes du théâtre, rue Mauconseil et rue Française, sur celles des loges des acteurs et des actrices, avec défense à ces derniers de se présenter pour continuer leur spectacle, le roi ne jugeant pas à propos de les garder à son service. On n'a jamais bien connu le motif d'une suspension si brusque.

Dans ses *Recherches sur les théâtres*, Beauchamps avance que les comédiens italiens ayant affiché une comédie intitulée *la Prude*, l'autorité pensa que leur intention était de ridiculiser madame de Maintenon, et que cela fût la cause de leur disgrace.

De 1697 à 1716, aucune troupe italienne ne vint à Paris; mais le 18 mai de cette dernière année, le duc d'Orléans, régent du royaume, rappela en France les acteurs italiens. Ils débutèrent à l'hôtel de Bourgogne. Dans les premiers temps, ces comédiens ne parlaient qu'en italien; peu à peu ils parlèrent moitié italien, moitié français. Enfin la langue française prévalut. Ce fut vers cette époque que l'on joua des ouvrages plus réguliers.

Colalto, Riccoboni, Morand, Fagan, Legrand, Lafont, Boissy, Goldoni, Saint-Foix, Florian donnèrent des comédies assez agréables à la Comédie-Italienne. Marivaux y fit repré-

senter les *Jeux de l'amour et du hasard* (1).

Le vaudeville, à cette époque, était tout à fait misérable ; après en avoir donné un échantillon dialogué, je vais citer les couplets que l'on chantait dans les parodies italiennes. Dans *le Jaloux*, joué en 1723, Trivelin dit à son maître :

Pour rompre ce mariage,
Monsieur, sauvons-nous,
Allons chercher un asile,
Je trouve cela facile.

Ce à quoi Colombine répondait :

Et moi itou, et moi itou.

Dans *Arlequin Roland*, Angélique chante à Médor :

Votre constance est triomphante,
Mon cœur se rend ;
Épargnez ma vertu mourante,
Mon cher Roland.

Et Roland répond galamment :

Ne craignez rien, petit bouchon,
Je suis sage comme un Caton ;
Ne crains rien, mon petit bouchon.

Dites-moi si cela ressemble à des couplets. En

(1) Le rôle de Pasquin était joué par un arlequin.

vérité, malgré mon amour pour la chanson, je suis forcé de convenir que *l'Enfant malin* était peu spirituel en 1730. Et quand on pense qu'alors le Théâtre-Français brillait de toute sa gloire!... que Corneille avait fait le *Cid*, *Héraclius*, *Cinna!* que Molière nous avait légué *Tartufe*, *les Femmes savantes*, *le Misanthrope*, et tant de chefs-d'œuvre immortels!... on se demande comment des comédiens, qui prenaient pompeusement le titre de comédiens du roi, en leur *hôtel de Bourgogne*, osaient débiter en public tant de niaiseries et de si grossières équivoques.

Le rédacteur du *Journal général* m'a adressé le reproche d'avoir traité trop cavalièrement le Vaudeville de 1720. Voyons jusqu'à tel point son opinion est fondée.

Le *nouveau théâtre italien* composé de pièces italiennes et françaises ne renferme que des airs notés.

Dans le théâtre italien de *Chérardi*, de 1682 à 1697, je ne trouve que des morceaux de chant qui n'ont point forme de couplets.

Le *nouveau théâtre italien* en neuf volumes, de 1700 à 1732, contient grand nombre d'ouvrages de Dominique Riccoboni père et fils, Castera, Joly, Desportes, etc.

Marivaux, Dallainval, Autreau, Fagan n'y ont guère donné que des comédies, dont plusieurs sont terminées par des *vaudevilles*, qui ne sont

pas toujours très piquants, si j'en excepte plusieurs de Panard.

Dans le théâtre de la *Foire*, en neuf volumes, recueilli par Le Sage et Dorneval, en 1737, je lis dans la préface : « On a représenté à la *Foire* » *tant de mauvaises productions*, tant *d'obscénités*, » que les lecteurs pourraient d'abord n'être » pas favorables à cet ouvrage; mais la réflexion » doit l'arracher au mépris, et détruire le pré- » jugé; les productions qu'on ne peut rap- » peler que désagréablement pour le théâtre » n'y sont point employées. »

Malgré cet aveu que Le Sage et Dorneval font eux-mêmes, dans le *Monde renversé*, joué en 1718, Arlequin a une scène avec un vieux procureur, qui lui demande ce que c'est qu'un cocu.

ARLEQUIN.

Hé mais!... un cocu, c'est un homme marié... qui a une femme... qui... se... que diable, tout le monde vous dira ça.

LE PROCUREUR.

« Expliquez-vous plus clairement....

PIERROT.

» Oh! je vais vous le dire, moi : un cocu, » monsieur, est tout le contraire du coq. Le » coq a plus d'une poule, et la femme d'un » cocu est une poule qui a plus d'un coq. »

Dans le *Retour d'Arlequin à la foire*, 1712, par Le Sage, Fuzelier et Dorneval, un Romain

paraît ; pour défendre Agamemnon, le Romain dit à Momus :

> Quoi donc, ce fade polisson,
> Ose attaquer Agamemnon.
> Arcas, courons à la vengeance.

Arlequin *lui chante* :

> Avance, avance, avance
> Avec ton sceptre de faïence.

Dans le *Départ de l'Opéra-Comique* en 1733, Panard intercala une critique de l'Opéra qui eut beaucoup de succès ; mais c'est une chanson agréable, et voilà tout. Panard était plus chansonnier que vaudevilliste ; la preuve, c'est que tous ses vaudevilles sont devenus chansons et que les couplets de ses pièces étaient oubliés de son vivant.

Dans la même préface du théâtre de la *Foire* dont je parle, Le Sage et Dorneval disaient encore : Le vaudeville dont on ne se servait dans les commencements que par nécessité (puisqu'il était défendu aux acteurs forains de parler) fut d'abord par eux assez mal employé. *Point de finesse dans les pensées, point de délicatesse dans les expressions, aucun goût dans le choix des airs : c'était, entre leurs mains, un diamant brut, dont ils ne connaissaient pas le prix, et que les auteurs dans la suite ont mieux mis en œuvre.*

Je sais bien que Le Sage et Dorneval veulent parler des vaudevilles joués avant les leurs ;

Mais cela ne prouve pas que, de leur temps, les couplets intercalés dans les pièces valussent beaucoup mieux.

L'auteur de l'article du *Journal général*, M. T. Sauvage, m'a donné raison en croyant me donner tort. Il cite le joli couplet de Favart de la *Parodie* au *Parnasse* :

« Quiconque voudra
» Faire un opéra, etc. »

Mais ce couplet de Favart date précisément de 1759. Il cite encore un couplet des *Sabots*, assez spirituel ; mais les *Sabots* sont de 1748. Le vaudeville n'a été vraiment spirituel qu'à partir de 1735 ou 1740, et même plus tard.

Si Le Sage, Sedaine, Fuzelier, Dorneval, Gallet, Panard, Vadé, Laffichard, voire même Piron étaient revenus au monde depuis 1792 ; s'ils avaient assisté aux représentations des pièces de Desprez, Deschamps, Ségur; s'ils avaient vu jouer les mordantes parodies de Dieulafoi, Gersin, Moreau, Théaulon, Dupaty; s'ils avaient entendu les joyeusetés si délirantes de Désaugiers, et s'ils connaissaient les comédies-vaudevilles de M. Scribe, ils battraient des mains.., et conviendraient que le vaudeville de 1730 ne valait pas celui de 1838.

Du reste, Le Sage, Piron et Sedaine peuvent se consoler d'avoir fait des couplets un peu pâles, puisqu'il nous ont laissé *Gil blas*, *Turcaret*,

la Métromanie et le *Philosophe sans le savoir.*

Je ne veux pas louer les modernes au détriment des anciens; mais quand il s'agit d'écrire l'histoire d'un genre de littérature, il faut avoir le courage de dire la vérité, même en parlant d'hommes tels que Le Sage et Piron. Or, je dis comme madame Dacier : « *Ma remarque subsiste.* »

La Comédie-Italienne a compté trois générations d'Arlequins : *Biancoletti*, Dominique; *Vicentini*, Thomassin; et Carlin, *Bertinazzi*. Chacun de ces acteurs avait un talent spécial. Dominique jouait les Arlequins malins, spirituels, vifs... Carlin, au contraire, excellait dans le naïf et le naturel, ce qu'on appelait alors l'Arlequin balourd, mais ce qui ne l'empêchait pas de mettre beaucoup de grace et d'esprit dans son jeu.

Le rôle de Pierrot a pris naissance à Paris dans la troupe des comédiens italiens. Voici comment : de tout temps, l'Arlequin avait été un ignorant ; Dominique, qui était un homme d'esprit et de savoir, et qui comprenait le génie de notre nation, qui veut de l'esprit partout, s'avisa d'en mettre dans son rôle, et donna au caractère d'Arlequin une forme différente de l'ancienne. Cependant, pour conserver toujours à la comédie italienne le caractère d'un valet ignorant et balourd, il inventa le rôle de Pierrot, qui remplaça ainsi le rôle d'Arle-

quin. Plus tard, on donna aussi le nom de Gilles à ce personnage.

Dominique avait beaucoup d'esprit, et surtout l'esprit d'à-propos.

Louis XIV, au retour de la chasse, était venu dans une espèce d'incognito voir la comédie italienne qui se donnait à Versailles. Dominique jouait, et malgré le jeu de cet excellent acteur, la pièce parut insipide, le roi lui dit en sortant : *Dominique, voilà une bien mauvaise pièce....* « Dites cela tout bas, je vous prie, lui répondit le comédien, parce que, si le roi le savait, il me congédierait avec ma troupe. » Le roi lui répondit : « C'est bien, Dominique, le roi n'en saura rien. »

Dominique, né à Bologne en 1640, est mort à Paris en 1688; il fut enterré derrière le chœur de la paroisse Saint-Eustache.

Carlin ne le cédait en rien à Dominique pour l'esprit et la repartie. Un jour qu'il n'y avait que deux personnes dans la salle, on n'en fut pas moins obligé de jouer pour elles. Quand le spectacle fut fini, Carlin s'avança sur le bord du théâtre et invita un des spectateurs à s'approcher.

« Monsieur, lui dit-il, si vous rencontrez
» quelqu'un en sortant d'ici, faites-moi le
» plaisir de lui annoncer que nous donnerons
» demain la même pièce qu'aujourd'hui. »

Une autre anecdote qui rappelle celle-ci, et

qui est moins connue, m'a été souvent racontée.

Un beau jour d'été, où la chaleur était étouffante, Carlin devait jouer dans deux pièces. Au moment de lever le rideau, l'acteur Camérani, le semainier perpétuel, vint dire à Carlin : Mon ami, est-ce que nous allons jouer, il n'y a qu'une personne dans la salle? Carlin se mit à rire et dit : Pourquoi pas?... En ce temps-là, on montrait un grand respect pour le public. La toile se lève donc : Carlin paraît, tire son sabre de bois, fait le tour du théâtre; enfin, après mille singeries qui faisaient rire aux éclats un gros monsieur qui était dans un coin de l'orchestre, il s'avança sur la rampe, et l'interpella ainsi :

« Monsieur *Tout-seul*, nous sommes désolés, mes camarades et moi, d'être obligés de jouer par le temps qu'il fait devant une seule personne; cependant, si vous l'exigez, nous jouerons. » Le gros provincial le regarda béant, Carlin faisait toujours ses lazzis, et l'appelait toujours M. *Tout-seul*. Le spectateur entra en conversation avec l'acteur, et lui dit qu'il n'était venu que pour le voir jouer. Carlin se résigna, et commença son rôle.

Voilà que tout à coup, en dehors, le ciel se couvre, les éclairs brillent, le tonnerre gronde et la pluie menace de tomber par torrents. En moins d'une heure, la salle se remplit si bien, qu'à la fin de la seconde pièce, il y avait 900

livres de recette (1). Quand le spectacle fut près de finir, Carlin s'avança de nouveau sur la rampe, comme ayant l'air de chercher quelqu'un, et se mit à dire tout haut :

» *Monsieur Tout-seul*, êtes-vous encore là ? Le provincial se lève, et répond :

» Oui, monsieur Carlin, et vous m'avez fait bien rire !...

— *Monsieur Tout-seul*, je viens vous remercier de nous avoir obligés à jouer ; car si vous eussiez repris votre argent, on aurait fermé la salle, et nous n'eussions point fait 900 livres de recette. Merci donc, *monsieur Tout-seul*...

— Enchanté, monsieur Carlin, répondit le provincial en enjambant par dessus la banquette pour s'en aller. Et tous les spectateurs de rire à se tenir les côtés. Cette plaisanterie amusa longtemps les comédiens. Lorsqu'ils hésitaient à afficher, par crainte de la chaleur ou pour quelque autre motif, Carlin disait à Camérani : — Affichons toujours, qui sait? peut-être que *monsieur Tout-seul* viendra ce soir.

Ces trois comédiens, qui étaient si gais au théâtre, étaient fort tristes à la ville. Thomassin en offre un exemple : dévoré par une mélancolie qui menaça de le conduire au tombeau, cet acteur alla consulter le médecin Dumoulin qui, ne le connaissant pas, lui conseilla pour toute recette d'aller voir l'Arlequin de la Comédie-Ita-

(1) C'était énorme alors, et surtout en été; une recette de 900 livres!

lienne. « Dans ce cas, répondit Thomassin, il
» faut que je meure de ma maladie; car je suis
» moi-même cet Arlequin auquel vous me ren-
» voyez. » Cette anecdote a fourni à M. Joseph Pain le sujet d'un vaudeville joué à la rue de Chartres, en 1802, sous le titre de : *Allez voir Dominique.*

Parmi les comédiens italiens, je n'oublierai pas le célèbre Camérani; je dis célèbre, non pas à cause de ses talents, car c'était un acteur fort médiocre, mais à cause de l'originalité de sa personne. Camérani, qui jouait le rôle de Scapin, a rempli plus de quarante ans les fonctions de semainier perpétuel. Il eût été l'homme le plus gourmand de France, si d'Aigrefeuille n'avait point existé. Cet original est mort d'une indigestion de pâté de foie, qu'au beau milieu d'une nuit il avait entamé tout seul. On cite de lui des mots d'une grande naïveté; il en est un surtout qui restera tant que l'on s'occupera de théâtre. Les auteurs s'étaient ligués pour obtenir une augmentation de droits, Camérani se prononça contre eux au comité, et dit : « Messieurs, pre-
» nez-y garde! il y a longtemps que je vous l'ai
» dit; tant qu'il y aura des auteurs, la comédie ne
» pourra pas aller. »

Le vaudeville fut longtemps stationnaire; mais vers 1739, Favart, qui avait déjà donné quelques ouvrages agréables, obtint de grands succès. Cet auteur fécond et gracieux a, pour ainsi dire, à lui

seul créé un genre de vaudeville que nous appellerons *pastoral* ou *villageois*. Après avoir fait jouer la *Fille mal gardée*, les *Ensorcelées*, il donna *Annette et Lubin*, qui produisit beaucoup d'effet.

Le public, qui n'avait entendu chanter jusqu'alors que de faibles couplets, parut goûter ceux de Favart, qui, s'ils ne sont pas toujours piquants, ont du moins le mérite d'être bien tournés, et de n'offrir que des images agréables. Si l'on compare les couplets que j'ai cités plus haut avec ceux que voici, on verra que le vaudeville était en progrès :

Annette, à l'âge de quinze ans,
Est une image du printemps;
C'est l'aurore d'un beau matin,
Qui ne veut naître
Et ne paraître
Que pour Lubin.

Son teint, bruni par le soleil,
Est plus piquant et plus vermeil.
Blancheur de lis est sur son sein,
Mouchoir le couvre,
Et ne s'entr'ouvre
Que pour Lubin.

Certes, voilà des couplets qui ne manquent pas d'afféterie, mais enfin ce sont des couplets écrits avec une certaine élégance. Ensuite, figurez-vous ces petites pièces pleines de grace et de naturel, représentées par des acteurs tels que Laruette, Clairval, Caillot, et surtout par

madame Favart. Cette actrice est connue par ses talents, son esprit et sa liaison avec l'abbé de Voisenon, qui, si l'on en croit la malignité publique, fut l'auteur d'une partie des pièces qu'elle publiait sous son nom, ou sous celui de son mari.

Il y a longtemps que l'opinion publique a fait justice de cet absurde mensonge.

Favart a eu l'avantage de faire jouer ses pièces devant M. le maréchal de Saxe, quand il donnait des bals et des spectacles à ses avant-postes. C'était le temps où l'on faisait la guerre en talons rouges, le temps où l'on se découvrait devant les Anglais, en les invitant à faire feu les premiers.

En 1780, deux auteurs, Piis et Barré, jetèrent un vif éclat.

A cette époque, la Comédie-Italienne jouait beaucoup de grands opéras. Piis s'ingénia d'une innovation. On avait eu jusque-là l'habitude de mêler de la prose aux couplets, ou des couplets à de la prose; Piis fit des vaudevilles tout en chansons. Cet essai fut bien reçu, et la Comédie-Italienne joua successivement les *Amours d'été*, les *Vendangeurs*, la *Veillée villageoise*.

La *Veillée villageoise* fut jouée à Marly devant la reine Marie-Antoinette, que sa grossesse empêchait de venir à Paris. S. M. en fut si contente, qu'elle fit donner aux auteurs,

Piis et Barré, une gratification de 1,200 livres chacun. Quelques jours après, les *Vendangeurs* obtinrent le même honneur; dans ce vaudeville, le *père Lajoie* chantait les couplets suivants :

Pour animer nos chansons,
La gaîté se passe
De violons et de bassons
Et de contre-basse.

Mais l'ennui parmi les grands
Sèche tant leurs ames,
Qu'il faut beaucoup d'instruments
A ces grandes dames.

Ces couplets critiques et grivois déplurent fort à la cour, et il s'éleva un murmure qui fit remarquer la maladresse des auteurs de ne les avoir pas supprimés en pareille circonstance. M. le comte de Maurepas, qui était podagre, s'était fait porter à la représentation, et comme il était très sourd, il se faisait répéter les paroles par madame de Flamarens : il observa que c'était gai.., mais *polisson*. On croit que, si les auteurs n'avaient pas eu leur gratification, ils auraient couru grand risque de s'en passer. L'anecdote est d'autant plus singulière, que ces pièces avaient déjà été représentées à Versailles le 10 novembre 1780, devant Leurs Majestés, qui s'en étaient fort amusées. Les courtisans gâtent tout.

Dans cette même pièce des *Vendangeurs*, le

bailli se justifiait, par les couplets suivants, de défendre le vin, la danse et la balançoire :

Soyez certains que notre arrêt
 A l'équité pour base,
Et que le public intérêt
 Seul ici nous embrase.
Bacchus, endormant la raison,
 Par sa liqueur traîtresse,
A bien souvent sur le gazon
 Renversé la sagesse.

Il n'est point de jeux innocents,
 Fût-ce même au village !
Dès qu'on badine avec les sens,
 La vertu déménage.
Quand la danseuse a des appas,
 En vain elle est cruelle ;
On ne veut point perdre les pas
 Qu'on a faits auprès d'elle.

La balançoire à la santé
 Ne saurait être utile ;
Car, plus le corps est agité,
 Moins l'esprit est tranquille.
L'honneur est alors en suspens,
 Et si la corde casse,
Ce n'est jamais qu'à vos dépens
 Que l'amour vous ramasse.

Comme on voit, le vaudeville marche progressivement ; ces ouvrages joués par Michu, Rosière, Trial, Dozainville, Thomassin, fils de l'ancien Arlequin ; par mesdames Mainville, Trial, Colombe, Gontier, Dugazon, faisaient fureur.

Madame Gontier excellait dans les rôles de fermières, de paysannes; elle était parfaite dans la nourrice de *Fanfan et Colas*. Elle faisait rire et pleurer tout à la fois. Madame Gontier aimait beaucoup la plaisanterie, et pourtant elle était sévère sur les pratiques religieuses. Quand elle devait jouer un rôle nouveau, ses camarades l'ont souvent vue, derrière une coulisse, se signer très sérieusement, et dire tout bas avec émotion : « Mon Dieu! faites-moi la grâce de bien savoir » mon rôle... »

Racine, fils du grand Racine, disait avoir connu un acteur et une actrice de la Comédie-Italienne qui vivaient comme deux saints, et qui ne montaient jamais sur le théâtre sans avoir mis un cilice (1). C'est peut-être parce que les comédiens italiens n'étaient pas excommuniés.

Dominique ne pouvait pas souffrir un bon mot contre l'Église; Carlin était fort dévot; Trial et sa femme assistaient tous les dimanches à la grand'messe de leur paroisse; Dominique faisait ses pâques; mademoiselle Colombe offrait elle-même le pain bénit. Enfin on connaît l'anecdote d'un pauvre diable chargé de remplir les rôles dits *accessoires* : un jour que l'on représentait les *Deux Chasseurs*, il faisait un orage affreux ; les éclairs brillaient, le ciel

(1) Il aurait dû les nommer.

était en feu. *L'ours* entre en scène : au moment où il passait devant le souffleur, un coup de tonnerre retentit ; l'acteur est tellement effrayé, qu'oubliant qu'il est dans la peau d'un *ours*, il se dresse sur ses deux pieds, fait le signe de la croix et continue son rôle au milieu d'un rire universel.

Revenons au vaudeville.

Le nouveau genre dont je viens de parler attirait la foule ; aussi les faiseurs d'opéras et les musiciens redoutaient-ils son envahissement. Sedaine surtout, qui donnait des mélodrames, *Richard Cœur-de-Lion*, *Raoul Barbe-Bleue*, Sedaine ne pouvait cacher le dépit qu'il éprouvait de voir de petits vaudevilles faire salle comble tous les soirs.

Vous allez peut-être penser que ces vaudevilles qui attiraient la foule faisaient la fortune de ceux qui les composaient?.... Point!.... Ces pièces, qui avaient valu plus de cent mille écus au théâtre Mauconseil, n'ont point rapporté douze cents francs à chacun de leurs auteurs.

Vous voyez que ce n'était pas le bon temps du vaudeville. Il n'a pas toujours été sur un lit de roses, le pauvre enfant!...

Cette guerre déclarée à la chanson continua, et petit à petit le flon flon disparut de l'affiche de la Comédie-Italienne. Ici finit l'histoire du vaudeville à ce théâtre.

On a bien quelquefois représenté de ces sortes d'ouvrages dans les salles Feydeau et Louvois; mais c'était de loin en loin, pour célébrer une victoire, ou pour chanter une circonstance.

Au 18 brumaire, on joue les *Mariniers de Saint-Cloud* (1), à propos de la chute du Directoire. Quelque temps après, *Vadé chez lui*, et le *Tableau des Sabines*, vaudeville composé en l'honneur du peintre David, et dans lequel Dozainville, dont parle Henri Monnier, était si comique et si amusant. Voyant que le théâtre qui avait été son berceau alla été fermé à tout jamais, le vaudeville alla frapper à toutes les portes, et toutes lui furent ouvertes. C'est peut-être un malheur pour lui, comme on le verra plus tard.

THÉATRES

DES FOIRES SAINT-GERMAIN ET SAINT-LAURENT.

Voici deux théâtres dont l'histoire est, sans contredit, fort amusante. J'avais d'abord eu

(1) De M. Sevrin.

l'intention de les traiter chacun séparément; mais j'ai pensé que, contemporains, ayant joué le même genre de pièces et compté les mêmes auteurs et les mêmes acteurs, ces deux spectacles n'en devaient former qu'un, et que leurs annales devaient marcher sinon conjointement, au moins parallèlement. Je ne remonterai point, du reste, à leur origine, qui date du règne de Louis XI. Bien avant qu'il y eût des spectacles dans les deux localités d'où tous les deux ils ont tiré leur nom, on y montrait des marionnettes, et le fameux Brioché y établit les siennes qui furent, à ce que l'on prétend, les premières que l'on ait vues à Paris. Brioché trouva bientôt des imitateurs, et Polichinel se fit naturaliser Français.

Polichinel a joué un grand rôle aux foires Saint-Germain et Saint-Laurent; cela devait être; il est si peuple, *il signor Pulcinella*, avec son nez tortu, son menton de galoche, ses petits yeux brillants, ses joues rubicondes, sa perruque de laine et son rire moqueur! Si vous ajoutez à cela que Polichinel est égrillard, qu'il jure, s'enivre, bat le commissaire et la patrouille, vous ne serez point surpris qu'ayant mis le pied chez nous il y ait si bien pris le droit de cité. On a voulu comparer Mayeux à Polichinel! je proteste de toute mon indignation contre une pareille calomnie. Et d'abord Mayeux n'a qu'une bosse, et Polichinel en a deux; Polichinel mystifie, et

Mayeux est mystifié; Polichinel est brave, et Mayeux est poltron; les petits enfants rient au nez de Mayeux et se découvrent devant Polichinel; gloire donc à Polichinel!

Après Polichinel vinrent les animaux sauvages, les lions, les léopards, les tigres, les ours, etc. Les nains ont succédé aux géants (cela se voit encore); puis enfin sont venus les chats, les chiens, les rats et les singes.

Il est encore d'autres bêtes que j'aurais peut-être dû nommer les premières, comme les plus spirituelles.

On a vu à la foire Saint-Germain des rats danser en cadence sur la corde au son des instruments, se tenant debout sur leurs pattes de derrière, et portant de petits contre-poids, comme de véritables danseurs de corde.

Il y avait une troupe de huit rats qui dansaient un ballet figuré sur une grande table, au son des violons et avec autant de justesse que des danseurs de profession.

Mais ce qui émerveilla surtout les Parisiens, nos bons aïeux, ce fut un rat blanc de Laponie qui dansa une sarabande avec autant d'aplomb et de grace qu'aurait pu le faire un Espagnol ou Louis XIV lui-même. A la foire Saint-Laurent, il y avait un singe qu'on appelait le *Divertissant;* il jouait du bilboquet et apprenait à jouer du violon. Certes, voilà des prodiges!...

Mais je ne me fais pas illusion; ami du pro-

grès, que j'aime à constater partout où je le rencontre, en rendant justice aux animaux des temps passés, je pense que nos Munito, nos serins savants, nos puces travailleuses, nos lapins qui jouent aux cartes, et surtout notre jeune orang (1) étonneraient leurs devanciers.

Tout ce qu'on peut dire de mieux en faveur des anciennes bêtes, c'est qu'elles ne manquaient pas d'esprit pour leur époque.

Ce fut à peu près vers l'année 1595 que l'on commença à voir des acteurs à la foire Saint-Germain. Les frères de la Passion voulurent les en chasser ; mais une sentence du lieutenant civil, du 5 avril 1595, maintint le nouveau théâtre de la foire, à la charge par lui de payer aux frères de la Passion *deux écus par an*.

La foire Saint-Laurent était située entre les rues du Faubourg-Saint-Denis et du Faubourg-Saint-Martin, dans un emplacement nommé encore aujourd'hui Enclos de la foire Saint-Laurent. Ces deux rues ont longtemps porté le nom de *Faubourg de la Gloire*. On ignore l'origine de cette ancienne dénomination. En 1609, ces deux foires offraient déjà deux salles de spectacle. On obligeait les acteurs à finir leurs jeux, en hiver, à quatre heures et demie du soir, à ne pas recevoir plus de cinq sous au

(1) Il vient de mourir ; les journaux ont assez parlé de lui pour que je sois dispensé de faire son éloge.

parterre, et douze sous aux premières; et de plus, à n'y rien jouer et n'y rien chanter sans l'autorisation et le visa du procureur du roi. On voit que la censure date de loin. En 1697, il y eut plusieurs loges dans chacune desquelles était une troupe de danseurs de corde et de sauteurs. Le nombre des directeurs qui ont exploité ces établissements est considérable. Les principaux sont les frères Alard, Maurice, Bertrand, Saint-Edme, Nivelon, le chevalier de Pellegrin, Ponteau, Restier, Francisque, Jean Monnet, l'Écluse, Nicolet, Audinot, Favart.

Dans l'origine, les pièces dans lesquelles on chantait des couplets étaient jouées par des marionnettes. Les loges de la foire ne ressemblaient en rien aux théâtres actuels. Une loge était un lieu fermé par des planches où l'on dressait un échafaudage pour les spectateurs. Une simple corde était tendue pour les danseurs; on n'y voyait ni peintures ni décorations. Elles ressemblaient aux baraques que les bateleurs construisent maintenant pour courir les fêtes de villages.

Elles se montaient et démontaient à volonté.

Avant d'avoir des auteurs connus, ces deux théâtres commencèrent par reprendre quelques unes des pièces qui avaient été jouées par les Italiens, bien avant leur suppression. Quelques sauteurs de corde composaient aussi des canevas qu'on ne pouvait représenter qu'en y

mêlant des tours de force et d'agilité. Un poète nommé *de Loret*, qui composait des gazettes en vers au commencement du règne de Louis XIV, parle ainsi de la foire Saint-Laurent :

Je fus en carrosse à la foire
De Saint-Laurent, et dit l'histoire,
Environ cinq jours il y a
Où l'on voit *mirabilia*.
Savoir, avec leurs indiennes,
Quantité d'aimables chrétiennes;
Voire même de qualité.
Et comme à présent c'est l'été,
Les plus mignonnes, les plus belles,
N'y vont que le soir aux chandelles.

La foire était alors :

Quatre assez spacieuses halles,
Où les marchandes, les marchands,
Tant de la ville que des champs,
Contre le soleil et l'orage
Ont du couvert et de l'ombrage...

On y vendait :

Citrons, limonades, douceurs,
Arlequins, sauteurs et danseurs,
Outre un géant dont la structure
Est prodige de la nature;
Outre les animaux sauvages,
Outre cent et cent batelages,
Les fagotins et les guenons,
Les mignonnes et les mignons,
On voit un certain habile homme,
(Je ne sais comment on le nomme)

Dont le travail industrieux,
Fait voir à tous les curieux,
Non pas la figure d'Hérodes,
Mais du grand colosse de Rhodes,
Qu'à faire on a bien du temps mis.
Les hauts murs de Sémiramis,
Où cette reine fait la ronde ;
Bref, les sept merveilles du monde.
Dont très bien les yeux sont surpris,
Ce que l'on voit à juste prix (1).

Malgré ce qu'écrit de Loret en 1664, je lis, dans *les Mémoires pour servir à l'histoire des spectacles de la foire*, qu'il serait difficile de trouver des renseignements bien clairs pour les sauteurs et danseurs de corde avant l'année 1672 ou 1675. Cette assertion est fondée sur l'avertissement qui se trouve à la tête d'une espèce de pièce intitulée : *Les forces de l'amour et de la magie*, qui fut représentée au jeu de paume d'Orléans, pendant le cours de la foire Saint-Germain de l'année 1678. Les personnages de cette pièce sont : Zoroastre, magicien, amant de Grésinde ; Grésinde, bergère ; Merlin, valet de Zoroastre ; plus, quatre sauteurs sur des piédestaux, quatre sauteurs en démons, quatre sauteurs en bergers, quatre sauteurs en polichinels....

Merlin paraît seul dans la forêt, et dit aux spectateurs : « Amour, amour !.... chien d'a-

(1) Gazette du 22 février 1664.

» mour! coquin d'amour!.... maraud d'amour!
» pendard d'amour! quoi, jamais de repos?...
» Dieu! faut-il être né sous une planète si
» malheureuse, pour être né valet, et valet d'un
» maître plus diable que le diable!... qui passe
» son temps à lire des grimoires, qui n'a de
» divertissements que des sorciers; pour son
» manger, les ragoûts sont friands: force vi-
» pères, crapauds et crocodiles...; il me semble
» que je ne suis entouré que de ces messieurs
» (*un crapaud paraît*). Dieu! voilà un crapaud
» qui me prie à dîner! Ah! monsieur le cra-
» paud, je vous remercie de tout mon cœur,
» je n'ai nul appétit (*un démon paraît en tour-*
» *billon*). En voilà un qui m'invite à la pro-
» menade. Monsieur Astaroth, je vous rends
» mille grâces, mon médecin m'a défendu
» l'exercice. »

Bientôt Grésinde paraît, ensuite Zoroastre. Merlin est continuellement tourmenté par des sortiléges, et finit par dire qu'il veut obtenir tout par *amour et rien par force*. Là dessus il danse une sarabande à neuf postures. On voit que ces pièces n'étaient faites que pour y mêler des tours de force et des danses de corde.... Cette parade était d'un des sauteurs de la troupe, qui en composait souvent.

C'est donc à partir de 1708 que ces spectacles forains donnèrent des pièces faites exprès par des auteurs en réputation. Ces ouvrages

étaient appelés opéras comiques mêlés de vaudevilles.

La Comédie-Française et la Comédie-Italienne, qui avaient bien des fois tourmenté les acteurs forains, leur suscitèrent alors de nouvelles chicanes. Vers 1710, jalouses des succès qu'ils obtenaient, elles leur firent défendre de jouer « aucune comédie par dialogue, ni même par » monologue. »

Les auteurs qui ont le plus travaillé pour l'Opéra-Comique sont : Fuzelier, Dorneval, Laffichard, Carolet, Panard, Gallet, Legrand, Autreau, Laujon, Favart, Vadé, etc. Mais ce qu'il faut proclamer bien haut, c'est que René Le Sage, l'auteur de *Gil Blas*, René Le Sage, ce si grand observateur, cet écrivain si distingué, ce moraliste si profond, qui nous a laissé un de ces livres les plus beaux, les plus spirituels, les plus complets qui soient sortis d'un cerveau humain, René Le Sage a commencé par être vaudevilliste; oui, vaudevilliste! Ne riez pas!... Lorsqu'il vit les persécutions dont de pauvres comédiens allaient devenir victimes, Le Sage se fit leur protecteur, c'est à dire leur auteur. Le Sage était jeune, sans fortune, sans appui; il fallait bien qu'il vécût d'abord, pour devenir immortel. Ensuite, le beau livre de Gil Blas n'avait pas encore paru! Le Sage fit donc parler Arlequin, tout en rêvant à son archevêque de Grenade.

C'est ainsi que Le Sage donna à l'Opéra-Comique cent et une pièces, dans l'espace de vingt-six ans, c'est à dire de 1713 à 1739. On compte de nos jours beaucoup de vaudevillistes qui ont laissé Le Sage bien loin derrière eux par le nombre de leurs vaudevilles, mais je n'en sache pas qui aient fait un Gil Blas. On a donné à l'auteur de *Turcaret* le nom de fondateur de l'Opéra-Comique, c'est une erreur. Le genre existait avant que Le Sage travaillât pour les théâtres forains. Le cardinal d'Estrées a longtemps protégé les acteurs de la foire Saint-Germain dont ils étaient les locataires.

Ces petits spectacles cherchaient sans cesse quelque ingénieux moyen d'échapper aux exigences du pouvoir qui les brutalisait. Panard l'a dit dans un vaudeville :

« Les lois ne sont qu'une barrière vaine
» Que les hommes franchissent tous,
» Car par dessus les grands passent sans peine,
» Les petits par dessous. »

On ne saurait se faire une idée de l'acharnement que mettaient les comédiens du roi à poursuivre les acteurs forains. Il ne se passait pas de mois sans qu'ils envoyassent verbaliser chez eux.

Le 2 août de l'année 1708, deux huissiers du parlement nommés Rozeau et Girault, à la réquisition des comédiens français, se transpor-

tèrent au Jeu de Dolet et de Laplace, et dressèrent le procès-verbal suivant (il est assez curieux) :

« Les chandelles ayant été allumées et une » toile levée, aurait été fait un *jeu de marionnettes*, lequel fini, l'on aurait encore levé une » autre toile. Il a paru un théâtre fort long, » composé de plusieurs ailes et décorations, et » un enfoncement en perspective; alors a paru » d'abord un acteur sous l'habit *d'arlequin*, » qui a fait un dialogue ; ensuite il est venu un » autre acteur habillé en *Scaramouche*, et un » autre habillé en *docteur*; lesquels, l'un après » l'autre parlant seuls, se faisaient des dialo- » gues les uns aux autres, et se répondaient » tantôt par signes et tantôt à demi-bas : au- » quel cas, celui qui parlait haut achevait d'ex- » pliquer ce qu'on pouvait n'avoir pas entendu » du discours de l'autre, et après plusieurs » autres scènes de même nature, danses et » chansons, qui composent ensemble une co- » médie en trois actes sous le titre de *Scara-* » *mouche pédant scrupuleux*, d'*Arlequin écolier* » *ignorant*, la pièce était finie par une ma- » chine en forme de dragon qui a été tué par » un des acteurs et Arlequin. L'acteur qui était » habillé en Scaramouche serait venu au de- » vant du théâtre annoncer pour le lendemain

» samedi la comédie intitulée le *Triomphe de* » *l'Amour* (1).

» Le samedi 20 février 1709, le spectacle » fini, et tout le monde qui y assistait étant » sorti, la loge de Holtz fut entourée de plu- » sieurs escouades du guet à pied et à cheval; » et dans le même temps, quarante archers de » la robe-courte, commandés par les exempts » Panetier et Leroux, qui accompagnaient les » sieurs Rozeau et Girault, huissiers du parle- » ment, et porteurs de son arrêt, entrèrent » dans la loge, ayant à leur suite Pelletier, » menuisier de la Comédie-Française, et plu- » sieurs garçons portant haches, scies, mar- » teaux et autres outils propres à leur profes- » sion.

» Le sieur Rozeau fit demander Holtz, Dolet » et Laplace. Le premier s'étant présenté, lec- » ture lui fut donnée de l'arrêt du parlement » qui ordonnait la démolition de son théâtre et » de celui de Godard. Alors survint un arrêt du » grand conseil qui cassait celui du parlement, » et défendait aux comédiens français et aux » forains de procéder en nulle autre juridiction » que la sienne. Grande dispute entre les deux » justices; les sieurs Rozeau et Girault se con- » sultèrent et allèrent prendre l'avis du sieur » Burette, procureur, qui demeurait derrière la

(1) Spectacles de la Foire, tome I.

» loge de Holtz. Là ils trouvèrent les sieurs
» Dancourt et Dufay.

» Girault et Rozeau, ayant instruit le commis-
» saire Chevalier et Burette de ce qui venait de
» se passer dans le jeu de Holtz, conclurent à
» faire retirer leurs gens, ne voulant pas déso-
» béir à l'arrêt du grand conseil. Les sieurs
» Dancourt et Dufay signèrent une indemnité
» aux huissiers du parlement pour qu'ils exé-
» cutassent l'arrêt dont ils étaient chargés.
» Rozeau et Girault, munis de cette pièce,
» revinrent dans la loge de Holtz, où, malgré
» tout ce que put leur dire le sieur Hesselin et
» le procès-verbal qu'il adressa à ce sujet, ils
» firent abattre une partie du théâtre et des
» loges, rompre les décorations, les bancs du
» parquet; ensuite ils se retirèrent avec tous
» ceux qui les avaient accompagnés.

» Lorsque cette exécution militaire, ce siége
» opéré dans toutes les règles de la statégie
» fut achevé, Holtz, Dolet et Laplace rétabli-
» rent tout ce qui avait été brisé. Le lendemain
» à dix heures, on jeta de nouvelles affiches
» dans Paris, et le public, qui avait appris le
» désastre de cette troupe, se porta en foule à la
» foire Saint-Germain. Cette aventure produisit
» aux directeurs associés une excellente recette.
» On pense que les comédiens français ne s'en
» tinrent pas là, ils renvoyèrent le menuisier
» du théâtre avec ses ouvriers au jeu de Holtz,

» avec ordre d'abattre de nouveau tout ce qui
» était propre aux représentations dramatiques.
» Alors les loges du parquet, les amphithéâ-
» tres, tout fut défait et rompu; on déchira
» les décorations et machines, on brisa les
» chaises et banquettes, et pour anéantir ces
» débris, douze archers, qui restèrent en garni-
» son pendant plusieurs jours, eurent soin de
» s'en chauffer amplement. »

On procédait alors à la fermeture d'un petit spectacle comme s'il se fût agi du gain de la bataille de Marengo ou de la prise d'Alger. Maintenant, un arrêté municipal ou un jugement de police correctionnelle supprime un petit théâtre non autorisé, sans qu'il soit besoin d'une compagnie d'archers pour le réduire, ni de marteaux pour l'abattre.

Ces scènes se sont souvent renouvelées; mais les directeurs ne se rebutaient point et rebâtissaient leurs loges dès l'année suivante : ils apportaient d'ailleurs la même ténacité en toute circonstance. Quand on défendait aux acteurs de parler, ils jouaient des pièces toutes en chansons.

Les chansons étant proscrites à leur tour, Le Sage, Dorneval et Fuzelier imaginèrent les écriteaux. Chaque acteur avait son rôle écrit en gros caractères sur un carton qu'il montrait aux spectateurs. Ces inscriptions parurent d'abord en prose, on les a mises plus tard en

chansons. Voici de quelle manière on employait les écriteaux.

Dans *Arlequin, roi de Sérendib*, Arlequin paraît seul après avoir fait naufrage sur la côte de Sérendib; il s'avance dans l'île, il tient une bourse, se montre consolé de sa disgrace, et l'exprime par un écriteau qui descend du cintre, porté par deux Amours, et déroulé par eux devant les spectateurs. Dès que l'écriteau était déroulé, l'orchestre jouait d'abord l'air du couplet; un compère placé dans la salle le chantait, et le public faisait chorus, tandis que l'acteur, qui était sur le théâtre, en mimait l'intention.

On voit combien de peine on avait pour faire comprendre une pièce tout entière; car s'il y avait dedans cinquante couplets, il fallait cinquante écriteaux.

Eh bien! le public se portait en foule à ce spectacle, tant il est vrai que l'opposition a toujours intéressé en France. Comme on savait toutes les persécutions que ces comédiens éprouvaient de la part du pouvoir, le public les en dédommageait en courant à leurs représentations. Les auteurs qui, de leur côté, souffraient beaucoup de ces entraves, ne négligeaient rien pour se venger des grands théâtres. Dès qu'il paraissait un opéra, une tragédie, un drame, les écriteaux en faisaient prompte et bonne justice.

Les plus hautes questions de littérature étaient justiciables des marionnettes. C'est ainsi qu'à propos de la fameuse querelle des anciens et des modernes, on joua à la foire Saint-Laurent *Arlequin, défenseur d'Homère*.

En 1722, un arrêt signifia aux directeurs forains, et notamment à un sieur Francisque, qui devait ouvrir une loge à la foire Saint-Germain, qu'il eût à se renfermer dans les danses de corde et de voltige. Francisque venait d'être ruiné par un incendie à Lyon : à force de solliciter et en raison de ses malheurs, il obtint, pour toute grâce, un seul acteur parlant. Il fallait donc qu'il trouvât un auteur assez spirituel pour lui faire une pièce raisonnable en un seul monologue, et un acteur capable de le bien jouer à lui seul.

Le Sage, Fuzelier et Dorneval avaient bien préparé des pièces pour l'ouverture de l'Opéra-Comique aux foires Saint-Laurent et Saint-Germain ; mais connaissant l'interdiction lancée contre ces deux théâtres, ils conçurent l'idée de louer une loge sous le nom de Laplace, où ils firent jouer par les marionnettes des pièces de leur composition ; ils donnèrent, entre autres, *Pierrot Romulus*, parodie du *Romulus* de la Motte. Le succès de ce vaudeville fut si prodigieux que le duc d'Orléans voulut le voir et le fit représenter à deux heures après minuit. Francisque, ne pouvant donc rien obtenir du

triumvirat chantant, se souvint qu'on lui avait parlé d'un nommé Piron ; il courut chez ce dernier et se présenta d'un air désespéré : « Je suis Francisque, entrepreneur de l'Opéra-» Comique, lui dit-il ; la police me défend de » faire paraître plus d'un acteur. Le Sage et » Fuzelier m'abandonnent : si vous ne venez » à mon secours, je suis un homme perdu !.... » Vous êtes le seul auteur qui puissiez me » sauver : vous faites de si jolies chansons !.... » Tenez, voilà cent écus ; travaillez et comptez » que ces cent écus ne sont pas les seuls que » vous recevrez. » En achevant ces mots, il déposa la somme sur le bureau de Piron, et s'enfuit à toutes jambes.

Piron, qui en voulait aux comédiens français de ce qu'ils laissaient moisir *la Métromanie* dans les cartons du comité, Piron, qui, comme Le Sage, n'avait d'autre ressource pour vivre que sa plume, se mit aussitôt à l'œuvre : il composa en huit jours *Arlequin Deucalion*, qui eut un succès non interrompu de cent représentations. Dès ce moment, Francisque s'attacha Piron, qui ainsi travailla longtemps pour l'Opéra-Comique et fit le couplet suivant contre Le Sage, Fuzelier et Dorneval, qui travaillaient alors pour les marionnettes :

Le Sage et Dorneval ont quitté du haut style
La beauté ;
Et pour Polichinel ont abandonné Gille
La rareté !
Il ne leur reste plus qu'à montrer par la ville
La curiosité.

Les auteurs de ces théâtres se jalousaient également entre eux, comme l'ont fait depuis et comme le feront toujours ceux que l'amour-propre et l'intérêt mettent en présence. Les acteurs de bois se moquaient des acteurs vivants; les acteurs vivants crossaient les acteurs de bois. On habillait de petites marionnettes de manière à ce que l'on reconnût les acteurs qu'elles étaient destinées à contrefaire ; elles imitaient leur voix, leurs gestes, et se moquaient ainsi des comédiens français.

Une charmante actrice, mademoiselle Maillard, femme de Maillard, qui jouait les Scaramouches, était la meilleure Colombine de cette époque. Les scandales ne manquaient pas plus alors qu'aujourd'hui. Maillard, mari de cette Colombine, était un jour à la foire Saint-Laurent, dans la boutique d'un sieur Dubois, limonadier ; la demoiselle Maillard vint à passer pour se rendre au théâtre, et le salua. On demanda à Maillard s'il connaissait cette jolie actrice. « Eh ! cadédis, » répondit-il, « je suis pour le moins son amant ! — Touchez » là, » lui dit un jeune officier qui ne le con-

naissait pas, « je puis vous en dire autant. » Maillard quitta le ton plaisant pour apprendre à l'indiscret qu'il parlait au mari même de cette actrice. « Ma foi! » reprit l'officier, « je suis fâché » d'avoir été si sincère, mais j'ai dit la vérité. » Maillard se battit et fut blessé, comme cela devait être. Un acteur forain, nommé Hamoche, après avoir longtemps brillé à l'Opéra-Comique, quitta ce spectacle pour débuter à la Comédie-Italienne, où il échoua complètement. Il voulut reparaître sur son théâtre, en 1723, et voici de quelle manière il y fut introduit : Scaramouche venait l'annoncer à la Foire personnifiée, et chantait :

Hamoche vous prie
De le recevoir;
Il tempête, il crie,
Voulez-vous le voir?...

La Foire répondait :

C'est ici son centre
Qu'il entre, qu'il entre.

Le public ne fut pas si indulgent que la Foire, le public siffla le Pierrot qui l'avait tant amusé.... Hamoche, piqué du peu d'empressement que le public mettait à le revoir, quitta le théâtre et mourut de chagrin quelque temps après.

Par suite des calculs dont nous avons parlé, les spectacles de la Foire restaient quelquefois

fermés plusieurs années. Jean Monnet obtint, en 1751, la réouverture de l'*Opéra-Comique*.

Cette réouverture se fit le 3 février 1752. Vadé travailla beaucoup pour ce théâtre. C'est lui qui créa le genre *poissard*, genre qui ne m'a jamais paru digne de notre scène, du moins comme on le traitait alors. J'aime tout ce qui peut châtier le mauvais goût du peuple; je repousse tout ce qui peut contribuer à le corrompre. Voici un échantillon de ce qui se disait en plein théâtre, et devant les femmes les plus élégantes du temps :

« Dit's donc, madame la comtesse, comme » vous trottez avec vitesse?.... Avec vot' gen- » tillesse, vous n'allez point z'à confesse?.... » n'faites pas tant votre princesse, on sait ce que » vaut vot'sagesse!.... »

Ou bien des couplets comme celui-ci :

Sur l'port, avec Manon, z'un jour
J'*l'engueusais* en façon d'amour,
Aisément cela se peut croire :
Un faraud s'en vient près de nous
En voulant lui faire les yeux doux.

(*Ici on parle.*) Sarpegué!... dame... moi qui suis jaloux, vouloir me souffler ma personnière! c'est me *lécher mon beurre*... et me prendre pour un *gonze*.

On chante :

J'veux t'être un chien;
Y a coup d'pied, y a coup d'poing,
J'lis cassis la gueule et la mâchoire.

Vadé a donné un grand nombre d'ouvrages poissards. Vadé ne manquait ni d'esprit, ni de facilité, mais il est mort dans la mémoire des gens de goût; et sans son petit poème de la *Pipe cassée*, et deux ou trois chansons, on ne saurait pas aujourd'hui s'il a existé.

Dans l'histoire du théâtre du Vaudeville et du théâtre des Variétés, je reparlerai du genre poissard, je ferai l'éloge de quelques pièces, mais ce seront des exceptions. Jean Monnet tenait, avant tout, à la vérité des costumes. C'est lui qui disait à ses comédiens: « Si vous n'avez pas toujours l'esprit de votre » rôle, faites en sorte d'en avoir l'habit. » Une circonstance qui fait honneur à l'Opéra-Comique, c'est que Préville, ce grand comédien qui comprit si bien Molière et toutes les larges compositions du grand siècle, Préville fut acteur forain. Ramené de Lyon à Paris par Jean Monnet, il joua quelques années à la foire Saint-Laurent, s'en retourna en province, et revint débuter à la Comédie-Française, à laquelle il était si digne d'appartenir.

La foire Saint-Ovide avait aussi des baraques, deux jolies salles de spectacle, des marionnettes et des marchands de pains d'épices. En 1762, on y mit en vente des figures représentant un jésuite sortant d'une coquille d'escargot et y rentrant. Ces charges devinrent à la mode. En

1771, la foire Saint-Ovide fut transférée de la place Vendôme à la place Louis XV; mais, dans la nuit du 22 au 23 septembre 1777, le feu prit aux baraques, aux boutiques et aux salles de spectacle : tout devint la proie des flammes. Audinot, Nicolet et d'autres directeurs donnèrent plusieurs représentations au profit des incendiés. Ce fut le premier exemple d'un acte de bienfaisance de cette nature; il a depuis été souvent imité.

Audinot, auteur du *Tonnelier* et acteur de la Comédie-Italienne, fit bâtir à la foire Saint-Germain un petit théâtre de marionnettes qui attira pendant longtemps la foule, et Nicolet, qui avait déjà le privilége des *grands danseurs du Roi*, allait, pendant la quinzaine de Pâques, donner des représentations à la foire Saint-Laurent.

L'Écluse, directeur d'un petit spectacle situé au coin de la rue de Lancry, menait aussi sa troupe jouer à l'Opéra-Comique. Vers 1780, ces théâtres n'étant plus suivis comme ils l'avaient été auparavant, les troupes se dispersèrent, la foire fut abandonnée, et une ordonnance réunit l'Opéra-Comique à la Comédie-Italienne.

Voici dans quel état se trouvait l'Opéra-Comique au moment de sa réunion à la Comédie-Italienne :

Directeurs, Corby et le Moet; répétiteur,

M. Taconnet; acteurs, MM. Laruette, Delisle, Bourette, Paran, Saint-Aubert, Audinot, Clairval, Guignes; actrices, mesdemoiselles Deschamps, Rosalie, Nessel, Arnould, Dezzi, Florigny.

Ainsi ont fini ces théâtres qui avaient joui d'une si grande vogue, aux XVIIe et XVIIIe siècles. Ils ont servi à développer un genre qui, plus tard, devait occuper une place distinguée dans notre littérature dramatique.

Sous ce rapport, ces théâtres ont donc mérité que l'on recueillît quelques uns de leurs fastes. Aujourd'hui, ceux qui passent dans le marché Saint-Germain, ou dans l'enclos de la foire Saint-Laurent, savent à peine que ces deux localités ont retenti de noms célèbres!.... qu'ici il y eut du mouvement, de la joie, des plaisirs; que là, on a ri, on a battu des mains; que là Le Sage, Piron, Favart, Sedaine, Panard faisaient applaudir leurs premières productions; que Dominique Clairval et Préville attiraient la foule; que de jolies actrices y recevaient les hommages de grands seigneurs à talons rouges; que là le duc d'Orléans et ses intimes allaient quelquefois, incognito, rire ou cabaler, selon leur bon plaisir. Il ne reste plus, à l'heure qu'il est, de tout ce bruit, de toutes ces fêtes, de toutes ces joies, qu'un souvenir confus, un écho vague. Aujourd'hui, on dit : La foire Saint-Germain, la foire

Saint-Laurent, comme on dit : la rue aux Ours, la rue Quincampoix (1).

THÉATRE DU VAUDEVILLE

DE LA RUE DE CHARTRES.

Avant que ce théâtre fût établi, le genre du Vaudeville n'en avait pas eu de permanent ni de spécial à Paris. L'Opéra-Comique de la foire Saint-Laurent, où l'on avait joué les premiers vaudevilles de Panard, de Piron, de Favart, de Vadé, de Le Sage, de Dorneval, de Fuzelier, d'Anseaume, et de tant d'autres, ayant été réuni aux Italiens, le Vaudeville y fut successivement subordonné aux pièces italiennes, aux pièces

(1) On s'occupe activement de réédifier la foire Saint-Laurent; un vaste marché vient d'y être construit; plusieurs jolies maisons s'y sont déjà élevées; il paraît que l'intention des propriétaires et de l'architecte est de rendre à la foire Saint-Laurent sa vieille célébrité. Je fais des vœux pour leur réussite, et je désire que l'on y bâtisse un jour de jolies salles de spectacle, et que de bons acteurs et de bons auteurs nous rendent les plaisirs que nos pères goûtaient à voir jouer les pièces des Piron, des Fuzelier, des Dorneval; je souhaite aussi y voir débuter des Bourette, des Clairval, des Préville..... Pourquoi pas?...

à ariettes, et aux comédies ou drames, qui finirent par le persifler.

Un couplet de Sedaine que j'ai rapporté dans la chronique de la Comédie-Italienne fut, ainsi que je l'ai dit, la cause de l'établissement du théâtre de la rue de Chartres.

Piis et Barré avaient donné, dans l'espace de dix ans, seize vaudevilles, dont trois surtout : *la Veillée villageoise*, les *Amours d'été* et les *Vendangeurs*, avaient valu plus de cent mille écus au théâtre de la rue Mauconseil et n'avaient rapporté à leurs auteurs qu'environ douze cents francs.

Piis ayant sollicité de la Comédie-Italienne une pension modique, qui lui fut refusée, conçut, en 1790, l'idée de transporter son répertoire sur un autre théâtre; il communiqua son plan à un riche négociant, M. Delporte, et ensuite à Rosières, acteur de la Comédie-Italienne. M. Delporte s'étant retiré, un commissaire-priseur nommé Mounier lui fut substitué.

Il existait, dans la rue de Chartres, une salle de bal appelée le Wauxhall d'hiver, plus connu sous le nom du Petit-Panthéon. L'architecte Lenoir, que j'ai déjà cité, construisit sur cet emplacement le théâtre du Vaudeville, dont l'ouverture eut lieu le 12 janvier 1792, par une pièce en trois actes, de Piis, intitulée *les deux Panthéons*, ce qui fit dire plus tard :

« Dans le pays où nous sommes
» Je vois qu'il existe à Paris,
» Et le Panthéon des grands hommes,
» Et le Panthéon des petits. »

Aujourd'hui, les grands hommes devenant plus rares de jour en jour, nous n'avions plus besoin que d'un seul Panthéon, on devine lequel....

L'association primitive existait ainsi composée : Barré, Monnier et Chambon, qui s'adjoignirent Rosières et Piis. Ces deux derniers, ayant des affaires embarrassées, ne figurèrent pas en nom. Monnier mit dans l'entreprise 50,000 francs ; Chambon, 30,000 francs ; on emprunta 60,000 francs (le tout en assignats). Les associés se partagèrent les différentes branches de l'administration et s'allouèrent des appointements. Barré eut le titre de *directeur*, Monnier celui d'*inspecteur général* et de *directeur-adjoint;* à Chambon échut la *caisse;* à Rosières, la place d'*instituteur-régisseur ;* Piis devint *secrétaire*. Trois ans après (l'an III), la société se mit en commandite. Les actions, au nombre de cent vingt-six, se vendirent 5,000 francs (assignats) ; plus tard, on les régla à 1,000 francs (en argent).

Les fondateurs et l'emprunt furent remboursés à la création des actions ; on joua donc le premier jour, les *deux Panthéons*, on ne donna que cette pièce ; toute la troupe parut dans l'ouvrage, qui fut très mal joué et sifflé, comme

jamais on ne siffla de mémoire théâtrale. Les machines manquèrent. Les acteurs qui, pour la plupart, n'avaient encore paru que sur des théâtres de société, ne purent soutenir cette longue et méchante production, qui n'était cependant pas dépourvue d'esprit, mais qui avait le malheur d'être d'une longueur et d'un ennui mortels. Monnier perdit la tête, Barré se sauva, Chambon demeura anéanti. Rosières seul conserva quelque espoir et beaucoup de présence d'esprit, ranima le courage de ses associés, composa le spectacle pour le lendemain, et le Vaudeville compte quarante-six années de prospérité.

Piis, Barré, Radet, Desfontaines, les deux Ségur, Prevost d'Iray, Desprez, Demeaufort, Davrigny, Bourgueil, etc.;

Arlequin afficheur, la Revanche forcée, Piron avec ses amis, la Matrone d'Ephèse, Colombine mannequin, le petit Sacristain, les Solitaires de Normandie, la Négresse, Nice, imitée de *Stratonice, Arlequin Cruello,* parodie d'*Othello,* etc., etc., composèrent le répertoire de la première année.

Desfontaines, Deschamps et Desprez ont beaucoup travaillé pour ce théâtre, ce qui fit dire aux faiseurs de calembourgs que le Vaudeville était une charmante maison de campagne, où l'on trouvait *des champs, des prés, des fontaines.*

L'histoire de ce spectacle est l'une des plus

curieuses, car elle embrasse à elle seule quatre époques bien distinctes : 1793, l'empire, la restauration et la révolution de 1830.

La troupe, qui s'était montrée très faible d'abord, ne tarda pas à devenir excellente. Le talent y était, l'ensemble seul manquait aux artistes. Voici les noms des principaux acteurs qui ont jeté beaucoup d'éclat à la rue de Chartres dans les premiers temps du Vaudeville :

Rosières, ancien acteur de la Comédie-Italienne, qui jouait les baillis dans la perfection ; Vertpré, comédien d'un excellent ton ; Duchaume, acteur à la face joyeuse, et qui chantait le couplet avec un entrain dont les vieux amateurs ont gardé la mémoire ; Carpentier, qui jouait les gilles, les valets, les gascons, et qui se montrait si bon comédien dans *le Mariage de Scarron ;* Henri, amoureux un peu musqué, prétentieux, rappelant l'école des Clairval et des Michu, mais ne manquant point d'une certaine élégance ; enfin Chapelle, le Cassandre inimitable, dont on raconte des anecdotes fort plaisantes.

Chapelle était gras et court ; ses yeux, qui s'ouvraient et se fermaient continuellement, étaient couronnés d'un épais sourcil noir ; sa bouche, toujours entr'ouverte, lui donnait un air stupide, ses jambes ressemblaient à des pieds d'éléphant ; si vous ajoutez à cela une tournure pesante, vous aurez une idée de Chapelle. On aurait pu croire,

en le voyant, que la nature, après l'avoir formé, lui avait dit : « Je voulais te faire homme, je » t'ai fait Cassandre ; pardon, Chapelle! » La crédulité de cet homme est devenue proverbiale au théâtre. C'est lui qui disait à l'un de ses amis qui lui serrait la main avec tristesse, en apprenant qu'il venait de manquer dans son commerce d'épiceries du marché des Jacobins : « Oui, mon ami, c'est la vérité, je viens de » faire banqueroute, foi d'honnête homme! » On lui avait fait croire que l'on venait de construire des diligences en gomme élastique, et que, au fur et à mesure que l'on rencontrerait des voyageurs, on les prendrait en route, si nombreux fussent-ils.

Laporte, ce spirituel Arlequin, lui ayant dit un jour que le pape devait venir à Paris avec sa femme et ses enfants, le malheureux Chapelle alla s'installer à la barrière, et là demandait à tout le monde si le pape et sa femme allaient bientôt arriver.

Séveste, le père de MM. Séveste, directeurs des théâtres de la banlieue, était spirituel et assez bon mystificateur. En revenant d'une tournée qu'il avait faite à Rouen, il racontait que, pendant son séjour dans cette ville, il était parvenu à élever une carpe, qui le suivait partout comme un chien.., et il ajoutait qu'il avait eu beaucoup de chagrin de sa perte. Chapelle, présent dans le foyer, lui demanda comment

il avait perdu cette carpe.... Mon Dieu ! dit Séveste, un soir que je l'avais amenée dans ma loge, il survint un orage épouvantable après le spectacle. Ma petite carpe m'avait très bien suivi jusque dans la rue ; mais sur la place de la Comédie, la pauvre bête se noya en voulant sauter un ruisseau. « Quel malheur! » s'écria Chapelle, « je croyais que les carpes na-» geaient comme les poissons .. » Bref, on lui avait fait croire tant de choses, que dans les derniers temps de sa vie il était devenu l'homme le plus sceptique dont l'histoire de la philosophie ait pu conserver le souvenir. Quand un garçon de théâtre lui disait : « Monsieur Chapelle, vous » répétez demain à midi ; » il répondait : « Va te » promener... » Quand on lui demandait comment il se portait, il vous tournait les talons en disant « : Farceur !... à d'autres !... je ne donne » plus là dedans!... »

Chapelle se retira en 1816, chez un de ses oncles, qui était chanoine à Versailles. Un jour, je le rencontre à Paris, il semblait triste, je lui en demande la cause ; il me dit que l'on voulait envoyer son oncle le chanoine à Chartres, que cela le contrariait beaucoup... « Eh bien, » lui dis-je, » qu'il n'y aille point.—Oh! si fait, il ira, » me répond Chapelle, « il faut qu'il y aille... Et puis, » ajouta-t-il ingénument, « je devine la pensée de mon oncle *le chanoine*, c'est un

homme qui veut *travailler* encore cinq ou six ans et se retirer ensuite. »

Ce bon-homme et ce bon acteur est mort à Chartres dans les premiers jours de janvier 1824.

Lorsque Chapelle prit un fonds d'épiceries, Armand Gouffé lui fit une adresse en chanson, qui fut imprimée et distribuée au théâtre ; la voici :

ADRESSE DE CHAPELLE,

Cassandre du vaudeville et épicier, rue Saint-Honoré.

Air : *Toujours debout, toujours en route.*

Grippardin (1), Cassandre, Chapelle,
Vend dans sa boutique nouvelle
Du miel, du soufre et des pruneaux,
Des anchois et de la ficelle,
Des macarons, de la chandelle,
Des fruits confits, vieux et nouveaux,
Des cornichons petits et gros,
Brugnons, asperges, sel d'oseille,
Sirops d'orgeat et de groseille,
Moutarde, sucre raffiné,
Vinaigre, thé, thon mariné,
Des olives, de la pommade,
Huiles pour quinquets et salade,
De l'empois, du locre, du lard,
Bons bonbons et merde a gaillard,

(1) Nom d'un personnage de la *Bonne Aubaine*, pièce de Radet.

Œil-de-perdrix et pain d'épice,
Cire à frotter, jus de réglisse ;
Il vend du vermicelle à l'un,
A l'autre du riz, de l'alun,
Du fromage, des avelines,
Des pipes ou bien des pralines,
Fort bon savon, fort bon tabac,
Gomme, guimauve, rhum et rack,
Sucre d'orge, amandes, cigares,
Liqueurs communes, liqueurs rares,
Petits-verres sur le comptoir ;
Fil blanc, fil gris, fil bleu, fil noir ;
Bon chocolat à la vanille,
Muscade, gérofle et pastille ;
Il vend aussi, pour les friands,
Mignonnette et quatre mendiants ;
Il fournit, à toutes les dattes,
Cannelle, jujubes et dates,
Anisette et macaroni ;
De plus, il est très bien fourni
De cornes-de-cerf, de bougies,
D'iris, de café, d'eau de vie,
De poivre, d'huile de Vénus.
Enfin, sans vous en dire plus,
Tout ce qu'un épicier peut vendre,
Chez Chapelle, venez le prendre,
Vous lui ferez un grand plaisir ;
Il est logé, pour vous servir,
Rue Honoré, tout juste en face,
Tout juste en face de la place
Où s'assemblaient les jacobins,
Grands aboyeurs, méchants voisins ;
Mais pour la sûreté publique,
On a démoli leur boutique,
Et Chapelle rend grâce aux Dieux,
Car la sienne s'en trouve mieux.

Une scène touchante arriva au théâtre du

Vaudeville, à propos de l'acteur Carpentier, dont j'ai déjà parlé. Sur les derniers temps de sa carrière dramatique, ce comédien, d'un talent réel, avait contracté l'habitude du café, et souvent sa tête se ressentait des excès qu'il avait faits : Barré, dont la brusquerie égalait la bonté, avait essayé tous les moyens pour le corriger d'un penchant qui nuisait à sa profession et à sa santé. Par malheur, Carpentier n'en tenait compte, si bien que, d'année en année, la mémoire de cet auteur en souffrit à tel point, que l'on n'osait plus non seulement lui confier de nouveaux rôles, mais qu'il avait même de la peine à jouer les anciens. Barré, malgré lui, fut obligé de se priver d'un sujet que le public avait applaudi pendant vingt ans... Carpentier en était donc réduit à jouer des bouts de rôle et des accessoires; on lui laissait faire à peu près ce qu'il voulait, afin de pouvoir lui conserver de petits appointements sans blesser sa délicatesse. Depuis un an cependant, il avait à peine paru quelquefois sur la scène.

Un soir, à l'une des représentations de l'*Ile de la Mégalanthopogénésie ou les Savants de naissance*, Carpentier monte dans sa loge sans rien dire, prend le costume d'un perruquier gascon, emploi dans lequel il excellait, et lorsqu'à la fin de la pièce tous les corps de métiers défilaient sur le théâtre, chacun avec l'in-

signe de sa profession, Carpentier, le peigne à l'oreille, tenant une boîte à poudre sous son bras, et une houppe à la main, passe devant le parterre et salue; toute la salle le reconnaît...; un rire universel s'empare des spectateurs; des applaudissements le suivent jusque dans la coulisse. Là le pauvre Carpentier se met à pleurer en disant à ses camarades, avec autant de joie que de modestie : « Mes amis, mes amis..., ils » m'ont reconnu!... ils m'ont reconnu!... »

Dans la pièce de *Jean Monnet*, Carpentier avait un couplet de facture à chanter, dont voici les premiers vers :

« Un acteur
» Qui veut de l'auteur
» Suivre en tout
» L'esprit et le goût
» Doit d'abord
» De savoir son rôle
» Faire, au moins, le petit effort. »

A cet endroit, il demeura court, recommença trois fois et ne put aller plus loin; c'est de ce jour que le chagrin s'empara de lui et qu'il alla toujours en déclinant. Carpentier s'est suicidé en se jetant par une croisée; cet acteur fut regretté du public et de ses camarades.

Parmi les actrices qui ont brillé au Vaudeville dans son origine, on remarquait mesdames Duchaume, Blosseville, Molière, Cléricourt, Bodin, et surtout une charmante femme nommée Sara Lescaut.

Pendant la période révolutionnaire, le Vaudeville eut à soutenir des luttes continuelles ; il fallait qu'à l'exemple des autres théâtres, il jouât des pièces composées dans l'esprit du moment. Or, chaque auteur croyait devoir y mettre des restrictions selon ses propres opinions, ce qui valut aux opposants des scènes tumultueuses et parfois même la prison. C'est ce qui arriva à Barré, Radet et Desfontaines au sujet de leur *Chaste Suzanne*, où l'on crut voir des allusions au procès futur de Marie-Antoinette. Au moment où le juge dit aux deux vieillards accusant Suzanne : « Vous êtes ses » accusateurs, vous ne pouvez pas être ses » juges, » des applaudissements et des sifflets se firent entendre, et bientôt le tumulte devint tel que l'on fit évacuer la salle, et les auteurs furent arrêtés quelque temps après ; Radet et Desfontaines furent donc arrêtés. On les engagea à faire un vaudeville de circonstance, ils composèrent *Au Retour*, pièce qui fut représentée pendant qu'ils étaient encore en prison. C'est dans ce vaudeville qu'une charmante actrice, nommée de Laporte, chantait le couplet que voici :

« Si j'fais un amant, dit Manon,
» Je veux qu'ce soit un bon luron,
» Qui soit bon patriote :
» L'âge et la mise n'y f'raient rien ;
» Mais pour son bien comm' pour l'mien,
» J' l'aimerais mieux sans-culotte. »

Et puis :

« Claquez et l'auteur et l'acteur,
» Car ils sont sans-culottes. »

Radet et Desfontaines expièrent par six mois de prison le mot courageux : *Vous êtes ses accusateurs, vous ne pouvez pas être ses juges...* Comme on craignait pour eux, leurs amis les engagèrent à faire quelques couplets. Ils improvisèrent sous les verrous ceux que voici, qu'ils envoyèrent au président de la commune avec la lettre suivante :

« Citoyen président,

» Nous avons lu avec autant de plaisir que
» de reconnaissance, dans le journal du *Décadi*,
» la mention civique faite au Conseil général
» de la commune de notre pièce intitulée
» *Au Retour.*

» En attendant l'expédition qui doit nous
» en être remise, et que nous désirons avec la
» plus vive impatience, nous te prions, citoyen
» président, de communiquer au Conseil nos
» joyeux remercîments. Reçois, citoyen pré-
» sident, la salutation fraternelle de tes conci-
» toyens (1).

» *Signé* Radet et Desfontaines. »

(1) Le lecteur aura remarqué, comme nous, combien cette lettre est digne et mesurée ; les deux vaudevillistes ne s'humilient pas devant un pouvoir qui pouvait disposer de leur vie et de leur liberté... Ils chantaient gaîment en face de la mort : c'est l'esprit français.

L'aristocrate incarcéré,
Par le remords est déchiré;
C'est ce qui le désole.
Mais le patriote arrêté,
De l'ame a la sérénité;
C'est ce qui le console.

Des mesures de sûreté
Nous ont ravi la liberté;
C'est ce qui nous désole.
Mais dans nos fers nous l'adorons,
Dans nos chants nous la célébrons;
C'est ce qui nous console.

Des lieux témoins de nos succès,
Hélas! on nous défend l'accès;
C'est ce qui nous désole.
Mais dans nos vers, c'est là le *hic*,
Nous propageons l'esprit public;
C'est ce qui nous console.

Pour nous encor la vérité,
N'éclaire pas l'autorité;
C'est ce qui nous désole.
Mais en attendant ce beau jour,
Vous applaudirez au *Retour*,
C'est ce qui nous console.

Ces couplets, composés en prison, me rappellent ceux que Laujon fit pour n'y point aller, et qu'il avait signés par malice : par le citoyen Laujon, *sans-culotte pour la vie*.

Henri IV disait : *Paris vaut bien une messe!* Radet et Desfontaines pouvaient dire : *la liberté vaut bien quatre couplets*.

A cette époque, il n'y avait pas de censure, mais on s'en prenait aux auteurs et quelquefois

aux comédiens, si un mot ou un couplet provoquait une allusion.

Déjà, en 1792, à la première représentation de l'*Auteur d'un moment*, où Léger, auteur et acteur, jouait un rôle, un couplet, dirigé contre la tragédie de *Charles IX* de Chénier, qui finissait par ces mots :

« Il faut renvoyer à l'école
» Celui qui régente les rois,

quelques personnes ayant demandé *bis*, d'autres s'y opposèrent; on voulut forcer Léger à faire des excuses. Il se sauva par le théâtre, avec son costume et son rouge, et la salle fut évacuée.

Le lendemain, un exemplaire de la pièce de Léger fut brûlé sur le théâtre.

Chénier a gardé rancune au vaudevilliste ; dans sa satire *du docteur Pancrace*, *il dit :*

« Je ne te cite point, Langlois, ni Baralère,
» Ni Léger le niais, ni l'obscur Souriguière, etc.

Dans son *discours en vers sur la calomnie*, on trouve encore :

« Le stupide Léger veut remplacer Fréron. »

Les pièces de ce temps-là étaient, en général, très légères de fond et très faibles d'intrigue ; il suffisait de trois ou quatre jolis couplets pour en assurer le succès ; du reste, si cette époque

ne fut pas la plus gaie ni la plus littéraire du Vaudeville, elle n'en fut certainement pas la moins spirituelle. On entendait souvent des couplets bien tournés. Dans l'*Heureuse Décade* de Barré, Léger et Rosières, un enfant chantait celui-ci :

Amis, mets la main sur mon cœur ;
Tu sentiras que j'ai la taille.
Tout comme toi, rempli d'ardeur,
J'grandirai l'jour de la bataille.
Les plus petits comm' les plus grands,
Savent combattre les despotes ;
C'est à leur hain' pour les tyrans
Qu'on doit m'surer les patriotes.

Un usage qui subsista longtemps au Vaudeville, ce fut de faire chanter avant chaque pièce nouvelle un couplet d'annonce ; ce couplet servait souvent à célébrer telle ou telle circonstance : c'est aussi ce qui arriva à la première représentation de *René Le Sage*, ou *Voilà bien Turcaret*. On apprend, au moment de lever le rideau, que Bonaparte vient de ratifier le traité d'Amiens ; Laporte chante aussitôt, au bruit du canon qui résonnait en dehors, le couplet suivant que les auteurs venaient d'improviser dans la coulisse :

« Pour éviter certaine guerre
» Entre le public et l'auteur,
» Par un couplet préliminaire
» On vous engage à la douceur.

» En conséquence, moi, Laporte,
» J'allais vous demander la paix ;
» Le canon a la voix plus forte,
» Il vous l'annonce, et je me tais. »

Un autre soir, on sait que le général Moreau est dans la salle ; on improvise le couplet que voici :

Du Danube c'est le vainqueur,
Sage et modeste en sa conduite,
Il exécute avec valeur
Ce qu'avec prudence il médite ;
Par le plus noble monument,
Rappelant Turenne à notre âge,
Il sait encore, en l'imitant,
Le rappeler bien davantage (1).

Moreau venait de faire élever un monument à la gloire de Turenne.

Puisque j'en suis aux couplets d'annonce, je dois en citer un qui produisit un effet électrique. Le jour de la première représentation de *J.-J. Rousseau, ou la Vallée de Montmorency*, on n'avait mis sur l'affiche que le second titre. Laporte chanta le couplet que voici :

Arlequin ne vous a promis
Que le tableau d'une vallée,
Mais d'un de vos meilleurs amis
L'ombre s'y trouvera mêlée.
Si le titre que l'auteur prend
N'est qu'un titre faux et postiche,
Le véritable était trop grand
Pour la petite affiche !

(1) *Enfin nous y voilà!* par les auteurs *des Dîners du Vaudeville*.

Je n'essaierai pas de décrire l'enthousiasme qu'il fit naître; ce n'étaient plus des applaudissements, c'étaient des cris, des trépignements; il fut bisé, tercé, je crois; je l'ai retenu, et depuis trente ans il n'est jamais sorti de ma mémoire.

Lorsqu'en 1804, Bonaparte alla au camp de Boulogne s'asseoir dans le fauteuil du roi Dagobert pour faire la première distribution de croix d'honneur, le directeur du Vaudeville fut convié à cette grande fête militaire et s'y rendit avec l'élite de sa troupe; on vit le vaudevilliste Barré célébrer les victoires de Napoléon comme, cinquante ans auparavant, on avait vu le chansonnier Favart chanter celles du maréchal de Saxe à ses avant-postes. L'empereur paya largement les frais du voyage, il dota chacun des trois auteurs d'une pension annuelle de 3,000 francs. A partir de ce moment, le Vaudeville ne fera plus d'opposition pendant toute la durée de l'empire. Une police inquisitoriale, une censure ombrageuse ne lui laissaient pas prendre une pareille licence. Faute de mieux, il se jeta dans les pièces dites *de galeries;* alors tous les grands hommes défilent successivement, en robes de chambre, sur sa petite scène: Corneille, Racine, Molière, Rousseau, Voltaire, du Guesclin, Condé, Turenne, Lavater. Il n'est pas jusqu'à Young, le poète des tombeaux, l'ami des cimetières, qui ne soit venu y chanter aussi:

Flon, flon, flon, lariradondaine,
Gai, gai, gai, lariradondé.

Une pièce mérite une mention particulière en raison du prodigieux succès qu'elle obtint; je veux parler de *Fanchon la vielleuse*, de cette jolie savoyarde qui fit fortune, à ce qu'on prétend, dans son temps, rien qu'à vendre des cahiers de chansons à deux sous. Je ne suis pas détracteur des femmes, il s'en faut de beaucoup; mais, en vérité, je pense que l'héroïne de MM. Bouilly et Joseph Pain a dû en vendre un certain nombre d'exemplaires pour amasser une fortune de 30 mille livres de rente. Fanchon allait au Cadran Bleu et chez Bancelin jouer de la vielle; elle était si jolie que les mousquetaires et les abbés la faisaient chanter à table, lui permettant de tremper un biscuit dans le madère ou la malvoisie. Si nous en croyons le drame *très historique* de MM Bouilly et Pain, Fanchon, non seulement conserva son honneur intact, mais encore veilla sur celui de plus d'une jeune fille, qui lui dut le bonheur et la fortune..... Chose singulière! cette pièce contraria beaucoup l'autorité. Napoléon, qui commençait à rèver de nouveaux écussons, ne vit pas avec plaisir la vieille noblesse immolée à une courtisane; toutefois on laissa la pièce poursuivre sa vogue; mais, de ce moment, la censure se montra plus méticuleuse encore quand il s'agissait de mettre en présence le populaire et l'aristocratie.

Fanchon était d'ailleurs une pièce bien conduite, qui offrait un mélange de gaîté et d'intérêt. Julien, dans le rôle du capitaine de Saint-Luce, déployait de la grace et de l'élégance. Il était assez difficile de jouer les roués de bonne compagnie à côté d'Elleviou, qui était alors la coqueluche de tout Paris. Madame Belmont était tout ce qu'il était possible d'être dans le rôle de Fanchon, la nature avait fait la moitié de l'œuvre, son talent fit le reste. Enfin, pour que rien ne manquât au succès de la *Vielleuse*, le célèbre abbé Geoffroy, qui rédigeait à cette époque le feuilleton *officiel* du *Journal de l'empire*, qui s'était appelé et qui s'appelle encore aujourd'hui *Journal des Débats*, l'abbé Geoffroy poursuivit cette pièce avec acharnement, et fit au moins vingt articles contre la *Vielleuse*, qui n'en continua pas moins d'attirer la foule. A madame Belmont, succéda plus tard une excellente comédienne, madame Hervey, qui quitta ensuite le Vaudeville pour la Comédie-Française, où sa place était marquée depuis longtemps.

Parmi les actrices mentionnées dans cette chronique, je ne dois point oublier une charmante femme, mademoiselle Rivière : cette actrice a joui longtemps d'une vogue et d'une réputation méritées. Elle jouait les grandes dames et les officiers de cavalerie avec un égal succès. Une de ses créations les plus brillantes fut *Jeanne d'Arc* ; il était impossible de se mon-

trer plus belle, plus noble, plus touchante; aussi la foule se porta à ce drame, plus attirée par les charmes de l'actrice que par esprit national. Mademoiselle Rivière par sa beauté, l'éclat de son armure, son œil jetant du feu, a pu donner une idée de l'héroïne de Vaucouleurs. Je crois même que l'actrice avait quelques uns de ses traits, j'ai vu des portraits de Jeanne d'Arc auxquels elle ressemblait. Grand nombre de comédiens se retirent souvent trop tard du théâtre, mademoiselle Rivière l'a quitté beaucoup trop tôt. N'oublions pas une autre charmante actrice, madame Desmares. Son jeu plein de décence, ses manières toutes gracieuses, en ont fait longtemps l'un des sujets les plus précieux du théâtre de la rue de Chartres. Elle jouait les amoureuses et les rôles travestis. Madame Desmares joignait à beaucoup de talent des qualités personnelles qui la faisaient estimer dans le monde. Elle a laissé deux fils qui cultivent avec succès les arts et les lettres. Sa fille a épousé M. Théaulon, auteur d'une foule de jolis ouvrages.

Les parodies, les revues surtout eurent le privilége d'amuser les Parisiens. Dieulafoi, Gersin, Désaugiers, Moreau, Francis, Rougemont, Dumersan, Théaulon, Dartois, Dupaty, Merle, de Jouy, Tournay, Dupin en firent jouer de très piquantes.

Le genre poissard s'y montra également,

mais de loin à loin : *Une Matinée du Pont-Neuf*, *Jean Monnet*, *une Journée chez Bancelin*, *la Famille des Lurons*, amusèrent beaucoup ; mais il est juste d'ajouter que ce n'était plus le langage grossier de la foire Saint-Germain. C'était bien, comme auparavant, le peuple qui parlait, qui chantait ; mais le peuple libre, franc dans son allure, émancipé, vif, malin, spirituel, non plus ce peuple abruti des Porcherons et de la Courtille, mais ce peuple tel que Charlet et Bellangé nous l'ont montré depuis.

Deux comédiens se distinguaient alors dans le genre grivois : d'abord Joly, acteur soigneux, mais un peu froid, se peignant bien le visage, s'habillant avec esprit et goût ; on se rappelle combien il était vrai dans *Lantara* et *les Deux Edmond*. Citons ensuite mademoiselle Minette, jouant au Vaudeville l'emploi de Brunet et de Potier ; petite actrice pleine d'esprit, de finesse, de malice et de comique ; mademoiselle Minette est de plus une vaudevilliste, elle aurait le droit d'assister à l'assemblée générale des auteurs, et de nommer des commissaires. Elle a donné au Vaudeville *Piron au café Procope*, à elle seule, non qu'elle eût manqué de collaborateurs ; au contraire, elle en aurait eu presque autant que M. Scribe, si elle l'eût bien voulu.

Citons encore Virginie Déjazet qui jouait avec esprit la fée Nabote dans *la Belle au bois dormant*, et Jenny Vertpré qui s'était déjà fait

remarquer par cette rare intelligence, cette espièglerie, cette gaîté communicative qui devaient un jour la ranger parmi les premières comédiennes de son temps.

Dans le bon temps du Vaudeville, il s'élevait souvent de petites querelles entre théâtres, mais la guerre se faisait au bruit des chansons, et tout devenait motif de couplets : ainsi, la Comédie-Française ayant voulu donner une pièce mêlée de chants, le théâtre de la rue de Chartres fit jouer aussitôt *la tragédie au Vaudeville*, disant, avec raison et malice, que si les comédiens français chantaient le vaudeville, le vaudeville avait bien le droit de chanter la tragédie.

Le grand Opéra annonce un oratorio appelé *la Création du Monde*; deux jours après, le Vaudeville affiche *la Récréation du monde....* Messieurs Étienne, Nanteuil et Moras improvisent pour l'Opéra-Comique *la Confession du vaudeville;* Barré, Radet, Desfontaines ripostent par une pièce intitulée *Après la Confession la Pénitence.*

Eh bien ! toutes ces choses, qui paraissent des niaiseries, étaient alors de petits évènements littéraires.... On en parlait un mois d'avance, on s'en entretenait dans les salons, dans les cafés, dans les foyers, dans les coulisses. Les temps sont bien changés !... aujourd'hui, si l'on donne par an trois cents pièces qui ne laissent pas trace de traces .., c'est que l'on ne croit

plus à rien, et qu'alors on croyait au théâtre, au talent, à la critique, à l'esprit, à la gaîté, au plaisir.... Je ne me fais pas pessimiste, mais dites-moi si je mens....

La société du Caveau moderne se rattache à l'histoire du théâtre du Vaudeville, car presque tous les auteurs qui en faisaient partie y ont donné grand nombre d'ouvrages. Cette société fut fondée, en 1805, par Capelle et Armand Gouffé. Voici la liste de ses convives depuis son origine jusqu'à son extinction, arrivée en 1817:

Capelle (1), fondateur et membre, car il y payait aussi son écot par de jolies chansons et des petits contes remplis d'esprit; Laujon*, président; Armand Gouffé, secrétaire; Piis*, Désaugiers*, Grimond de la Reynière*, Marie de Saint-Ursin*; la Réveillère, qui signait Clytophone; Antignac*, Francis, Béranger, Moreau*, Tournay, Philipon de la Madeleine*, Demeautort*, Jouy, de Chazet, de Rougemont, Dupaty, Longchamps*, Ducray-Duminil*; Eusèbe Salverte, aujourd'hui député; Ourry, Gentil; Cadet-Gassicourt, qui signait Charles de Sartrouville*; Théaulon, Bailleul (journaliste); Brazier, Coupart, Jaquelin*; parmi les membres honoraires et comme artistes, Mosin, Alex. Piccini, Frédéric Duvernoy, Doche*, Chenard*, Baptiste.

(1) J'ai marqué d'un astérisque les noms de ceux qui sont morts.

A la mort de Laujon, arrivée en 1811, il fut décidé que tous les membres du Caveau se rassembleraient pour payer à la mémoire de son président un tribut d'éloges en flonflons. Il fut arrêté que l'on composerait une pièce intitulée *Laujon de retour à l'ancien Caveau*, que cette pièce serait donnée au théâtre de la rue de Chartres, et que le montant des droits d'auteur servirait à donner une fête à laquelle seraient invités les comédiens qui auraient joué dedans. Le directeur Barré s'associa de cœur et d'esprit à cette bonne idée : dès que le vaudeville fut achevé, il le mit en répétition, et le fit jouer immédiatement. La pièce, montée avec l'élite de la troupe, obtint un grand succès; trente représentations de suite prouvèrent que le public avait compris l'intention des membres du *Caveau moderne*.

Un mois après la représentation de la pièce, le 20 janvier 1812, Baleine ayant été prévenu qu'il y aurait grand gala au Rocher de Cancale, donna des ordres en conséquence. Un vaste salon fut décoré d'une manière somptueuse, des bouquets avaient été mis à de certaines places, car les actrices qui avaient joué dans l'ouvrage avaient été aussi invitées: c'étaient mesdames Hervey, Rivière, Desmares ; les acteurs Vertpré, Saint-Léger, Lenoble, Isambert, Hippolyte, Chapelle, Fontenay, Joly, Édouard.

Par une attention délicate, les artistes avaient désiré dîner à midi, afin qu'ayant fêté Laujon

à table, son nom fût encore fêté le soir au théâtre de la rue de Chartres. Barré, Radet et Desfontaines, comme les doyens du Vaudeville, avaient reçu du maître des cerémonies des lettres closes.

Toutes les chansons apportées à ce dînerse rapportaient à Laujon ; jamais les voûtes du Rocher de Cancale n'avaient retenti de chants aussi vrais; les regrets donnés à Laujon étaient sincères; sa vie avait été si douce, si bonne, si gaie ! M. Étienne, qui le remplaça à l'Académie française, eut une tâche facile à remplir : aussi résuma-t-il en peu de mots toute la vie de l'Anacréon francais :

« Il n'a connu, dit M. Étienne, ni la haine
» ni l'envie, et la saillie, qui est souvent l'arme
» de la médisance, ne fut jamais chez lui que
» l'éclair de la gaîté; ami du plaisir, il respecta
» la décence; chantre de l'amour, il n'effarou-
» cha point les graces; ses goûts s'annoncèrent
» dès son enfance; il parlait à peine qu'il chan-
» tait déjà; sa vie ne fut, pour ainsi dire,
» qu'une longue fête. Parvenu à son dix-septième
» lustre, il tirait encore des sons mélodieux de
» sa lyre octogénaire; enfin les muses avaient
» présidé à sa naissance, et les muses ont reçu
» son dernier soupir. »

Philipon de la Madeleine fit ces vers destinés à être mis au bas du portrait de Laujon ;

« Un seul trait peint, d'après nature,
» Ses écrits, sa vie et ses mœurs ;
» C'est un ruisseau dont l'onde pure
» Roule en se jouant sur des fleurs. »

Et moi, je composai le quatrain suivant pour le vieux chansonnier qui fut mon maître et mon ami :

« Laujon n'est plus, jugez de notre temps,
» S'il mérite les fleurs que l'amitié lui donne;
» Il fut auteur près de cent ans...
» Et n'a dit du mal de personne. »

Piis fut nommé président du Caveau à la place de Laujon ; plus tard, Désaugiers remplaça Piis.

Un acteur nommé Fichet, qui doublait Carpentier, n'a guère été connu au Vaudeville que par les couplets qu'Armand Gouffé fit en plaisantant sur son nom. Ces couplets ont été imprimés, mais on les trouve difficilement.

GRANDE DISPUTE

DE FICHET ET D'UN MARCHAND DE COLIFICHETS.

Air : *Monsieur le prévôt des marchands.*

Un marchand de colifichet,
Un jour qu'on affichait Fichet,
Dit, voyant Fichet sur l'affiche :
Quoi ! toujours afficher Fichet !
Du public l'affiche se fiche,
Moi je me fiche de Fichet !

Au marchand de colifichet
Alors, d'un ton poli, Fichet
Dit : de vos cris Fichet se fiche;
Car il faut bien, foi de Fichet,
Lorsque Fichet est sur l'affiche,
Avaler l'affiche et Fichet.

Le marchand de colifichet,
Fichant l'afficheur sur Fichet,
Chiffonna Fichet et l'affiche
Et dit : Fi donc! fichu Fichet!
Fiche-moi le camp de l'affiche;
Car tu n'es frais qu'au lit, Fichet!

Je n'ai donné ces couplets que parce qu'ils appartiennent à l'histoire du Vaudeville. L'auteur est trop connu comme chansonnier pour que je me dispense de rappeler ses titres. Armand Gouffé joint la pureté de Panard à la malice de Collé. *Le Corbillard*, *la Mort subite*, *Diogène*, *la Lanterne magique*, *Plus on est de fous plus on rit*, et beaucoup d'autres chansons, ont depuis longtemps fait sa réputation.

Jusqu'en 1814, le vaudeville marcha dans les voies que nous venons de dire, mais de grands évènements durent alors l'en faire dévier. Les étrangers avaient envahi le territoire, l'alarme était générale; le Vaudeville comprit que sa mission était de relever l'esprit public, et le Vaudeville se montra fidèle à sa mission. Malheureusement, il est plus facile de chanter que de vaincre; la France devait céder au nombre; la Providence avait résolu qu'un peuple qui avait

deux fois envahi deux grandes capitales de l'Europe devait, à son tour, voir l'Europe en armes déborder chez lui. Les rois et les peuples reçoivent souvent de grandes leçons!...

Cependant Barré se faisant vieux nous disait souvent en riant : « Mes amis, il est temps que » j'abdique; j'ai bonne envie de faire comme » Charles-Quint, non pas de me faire moine, » mais bon bourgeois de Paris. » Désaugiers fut désigné en 1816 pour succéder à Barré; cela devait être. On ne pouvait placer à la tête d'un théâtre chantant un homme plus capable d'y entretenir le feu sacré; toutefois, ayons le courage de le dire, nous qui avons été son ami, Désaugiers, homme d'esprit s'il en fut, mais faible, bon, insouciant, n'avait point cette volonté ferme, cette assiduité, cette persistance de tous les instants, qualités indispensables à un directeur de spectacle; il ne savait rien refuser, pas même un congé aux acteurs dont il avait le plus besoin.

Heureusement, M. Scribe vint, et avec lui une nouvelle génération d'auteurs. MM. Mélesville, Delestre-Poirson, Mazères, Carmouche, Frédéric de Courcy, Saintine, Bayard, Dupeuty, de Villeneuve, Emile, Vanderburch, Delurieu, T. Sauvage, etc.; une actrice venue de province, madame Perrin, débuta avec un succès prodigieux. Gontier, qui n'avait pas pu se faire distinguer aux Français ni à Feydeau, faute de

rôles où il pût développer les germes de ce talent varié dont il a donné tant de preuves, Gontier, ennuyé de doubler des acteurs qui souvent valaient moins que lui, se présenta au Vaudeville, et devint en peu de temps un des comédiens les plus remarquables de cette époque. Il créa, ainsi que madame Perrin, *le Petit Dragon, le Nouveau Pourceaugnac*, *le Fou de Péronne*, *les Montagnes russes*, *le comte Ory*, et beaucoup d'autres ouvrages d'une physionomie neuve et originale. On se rappelle aussi avec quel talent il jouait les vieux soldats. Ce théâtre, sous la restauration, a été surtout remarquable par les pièces faites sur nos victoires passées. Gontier, Philippe, Joly, Lepeintre aîné, Fontenay ont eu pendant dix ans l'entreprise des vieux grognards; ils en ont tant joué qu'ils auraient pu demander une haute paie pour frais de catogans, éperons, moustaches, croix d'honneur, et autres objets d'équipement. Il était rare qu'une pièce ne renfermât pas une douzaine de couplets sur la gloire, la victoire, les guerriers, les lauriers. C'est au point que, sur les derniers temps, on finissait par dire aux auteurs : Votre vaudeville est reçu, mais à condition que vous ferez de votre notaire un maréchal des logis, de votre calicot un lancier polonais, et de votre mère-noble une vivandière. Du reste, il est juste de reconnaître ici que le vaudeville cherchait dès lors à se rapprocher de la comédie. M. Scribe

Scribe commença à la rue de Chartres cette révolution qu'il a plus tard achevée au boulevart Bonne-Nouvelle.

En 1819, M. Delestre-Poirson ayant obtenu le privilége du Gymnase, y attira l'auteur à réputation, et plus tard il enleva à Désaugiers Gontier et madame Perrin. Privé de ces appuis, le petit temple de la rue de Chartres trembla sur sa base.

Le public parisien, inconstant de sa nature, prit le chemin du boulevart Bonne-Nouvelle, et le Vaudeville devint une effrayante Thébaïde. Désaugiers, sentant les pertes qu'il avait faites, essaya, mais en vain, de les réparer : le coup était porté. Les actionnaires cherchèrent alors mille tracasseries au directeur, qui, lassé d'une guerre que sa gaîté et son insouciance ne lui permettaient pas de soutenir longtemps, céda sa place à M. Bérard. Le nouveau directeur ne manquait ni d'esprit ni de moyens administratifs : sa gestion fut assez heureuse pendant la première année, quoique, ayant eu une affaire d'honneur avec un jeune auteur dès le lendemain de son entrée en fonctions, il ait reçu une blessure grave qui mit ses jours en danger et le retint pendant huit mois éloigné de son théâtre.

Les actionnaires redemandèrent une seconde fois Désaugiers au ministre de l'intérieur, qui le leur rendit après un an de procès et de querelles, et accorda à M. Bérard le privilége d'un nouveau spectacle, sous le titre de *théâtre des*

Nouveautés. Désaugiers avait à peine repris ses fonctions directoriales, qu'il ressentit les premières atteintes de la maladie cruelle à laquelle il succomba, le 9 août 1827, vers une heure de l'après-midi. Quelques mois avant sa mort, il avait composé, entre deux crises, cette épitaphe facétieuse digne de Scarron :

Ci-gît, hélas! sous cette pierre,
Un bon vivant mort de la pierre ;
Passant, que tu sois Paul ou Pierre,
Ne va pas lui jeter la pierre.

En parlant de Désaugiers, que l'on me permette ici de venger sa mémoire du reproche qu'on lui a fait de s'être montré ce que l'on appelait alors *éteignoir*. A la mort de mademoiselle Raucourt, dont les obsèques furent un sujet de scandale, Désaugiers composa une chanson charmante dont voici quelques couplets :

Faut êtr' dévot, pas trop ne l'faut,
L'excès en tout est un défaut.

Comme vous, j'connais l'Évangile,
Et j'n'y ai jamais vu qu'dans l'ciel,
Arlequin, Cassandre, ni Gilie,
Soient damnés par l'père Éternel.

Faut êtr'dévot, pas trop ne l'faut,
L'excès en tout est un défaut.

Pourquoi donc l'corps d' c'te pauvr' femme,
De l'église s'rait-il banni ?...
Puisque huit jours avant d'rendr' l'ame
Elle avait rendu l'pain béni.

Faut êtr'dévot, pas trop ne l'faut,
L'excès en tout est un défaut.

Voyez un peu l'danger d'l'exemple :
J'apprends, au moment où j'écris,
Que le chien de saint Roch, du temple
Vient d'fair' chasser *l'chien d'Montargis.*

Faut êtr'dévot, pas trop ne l'faut,
L'excès en tout est un défaut.

Désaugiers n'était donc pas aussi *éteignoir* qu'on voulait bien le dire.

MM. de Guerchy et Bernard Léon lui succédèrent jusqu'en 1829, époque à laquelle la direction passa entre les mains de M. Etienne Arago.

A peine M. Arago était-il au pouvoir, que la révolution de 1830 éclata. Le jeune directeur improvisa, avec M. Duvert, une pièce de circonstance appelée *Les 27, 28 et 29 juillet.* Ce vaudeville, véritable manifeste politique, brillait par beaucoup d'esprit et de gaîté, mais aussi par beaucoup d'exaltation ; né des barricades, il devait sentir la poudre à canon. Le Vaudeville prit alors le titre de *Théâtre-National.* C'est la seule pièce politique, parmi celles qui ont été jouées depuis cette époque, qui mérite d'être mentionnée.

Comment se fait-il que le Vaudeville, qui a chanté la révolution de 1789, la république, le consulat, l'empire, la restauration, n'ait pas trouvé un seul refrain pour le pouvoir de 1830? C'est une question que je laisse à résoudre à nos hommes d'État ; il y aura une lacune dans l'histoire du Vaudeville. Les circonstances n'étant pas plus de nature à échauffer sa verve

qu'à l'égayer, le Vaudeville changea bientôt de genre. Possédant déjà Lafont, acteur brillant, Lepeintre aîné, acteur habile, Fontenay, acteur correct, Guillemain, acteur utile, il engage Arnal et Volnys, deux contrastes; à des talents comme ceux de Mesdames Dussert-Doche (1), Thénard, Guillemain et Brohan, il ajoute madame Albert, actrice à passion nerveuse, douée de ce magnétisme dramatique qui entraîne irrésistiblement tout un auditoire.

Plus tard, la troupe se recruta du jeune Emile Taigny, qui tient aujourd'hui tout ce qu'il avait promis à ses débuts. Une pépinière de jolies femmes apparut ensuite, mesdames Balthasar, Mayer, Anaïs Farguiel; avec Volnys, Taigny, et madame Albert, le Vaudeville va se faire drame actuel, il portera la *toque de velours* et la *bonne dague de Tolède.*

Henri II, Henri III, Charles IX, Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, vont défiler un à un devant le peuple qui a si souvent comparu devant eux. M. Ancelot (2), homme de talent, va exhumer le XVIII[e] siècle, cet extravagant XVIII[e] siècle qui descendit de voiture pour monter

(1) Elle vient de mourir jeune encore; c'est une perte pour ce théâtre.

(2) A côté de M. Ancelot, depuis quelques années, les auteurs qui ont obtenu de grands succès au Vaudeville sont MM. Mélesville, Bayard, Paul Duport, Lokroi, Fournier, Arnould, Duvert, Devergers, Varin, etc.

en charrette!... il nous fera assister aux orgies de la régence, aux saturnales du cardinal Dubois ....; il nous montrera ce noble Cazotte qui mourut si bien, et cette pauvre Dubarry qui mourut si mal! Puis les courtisanes arriveront à leur tour : *Ninon*, *Marion Delorme*, *Marie Mignot*, *la Camargo*, et toutes ces folles seront bien accueillies.

Puis viendra *Faublas*, cette spirituelle saturnale des boudoirs, puis enfin le livre de Laclos, *les Liaisons dangereuses!*... sujet triste, mais qui n'est point aussi immoral qu'on a voulu le dire. Tout ce pêle même attirera de nouveau la foule à la rue de Chartres; la plupart de ces ouvrages, visant plus aux larmes qu'au rire, on chantera peu désormais au Vaudeville, ou, pour mieux dire, on n'y chantera plus du tout. On se contentera d'un chœur de la *Gazza* pour faire entrer les acteurs en scène, et d'un air de *Robin des bois* pour les faire sortir.

Mais alors la direction se souviendra d'Arnal, Arnal!.... le niais de la fashion, Arnal qui joue si spirituellement la sottise en gants jaunes; et à côté d'Arnal, prince des fous, on trouvera un acteur introuvable, un phénomène vivant, un vrai morceau d'histoire naturelle, Lepeintre jeune, puisqu'il faut le nommer, Lepeintre, prince des niais; et alors Arnal prendra Lepeintre jeune par la main, il le posera en face d'une brillante société, l'expli-

quera, l'analysera, le disséquera, et alors Arnal dira au parterre, en montrant le gros Lepeintre :

« Ce que vous voyez là, on pense que c'est
» peut-être un homme; cette excroissance de
» chair que vous apercevez entre les yeux et la
» bouche nous semble devoir être un nez ; ceci
» ressemble à des bras, cela pourrait bien être
» des jambes. »

Et alors un colloque s'établira qui ne ressemblera plus à quoi que ce soit d'humain, ce sera presque un cours d'anatomie comparée. Le gros compère de la rue de Chartres, le Falstaff français, se prêtera à toutes ces folies avec une bonhomie surnaturelle, une bêtise divine...; et enfin, pour arriver d'un mot jusqu'au sublime du genre, Lepeintre jeune dira à Arnal : Comment vous portez-vous?..... et Arnal lui répondra devant quinze cents personnes : Vous en êtes un autre.

Or ces extravagances seront écrites et débitées de la façon la plus exhilarante qu'on ait jamais imaginée. Le vaudeville, né français, ne parlera plus aucune langue, et cependant tous les exotiques riront : l'Anglais rira, l'Italien rira, l'Allemand rira; car, si l'étranger ne peut les comprendre, il les verra du moins, et c'est assez. Gloire vous soit rendue, ô Arnal, ô Lepeintre!. .. vous avez agrandi le domaine

de la folie, vous avez reculé les frontières de l'absurde!

Telle est, en abrégé, l'histoire du théâtre de la rue de Chartres. Au moment où j'achève, ce théâtre est menacé de démolition pour cause de sûreté publique; il n'y a rien à dire à cela, si ce n'est que voici tantôt quarante-cinq ans qu'il menace ainsi la sûreté publique, sans que personne s'en soit aperçu jusqu'à présent, pas même le pouvoir. Enfin, n'importe!....

Lorsque j'écrivais ces choses en 1836, le théâtre du Vaudeville était, en effet, menacé de démolition; il était même question de ne lui accorder que six mois pour se pourvoir. Historien des théâtres, ma mission est de les défendre. Je ne trouvais pas mauvais que l'on pensât à transporter ailleurs un établissement dont le voisinage pouvait devenir dangereux pour le quartier; mais je voulais que l'on donnât aux actionnaires et aux directeurs le temps de déménager. On ne quitte pas une entreprise théâtrale comme un appartement de garçon.

Si un gouvernement trouve qu'une exploitation est depuis longtemps à craindre, il peut, il doit la supprimer, mais en donnant aux propriétaires de longs délais et des dédommagements en raison des sacrifices qu'ils sont obligés de faire.

Le funeste évènement qui vient d'arriver prouve qu'il faut plus que jamais que les salles

de spectacle soient isolées, mais il faut aussi que la mesure soit générale.

Puisque tous les gouvernements qui se sont succédé avaient cru devoir laisser subsister la salle du Vaudeville pendant quarante-cinq ans, on avait lieu d'espérer qu'elle pouvait vivre encore quelques années. Le destin en a décidé autrement. Le mardi 18 juillet la salle de la rue de Chartres a été incendiée; le feu s'est déclaré dans les combles entre trois et quatre heures du matin.

Voici comment un très spirituel journal rend compte de cet évènement.

« La jolie petite salle du Vaudeville, où l'on avait vu passer tant de charmantes pièces, où l'on avait ri de si bon cœur, n'est plus qu'un monceau de décombres.

Où retrouver maintenant l'endroit où les jeunes et jolies actrices posaient leurs pas?... Comment saisir, dans cette atmosphère chargée d'asphyxie, le dernier écho des couplets d'Arnal, et le petit bruit des phrases coquettes de Madame Ancelot, si bien dites par Madame Albert?...

On ne sait pas encore à quel endroit le feu a commencé. Et qu'importe l'endroit?... Que ce soit l'atelier des peintres, ou toute autre localité, qui ait servi de foyer à l'incendie, le fait est que le feu s'est manifesté, qu'il a envahi toute la salle; pauvre édifice en bois qui servait autrefois

à des réunions dansantes, avant que Musard existât, monument fragile comme la contexture d'un vaudeville, et qu'aujourd'hui il n'y a sur cette scène, hier encore si riante, si prospère et si heureuse, que de la fumée et des tronçons de bois noircis...

Le feu a pris à quatre heures du matin, d'autres disent à trois heures et demie. Aussitôt, les provinciaux qui se logent dans les boyaux qui s'appellent les rues de Chartres, Saint-Thomas-du-Louvre et autres, sous prétexte d'être plus près du centre de Paris, du Palais-Royal, qui n'est au centre de rien du tout ; ces provinciaux, disons-nous, ont pris l'alarme, et l'on ne rencontrait dans les rues que des gens en chemise, portant leurs dieux pénates sous le bras, un sac de nuit et une valise.

Le duc d'Orléans, le préfet de police, les colonels des pompiers et de la garde municipale, M. Fontaine, architecte du roi, se sont rendus sur les lieux ; mais il était impossible de se rendre maître du feu : il a fallu employer le procédé de Samson, et écraser les Philistins sous les colonnes du Temple.

Le courroux du ciel s'est attaqué au Vaudeville; les auteurs dramatiques devront faire une neuvaine. Cette calamité est, du reste, une calamité nationale. Le rire s'en va comme les dieux, comme les rois; que va-t-il nous rester, hélas! si le rire, chassé des salons, des familles

des promenades, est encore réduit en cendres dans la personne du Vaudeville?

Toutes les forêts sont brûlées, il ne reste pas un seul arpent de forêts à ce grand propriétaire qui s'appelait le Vaudeville, tous ses pans ont été détruits; la flamme consume encore les toits de ses maisons de campagne ; il ne lui reste pas le plus petit salon doré, pas la plus petite mansarde pour recevoir les comtesses de la régence et les grisettes de 1838.

Parmi les gens qui se sont dévoués, personne n'a péri ; c'est encore une consolation : tout le monde a déploré ce fatal évènement, tout le monde, excepté la province, qui jouira pendant quelques mois, et d'une manière inespérée, des talents de cette troupe, qui ira attendre à Lyon, à Marseille, à Bordeaux, qu'on lui ait bâti un nouveau théâtre, pour régner encore et se faire applaudir. »

Tout le monde a parfaitement rempli son devoir; l'autorité a promis de venir en aide aux incendiés, il faut qu'elle se hâte, il y a urgence.

Deux intérêts se trouvent en présence, celui de la propriété et celui de l'exploitation : espérons que les deux parties s'entendront dans un malheur commun.

Les directeurs du Vaudeville ont été reçus, le jour même du désastre, par M. le ministre de l'intérieur, qui les a fort bien accueillis.

MM. Dormeuil et Harel ont offert leurs salles aux comédiens pour y donner des représentations trois fois la semaine. Cette proposition n'a pu être acceptée.

Des pertes plus ou moins considérables ont été faites par les comédiens, notamment par Émile Taigny, Hippolyte, Lepeintre aîné, Fontenay, et Mesdames Albert, Guillemin, Fargueil, Balthasar, Mayer, etc.

Le limonadier, M. Malbret, a beaucoup souffert; cependant les glaces de son établissement, son argenterie et quelques effets ont été retirés intacts.

Le caissier a mis sa caisse et ses registres à couvert.

Monsieur Doche, dont le père a tant fait chanter à la rue de Chartres et qui continue avec succès la réputation paternelle, a sauvé son violon de l'incendie... : c'est d'un bon augure...; *le violon du Vaudeville*, c'est le drapeau du régiment...

« Le théâtre du Vaudeville, depuis 1792 jus-
» qu'en 1838, a passé successivement entre les
» mains de Barré, de Désaugiers, puis de Mes-
» sieurs Bérard, Bohain, de Guerchy, Bernard
» Léon; *les actionnaires* gouvernèrent eux-
» mêmes pendant quelque temps, mais sans
» succès. Enfin la direction échut à M. Etienne
» Arago, qui s'est, à plusieurs reprises, donné
» des associés : on a cité MM. Bouffé, Caus-

» sade, Lauray, Dulac, Villevieille et Dutacq.
» Au moment de l'incendie, ces deux derniers étaient les seuls associés de M. Etienne Arago. Celui-ci tenait la salle à loyer tout simplement.

» On rapporte que la salle du Vaudeville, » soumise, il y a quelques mois, à l'inspection » de trois commissions, avait été condamnée. » M. le ministre était sur le point de signer un » arrêté ordonnant la suspension des repré- » sentations du Vaudeville dans l'emplacement » rue de Chartres; mais comme cette décision » froissait des intérêts multipliés et pouvait faire » surgir des procès interminables, à force de » démarches et d'objections on avait fini par » l'ajourner et l'on demeurait dans le pro- » visoire. »

(*Courrier des théâtres*, 19 *juillet*.)

On a raconté l'anecdote suivante au sujet de l'incendie :

Les évènements importants n'ont jamais lieu sans que plusieurs personnes les pressentent longtemps à l'avance. Ainsi l'incendie du Vaudeville n'a surpris personne. Une vague idée de destruction prochaine occupait la pensée publique au sujet du Vaudeville, et il n'y a pas longtemps, ce pressentiment se manifesta dans des circonstances que nous allons vous conter.

On donnait, ce soir-là, *Renaudin de Caen* ou le *Mari de la dame de chœurs*. Dans une loge, un

étranger se prélassait, tout seul, et assistant systématiquement, sans y rien comprendre, aux élans de la gaîté française. La vétusté de la salle paraissait le préoccuper beaucoup plus que tout le reste : curieux apparemment de savoir jusqu'à quel point sa vie était compromise par le plaisir dangereux qu'il goûtait dans un édifice aussi délabré, l'étranger leva doucement sa canne vers le plafond de sa loge et y frappa deux ou trois petits coups. Ce fut assez pour y causer un grand dégât et pour donner l'essor à des nuages de poussière qui s'envolèrent lentement vers le lustre. A l'instant même deux ou trois cris de femmes se firent entendre, suivis du bruit des banquettes qu'on renversait, des portes de loges qu'on ouvrait précipitamment, des couloirs qui gémissaient sous les pas des fuyards. Tout le monde avait pris ces trois petits coups pour le bruit d'un écroulement, et la poussière sortie de la loge pour les premières fumées de l'incendie. L'étranger, cependant, ne bougeait pas, et regardait émerveillé le tumulte soudain dont il était la cause involontaire.

Arnal était en scène en ce moment : stupéfait de cette inattention, de ce bruit, de cette fuite soudaine, il contemplait les loges avec la physionomie effarée que nous lui connaissons tous, et ce regard si parfaitement inintelligible dont la nature l'a doué. La méprise générale ne lui avait pas échappé. Il se risqua donc à venir modeste-

ment au bord de la rampe demander pourquoi on s'en allait.

— C'est le feu ; le théâtre brûle, lui criait-on de toutes parts. Et quelques spectateurs, déjà debout sur les banquettes, ajoutaient avec la plus amusante fureur :

— Comment ne *rassure*-t-on pas *le public!* C'est indigne!—Qu'on *rassure le public!*

Alors Arnal eut une belle inspiration : boutonnant son habit bleu avec un mouvement de généreuse colère, et passant noblement la main dans ses cheveux :

— Ah ça ! s'écria-t-il ! croyez-vous donc que s'il y avait le moindre danger je m'amuserais à rester là, moi ?

Nous n'avons pas besoin d'ajouter, pour ceux qui connaissent Arnal, que la frayeur générale se perdit dans un éclat de rire, dont trembla la salle, et qui fit courir au public un danger très réel cette fois.

On ignore le parti que les anciens actionnaires vont prendre..; on pense généralement qu'ils rebâtiront une salle, mais le temps de trouver un terrain.., de s'entendre... et de réédifier, tout cela sera l'affaire d'une année au moins... Que deviendront les artistes en attendant ?..

Quant à moi, pauvre chansonnier.., j'étais loin de m'attendre, quand je donnais dans la première édition de cet ouvrage, l'acte de naissance de ce théâtre, si couru.., si fêté pendant

quarante-sept ans, que, dans la seconde édition, je serais obligé d'enregistrer son extrait mortuaire.

Ombres de Favart, de Laujon, de Barré, de Piis, de Radet, de Ségur, de Désaugiers, consolez-vous dans vos tombeaux.. ; le Vaudeville n'est pas mort.., le Vaudeville ne peut jamais mourir en France.., il renaîtra de ses cendres...

O mon petit Vaudeville..., toi que j'ai tant aimé..., toi, mon enfant chéri..., te voilà donc sans asile?... quel sera ton refuge?... où irastu?... que deviendras-tu?... je l'ignore...

Mais, sois-en sûr, où tu planteras ta tente, où tu feras élection de domicile, mes vœux te suivront toujours.

La CHANSON, c'est la vie pour moi..., vétéran du couplet; c'est l'air, c'est la santé, c'est la joie, c'est tout!...

Riez de moi si vous le voulez, riez de moi tant que vous voudrez; mais j'ai bien peur de mourir dans la peau d'un vaudevilliste.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

